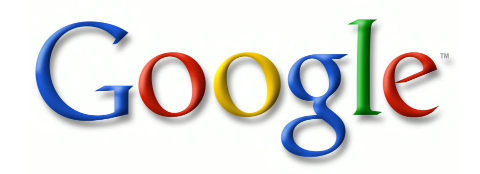



VE RI
TAS



LES CARACTÈRES

DE

LA BRUYÈRE.

TOME SECOND.

John S. Popkin

LES CARACTÈRES

DE

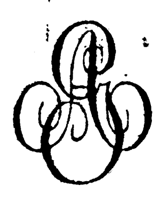
THÉOPHRASTE

ET

DE LA BRUYÈRE.

Avec des Notes par M. COSTE.

TOME SECOND.



AVIGNON,

Chez GUICHARD AÎNÉ, Imprimeur-Libraire.

1817.

1854. Dec. 7.
The Gift of
Mrs. Sarah Campbell
the Sister of
The late Prof. John S. Popkin.
of Cambridge.

26

LES CARACTÈRES

DE

LA BRUYÈRE.

CHAPITRE IX.

Des Grands.

La prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur son de voix et leurs manières si général, que s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à *l'idolâtrie*.

* Si vous êtes né vicieux, ô Théagène, je vous plains ; si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont juré entre eux de vous corrompre, et qui se vantent déjà de pouvoir y réussir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous êtes sage, tempérant, modeste, civil, généreux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs et d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, et à faire les règles plutôt qu'à les recevoir ; convenez avec ces sortes de gens, de suivre par complaisance leurs dérègle-

mens, leurs vices et leur folie, quand ils auront, par la déférence qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissez : ironie forte, mais utile, très-propre à mettre vos mœurs en sûreté, à renverser tous leurs projets, et à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, et de vous laisser tel que vous êtes.

* L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois.

* Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque-là.

* On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une espèce de compensation de bien et de

mal, qui établiroit entre elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne seroit guère plus désirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien, peut former cette question, mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure jusques à ce que la misère l'en ait ôté. Ainsi les grands se plaisent dans l'excès, et les petits aiment la modération : ceux-là ont le goût de dominer et de commander, et ceux-ci sentent du plaisir et même de la vanité à les servir et à leur obéir. Les grands sont entourés, salués, respectés : les petits entourent, saluent, se prosternent ; et tous sont contens.

* Il coûte si peu aux grands à ne donner que des paroles, leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

* Il est vieux et usé, dit un grand, il s'est crevé à me suivre, qu'en faire ? Un autre plus jeune enlève ses espérances, et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité.

* Je ne sais, dites-vous avec un air

froid et dédaigneux, PHILANTE a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidélité et de l'attachement pour son maître, et il est médiocrement considéré ; il ne plaît pas, il n'est pas goûté. Expliquez-vous, est-ce Philante, ou le grand qu'il sert, que vous condamnez ?

* Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre.

* Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres, la faveur des grands ?

* Les grands sont si heureux qu'ils n'essuient pas même dans toute leur vie l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, dont ils ont tiré plus de plaisir et le plus d'utilité. La première chose que la flatterie fait faire après la mort de ces hommes uniques, et qui ne se réparent point, est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent sont très-exempts : elle assure que l'un, avec toute la capacité et toutes les lumières de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts ; et ce style sert aux princes à se consoler du grand et de l'excellent par le médiocre.

* Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit : les gens

d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

* Quand je vois d'une part auprès des grands, à leur table, et quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressés, intrigans, aventuriers, esprits dangereux et nuisibles ; et que je considère d'autre part quelle peine ont les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours disposé à croire que les méchans soient soufferts par intérêt, ou que les gens de bien soient regardés comme inutiles : je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur et discernement sont deux choses différentes, et l'amour pour la vertu et pour les vertueux une troisième chose.

* Lucile aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques grands, que d'être réduit à vivre familièrement avec ses égaux.

La règle de voir de plus grands que soi, doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

* Quelle est l'incurable maladie de Théophile ? Elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guérit point ; il a

voulu, il veut et il voudra gouverner les grands : la mort seule lui ôtera, avec la vie, cette soif d'empire et d'ascendant sur les esprits. Est-ce en lui zèle du prochain ? Est-ce habitude ? Est-ce une excessive opinion de soi-même ? Il n'y a point de palais où il ne s'insinue : ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure, ou au cabinet : on attend qu'il ait parlé, et long-temps et avec action, pour avoir audience, pour être vu. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux : il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition, que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre : il y en a d'un plus haut rang et d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, et dont il se charge plus volontiers. Il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit, d'intrigue, de médiation ou de manège. A peine un grand est-il débarqué, qu'il l'empoigne et s'en saisit : on entend plutôt dire à Théophile qu'il le gouverne, qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

* Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au-dessus de nous,

nous les fait haïr ; mais un salut ou un sourire nous les réconcilie.

* Il y a des hommes superbes que l'élévation de leurs rivaux humilie et apprivoise ; ils en viennent par cette disgrace jusqu'à rendre le salut : mais le temps qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

* Le mépris que les grands ont pour le peuple, les rend indifférens sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, et tempère leur vanité. De même les princes loués sans fin et sans relâche des grands ou des courtisans, en seroient plus vain, s'ils estimoient davantage ceux qui les louent.

* Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine *dans les autres* hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talens, comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leurs fonds. Ils ont de grands domaines, et une longue suite d'ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

* Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discer-

nement ? En croirai-je la prévention et la flatterie, qui publient hardiment votre mérite ? Elles me sont suspectes, je les récuse. Me laisserai-je éblouir par un air de capacité ou de hauteur, qui vous met au-dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit, et de ce qui s'écrit; qui vous rend sec sur les louanges, et empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation ? Je conclus delà plus naturellement, que vous avez de la faveur, du crédit et de grandes richesses. Quel moyen de vous définir, TELEPHON ? On n'approche de vous que comme du feu, et dans une certaine distance; et il faudroit vous développer, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain et raisonnable. Votre homme de confiance, qui est dans votre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez SOCRATE et ARISTIDE, avec qui vous riez, et qui rit plus haut que vous, DAVE enfin m'est très-connu : seroit ce assez pour vous bien connoître ?

* Il y en a de tels, que s'ils pouvoient connoître leurs subalternes et se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

* S'il y a peu d'excellens orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les atteindre ? S'il n'y a pas assez de bons

écrivains, où sont ceux qui savent lire? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les *rois*, et de les aider dans l'administration de leurs affaires. Mais s'ils naissent enfin, ces hommes habiles et intelligens; s'ils agissent selon leurs vues et leurs lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés autant qu'ils le méritent, sont-ils loués de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie? Ils vivent, il suffit: on les censure s'ils échouent, et on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il seroit ridicule de pouvoir l'excuser: son chagrin et sa jalousie regardés des grands ou des puissans comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien, et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, et à s'en faire même une règle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres, lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les grands sont odieux aux petits, par le mal qu'ils leur font, et par tout le bien qu'ils ne leur font pas: ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté et de leur infortune, ou du moins ils leur paroissent tels.

* C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même religion et un même Dieu: quel moyen encore de s'appeler Pierre,

Jean, Jacques, comme le marchand ou le laboureur. Evitons d'avoir rien de commun avec la multitude; affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent: qu'elle s'approprie les douze apôtres, leurs disciples, les premiers martyrs (telles gens, tels patrons), qu'elle voie avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César et de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrèce, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier et de Tancrède, c'étoient des paladins, et le roman n'a point de héros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achille, d'Hercule, tous demi-dieux; sous ceux même de Phœbus et de Diane: et qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter, ou Mercure, ou Vénus, ou Adonis?

* Pendant que les grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille, et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance, qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des in-

tendans, qu'ils se contentent d'être gourmets ou *côteaux*, d'aller chez THAÏS ou chez PHRYNÉ, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon, ou à Philisbourg: des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le foible de tout un état, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissans, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands qui les dédaignoient, les révèrent; heureux s'ils deviennent leurs gendres!

* Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sauroit faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux; l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses; là se montrent ingénûment la grossièreté et la franchise, ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guères d'esprit, et les grands n'ont point d'ame: celui-là a un bon fonds et n'a point de

dehors, ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux être peuple.

* Quelque profonds que soient les grands de la cour, quelqu'art qu'ils aient pour paroître ce qu'ils ne sont pas, et pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, et à jeter du ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup-d'œil, admirables sans doute pour envelopper une dupe, et rendre sot celui qui l'est déjà, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sauroit se tourner et se plier en mille manières agréables et réjouissantes, si le dangereux caractère du courtisan ne l'engageoit pas à une grande retenue. Il lui oppose un caractère sérieux dans lequel il se retranche, et il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se jouer de lui.

* Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité, font que les princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécille et d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

* Un grand aime le Champagne, abhorre le Brie, il s'énivre de meilleur vin que l'homme du peuple: seule différence que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées entre le seigneur et l'estafier.

Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des princes un peu de celui d'incommoder les autres: mais non, les princes ressemblent aux hommes; ils songent à *eux-mêmes*, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité, cela est naturel.

* Il semble que la première règle des compagnies, des gens en place ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

* Si un grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir; et si elle naît, cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échappe; mais comme c'est une chose juste, il doit prévenir la sollicitation, et n'être vu que pour être remercié; et si elle est facile, il ne doit pas même la lui faire valoir: s'il

la lui refuse, je les plains tous deux.

* Il y a des hommes nés inaccessibles, et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent : ils ne sont jamais que sur un pied : mobiles comme le mercure, ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent : semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroyent; on n'en approche pas, jusqu'à ce que venant à s'éteindre, ils tombent, et par leur chute deviennent traitables, mais inutiles.

* Le Suisse, le valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élévation et la fortune des gens qu'ils servent, et mettent tous ceux qui entrent par leur porte et montent leur escalier, indifféremment au-dessous d'eux et de leurs maîtres : tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des grands, et de ce qui leur appartient.

* Un homme en place doit aimer son prince, sa femme, ses enfans, et après eux, les gens d'esprit : il les doit adopter, il doit s'en fournir, et n'en jamais manquer. Il ne sauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions et de bienfaits, mais de

trop de familiarité et de caresses, les secours et les services qu'il en retire, même sans le savoir. Quels petits bruits ne dissipent-ils pas? Quelles histoires ne reduisent-ils pas à la fable et à la fiction? Ne savent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein et la justesse des mesures par le bonheur des événemens, s'élever contre la malignité et l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises, détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus et les mettre dans tout leur jour, semer en mille occasions des faits et des détails qui soient avantageux, et tourner le ris et la moquerie contre ceux qui oseroient en douter ou avancer des faits contraires? Je sais que les grands ont pour maxime de laisser parler, et de continuer d'agir: mais je sais aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire, les empêche de faire.

* Sentir le mérite, et, quand il est une fois connu, le bien traiter; deux grandes démarches à faire tout de suite, et dont la plûpart des grands sont fort incapables.

* Tu es grand, tu es puissant, ce n'est pas assez: fais que je t'estime: afin que je

sois triste d'être déchu de tes bonnes grâces, ou de n'avoir pu les acquérir.

* Vous dites d'un grand, ou d'un homme en place, qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir, et vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a su que vous preniez intérêt. Je vous entends, on va pour vous au devant de la sollicitation, vous avez du crédit, vous êtes connu du ministre, vous êtes bien avec les puissances: désiriez-vous que je susse autre chose?

Quelqu'un vous dit: *Je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ai pas, pour moi,* lui répondez-vous, *sujet de m'en plaindre; au contraire, je m'en loue fort, et il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre, vous voulez qu'on sache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, et qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut, ou de leur sourire.

Se louer de quelqu'un, se louer d'un grand, phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se louer soi-même, en disant d'un grand tout le bien

qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On loue les grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude: on ne connoît pas souvent ceux que l'on loue. La vanité ou la légèreté l'emporte quelquefois sur le ressentiment; on est mal content d'eux, et on les loue.

* S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un grand: il s'en tire, et vous laisse payer doublement, pour lui et pour vous.

* Le prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser y a mis du sien; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

* La noblesse expose sa vie pour le salut de l'état, et pour la gloire du souverain. Le magistrat décharge le prince d'une partie du soin de juger les peuples. Voilà de part et d'autre des fonctions bien sublimes et d'une merveilleuse utilité: les hommes ne sont guère capables de plus grandes choses, et je ne sais d'où la robe et l'épée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

* S'il est vrai qu'un grand donne plus

à la fortune, lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables; il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur et dans la foule: il vivoit de même, à la vérité, mais il vivoit; et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple, et expose aux yeux des hommes, à leur censure et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portoit pas à la vertu: et cette disposition de cœur et d'esprit, qui passe des aïeux par les pères dans leurs descendans, et cette bravoure si familière aux personnes nobles, est peut-être la noblesse même.

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite: mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLE.

* Les princes, sans autre science ni autre règle, ont un goût de comparaison: ils sont nés et élevés au milieu et comme dans le centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent, ce

qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE et LE BRUN, est condamné.

* Ne parler aux jeunes princes que du soin de leur rang, est un excès de précaution, lorsque toute une cour met son devoir et une partie de sa politesse à les respecter, et qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dus à leur naissance, qu'à confondre les personnes et les traiter indifferemment, et sans distinction des conditions et des titres. Ils ont une fierté naturelle, qu'ils retrouvent dans les occasions: il ne leur faut de leçons que pour la régler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté et l'esprit de discernement.

* C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, et que tout le monde lui cède. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voient, et s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire: s'ils se jettent dans la foule, on les écrase; s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

* ARISTARQUE se transporte dans la

place avec un héraut et un trompette : celui-ci commence, toute la multitude accourt et se rassemble. Ecoutez, peuple, dit le héraut, soyez attentif, silence, silence : *Aristarque que vous voyez présent, doit faire demain une bonne action.* Je dirai plus simplement et sans figure : quelqu'un fait bien. Veut-il faire mieux ? Que je ne sache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

* Les meilleures actions s'altèrent et s'affoiblissent par la manière dont on les fait, et laissent même douter des intentions. Celui qui protège ou qui loue la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation : il n'use point de réponses graves et sententieuses, encore moins de traits piquans et satiriques : ce n'est jamais une scène qu'il joue pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, et un devoir dont il s'acquitte : il ne fournit rien aux visites des femmes, ni au cabinet (1), ni aux nouvellistes ; il ne donne point à un homme agréable la matière d'un joli conte. Le bien qu'il vient de faire est un peu moins su à la vérité ;

(1) Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation.

mais

mais il fait ce bien: que voudroit-il davantage?

* Les grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables: il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frère et de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille: il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

* THÉOGNIS est recherché dans son ajustement, et il sort paré comme une femme: il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droite où il y a un grand monde, et à gauche où il n'y a personne, il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile, il va le trouver, lui fait sa prière: Théognis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service; et comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la

fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge: le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

* C'est avoir une très-mauvaise opinion des hommes, et néanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs et stériles embrassemens.

* PAMPHILE ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours, si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie: il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse et qu'il emploie sans discernement: il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité: il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir: il dit: *mon ordre, mon cordon bleu;* il l'étale, ou il le cache par ostentation: un Pamphile, en un mot, veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il

choisit son temps si juste, qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou, s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, il vous dit : *vous ne faisiez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et tantôt s'il les trouve en conversation avec vous, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scène pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre ; gens nourris dans le faux, qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles. Ils sont bas et timides devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la

vertu ; muets et embarrassés avec les savans ; vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier : ils savent l'histoire avec les femmes : ils sont poëtes avec un docteur, et géomètres avec un poëte. De maximes, ils ne s'en chargent pas ; de principes encore moins ; ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur, et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre ; ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin : et celui à qui ils ont recours, n'est guère un homme sage, ou habile, ou vertueux ; c'est un homme à la mode.

* Nous avons pour les grands et pour les gens en place, une jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère, le poids insupportable du bonheur d'autrui. Que faire contre une maladie de l'ame si invétérée et si contagieuse ? Contentons-nous de peu, et de moins encore, s'il est possible : sachons perdre dans l'occasion ; la recette est infaillible, et je consens à l'éprouver : j'évite par-là d'apprivoiser un suisse, ou de fléchir un commis, d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de cliens

ou de courtisans dont la maison d'un ministre se dégorge plusieurs fois le jour, de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant et en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer, et son *laconisme*. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie: il ne me fait aucune prière, je ne lui en fais pas: nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, et que je le suis.

* Si les grands ont des occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté; et s'ils désirent nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espèce de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'espérance ou sur la crainte: et une longue vie se termine quelquefois, sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune. Nous devons les honorer, parce qu'ils sont grands, et que nous sommes petits, et qu'il y en a d'autres plus petits que nous, qui nous honorent.

* A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes foiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies: partout des brus et des belles-mères, des

maris et des femmes, des divorces, des ruptures et de mauvais raccommodemens: par-tout des humeurs, des colères, des partialités, des rapports, et ce qu'on appelle de mauvais discours : avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la rue Saint-Denis comme transportée à † V** ou à F**. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté et de hauteur, et peut-être avec plus de dignité : on se nuit réciproquement avec plus d'habileté et de finesse; les colères sont plus éloquentes, et l'on se dit des injures plus poliment et en meilleurs termes, l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation : tous les dehors du vice y sont spécieux; mais le fond, encore une fois, y est le même que dans les conditions les plus ravalées : tout le bas, tout le foible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands, ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leur dignité, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple.

Qui dit le peuple, dit plus d'une chose; c'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, et jusqu'où elle s'étend. Il y a le peuple qui

† Versailles, Fontainebleau.

est opposé aux grands, c'est la populace et la multitude: il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux; ce sont les grands comme les petits.

* Les grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop, bientôt ils en parlent peu, ensuite ils n'en parlent plus, et ils n'en parleront plus: action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié: ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnoissance, ni récompense.

* L'on se porte aux extrémités opposées, à l'égard de certains personnages. La satire après leur mort, court parmi le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni libelles, ni discours funèbres: quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

* L'on doit se taire sur les puissans: il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.

CHAPITRE X.

Du Souverain, ou *de la République.*

QUAND l'on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes du gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir: il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né, la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

* Il ne faut ni art, ni science pour exercer la tyrannie; et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang, est fort bornée, et de nul raffinement: elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition: un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la manière la plus horrible et la plus grossière de se maintenir, ou de s'agrandir.

* C'est une politique sûre et ancienne dans les républiques, que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité et la mollesse, le laisser se remplir de vide, et savourer la bagatelle. Quelles grandes

démarches ne fait-on pas au despotisme par cette indulgence !

* Il n'y a point de patrie dans le despotique : d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du prince.

* Quand on veut changer et innover dans une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien que l'on ne sauroit trop attenter contre le peuple, et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à une ville ses franchises, ses droits, ses privilèges; mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes.

* Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme y peut rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

* Il y a de certains maux dans la république qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, et qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites et dans la pratique, qu'une loi plus juste, ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le chan-

gement ou la nouveauté, qui est un mal, et fort dangereux. Il y en a d'autres cachés et enfoncés comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensévelis sous la honte, sous le secret, et dans l'obscurité : on ne peut les fouiller et les remuer, qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie : les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux que de les ignorer. L'on tolère quelquefois dans un état un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux, ou d'inconvéniens qui tous seroient inévitables et irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, et qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de la machine de l'état et du gouvernement. D'autres maux renversent des états, et sur leurs ruines en élèvent de nouveaux. On en a vu enfin qui ont sapé par les fondemens de grands empires, et qui les ont fait évanouir de dessus la terre, pour varier et renouveler la face de l'univers.

* Qu'importe à l'état qu'ERGASTE soit riche, qu'il ait des chiens qui arrêtent

bien, qu'il crée des modes sur les équipages et sur les habits, qu'il abonde en superfluités : Où il s'agit de l'intérêt et des commodités de tout le public, le particulier est-il compté ? La consolation des peuples dans les choses qui leur pèsent un peu est de savoir qu'ils soulagent le prince, ou qu'ils n'enrichissent que lui : ils ne se croient point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune.

* La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vue remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire périr les frères à une même bataille. Jeune SOYECOUR ? je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé, sociable ; je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire : De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres ; et pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté ils ont inventé de belles règles, qu'on appelle l'art militaire : ils ont attaché à la pratique de ces règles, la gloire, ou la plus solide réputation ; et ils ont depuis enchéri de siècle en siècle

sur la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix et la liberté.

* Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville, où il n'a rien à craindre ni pour ses biens, ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasemens et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à se rencontrer; ou, si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou, si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant, et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place. Il va même souvent jusques à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté, par l'amour qu'il a pour le changement, et par le goût de la nouveauté, ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

* Démophile à ma droite, se lamente et s'écrie: Tout est perdu, c'est fait de l'état, il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissans ennemis? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un Achille y succomberoit. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes: je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur: C'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des ministres. Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourroit feindre. Tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, et taillé en pièces: tantôt quelques troupes enfermées dans un château, se sont rendues aux ennemis à discrétion, et ont passé par le fil de l'épée. Et si vous lui dites que ce bruit est faux, et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas; il ajoute qu'un tel général a été tué, et bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'état; il se plaint lui-même, *il a perdu un bon ami et une grande protec-*

tion. Il dit que la cavalerie Allemande est invincible : il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on levera le siège, ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat ; ou si on le livre, on doit le perdre ; et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et comme Démophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume : il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'alarme : il songe à son bien et à ses terres. Où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille ? Où se réfugiera-t-il ? En Suisse, ou à Venise ?

Mais à ma gauche, BASILIDE met tout d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes, il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers : il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne, et tant en Flandres : il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées ; et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces armées ; il sait ce qu'elles feront, et ce qu'elles ne feront pas ; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince, ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille, où

il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins, car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis, qu'il a la veille conviés à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point; et s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiégent une place très-forte, très-régulière, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits foibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine; après avoir respiré un peu: Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits à plate couture; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri: voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assit (1), il souffle

(1) *Il s'assit*, faute d'impression, ou méprise de la Bruyère. Il faut dire, il *s'assied*. La même faute se trouve encore, *chap. XI et chap. XIII*: mais ailleurs la Bruyère dit, *s'assied*. *Le soi'ni n'entre*,

après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue, et quitte ses confédérés, qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement avec la populace, qu'un troisième est mort ; il nomme le lieu où il est enterré : et quand on est détrompé aux halles et aux fauxbourgs, il parle encore pour l'affirmative. Il sait, par une voie indubitable, que (1) T. K. L. fait de grands progrès contre l'empereur, que le Grand Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne : il frappe des mains et il tressaille sur cet événement, dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un Cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours familier : *Notre auguste héros, notre grand potentat, notre invincible monarque.* Réduisez-le, si vous pouvez, à dire simplement :

ni ne sort, ni ne s'assied comme un homme d'esprit, chap. II. *On l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair*, là même. Ce qui me fait croire que cette faute doit être mise sur le compte de l'imprimeur.

(1) Tékéli.

Le roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissans, ils sont unis, ils sont aigris: il les a vaincus: j'espère toujours qu'il les pourra vaincre. Ce style trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide, ni assez pompeux, ni assez exagéré. Il a bien d'autres expressions en tête: il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée; et dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale.

* Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une ville les plénipotentiaires, ou les agens des couronnes et des républiques, soit d'une longue et extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus du temps, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple règlement des rangs, des préséances et des autres cérémonies.

Le ministre ou le plénipotentiaire est un caméléon, est un Prothée. Semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur, ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion ou par foiblesse. Quelquefois aussi

il sait feindre le caractère plus conforme aux vues qu'il a, et aux besoins où il se trouve, et paroître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance, ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme et inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir; ou il est facile, pour fournir aux autres les occasions de lui demander, et se donner la même licence. Une autre fois, ou il est profond et dissimulé, pour cacher une vérité en l'annonçant, parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite, et qu'elle ne soit pas crue; ou il est franc et ouvert, afin que lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être su, l'on croie néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut savoir, et que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même, ou il est vif et grand parleur, pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce qu'il ne veut pas savoir; pour dire plusieurs choses indifférentes qui se modifient, ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte et la confiance; pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura fait : ou il est froid et taciturne, pour jeter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter

long-temps, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant et avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup, et qui ébranlent. Il s'ouvre et parle le premier, pour, en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues et les cabales des ministres étrangers, sur les propositions qu'il aura avancées, prendre les mesures et avoir la réplique; et dans une autre rencontre, il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fonds pour lui ou pour ses alliés, pour savoir ce qu'il doit demander et ce qu'il peut obtenir. Il sait parler en termes clairs et formels: il sait encore mieux parler ambigûment, d'une manière enveloppée, user de tours ou de mots équivoques, qu'il peut faire valoir ou diminuer dans les occasions et selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup; il demande beaucoup pour avoir peu, et l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien, et qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande; et il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plus

sieurs autres de moindre conséquence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé, mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienséance de refuser lui-même ce qu'il sait bien qu'il lui sera demandé, et qu'il ne veut pas octroyer: aussi soigneux alors d'exagérer l'énormité de la demande, et de faire convenir s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui pas accorder ce qu'il sollicite avec instance: également appliqué à faire sonner haut, et à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, et à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de lui donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance, et obligent de rejeter ce que l'on accepteroit inutilement, qui lui sont cependant une occasion de faire des demandes exhorbitantes, et mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande, pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-temps prier, presser, importuner sur une chose médiocre, pour éteindre les espérances, et ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions qui lui font

partager le gain et les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un allié, s'il y trouve son utilité et l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliance, que de tranquillité publique, que d'intérêt public; et en effet il ne songe qu'aux siens, c'est-à-dire à ceux de son maître ou de sa république. Tantôt il réunit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, et tantôt il divise quelques autres qui étoient unis : il intimide les forts et les puissans, il encourage les foibles : il unit d'abord d'intérêt plusieurs foibles contre un plus puissant, pour rendre la balance égale : il se joint aux premiers pour la faire pencher; et il leur vend cher sa protection et son alliance. Il sait intéresser ceux avec qui il traite; et par un adroit manége, par des fins et de subtils détours, il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les biens et les honneurs qu'ils peuvent espérer par une certaine facilité qui ne choque point leur commission ni les intentions de leurs maîtres. Il ne veut pas aussi être cru imprenable par cet endroit: il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune; il s'attire par-là des propositions qui lui découvrent les vues des autres les plus secrètes, leurs desseins les plus profonds et leur dernière

ressource, et il en profite. Si quelquefois il est lésé dans quelques chefs qui ont enfin été réglés, il crie haut ; si c'est le contraire, il crie plus haut, et jette ceux qui perdent sur la justification et la défensive. Il a son fait digéré par la cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites ; et il agit néanmoins dans les points difficiles, et dans les articles contestés, comme s'il se relâchoit de lui-même sur-le-champ, et comme par un esprit d'accommodement : il n'ose même promettre à l'assemblée qu'il fera goûter la proposition, et qu'il n'en sera pas désavoué. Il fait courir un bruit faux, des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité, et dans les momens où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend surtout, par ses intrigues, au solide et à l'essentiel, toujours prêt de leur sacrifier les minuties et les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage et de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, il les pousse jusqu'au découragement : il se précautionne et s'endurcit contre les lenteurs et les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultés, et les obstacles ; persuadé que le temps seul et

les conjonctures amènent les choses, et conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation, lorsqu'il désire le plus ardemment qu'elle soit continuée; et si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir, pour y réussir, en presser la continuation et la fin. S'il survient un grand événement, il se roidit ou il se relâche, selon qu'il lui est utile ou préjudiciable; et si par une grande prudence il sait le prévoir, il presse ou il temporise, selon que l'état pour qui il travaille en doit craindre ou espérer, et il règle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du génie des nations avec qui il traite, du tempérament et du caractère des personnes avec qui il négocie. Toutes ses vues, toutes ses maximes, tous les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, et de tromper les autres.

* Le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain.

* L'un des malheurs du prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le péril qu'il y a à le répandre : son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui l'en décharge.

* Il ne manque rien à un roi que les douceurs d'une vie privée : il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, et par la fidélité de ses amis.

* Le plaisir d'un roi qui mérite de l'être, est de l'être moins quelquefois, de sortir du théâtre, de quitter (1) le bas de saye et les brodequins, et de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

* Rien ne fait plus d'honneur au prince que la modestie de son favori.

* Le favori n'a point de suite ; il est sans engagement et sans liaisons. Il peut être entouré de parens et de créatures, mais il n'y tient pas : il est détaché de tout, et comme isolé.

(1) Dans la plûpart des dernières éditions, on lit ici *bas de soye* : leçon visiblement absurde. Dans les premières on lisoit le *bas de saye*, qu'un téméraire correcteur crut devoir changer en *bas de soye*, parce qu'il ne connoissoit point les *bas de saye*. C'est pourtant du *bas de saye* que la Bruyère a voulu parler. Mais qu'est-ce que le *bas de saye* ? C'est la partie inférieure du saye, habit * Romain, laquelle on nomme aujourd'hui sur nos théâtres *le Tonnelet*, espèce de tablier plissé, enflé et tourné en rond, qui va jusqu'aux genoux, et dont se parent les acteurs tragiques, lorsqu'ils représentent des rois, des héros, *Achille*, *Auguste*, *Pompée*, *Agamemnon*, etc.

* *Romulus portoit toujours une saye teinte en pourpre*, dit *Plutarque* dans la Vie de ce prince, chap. XIII de la traduction d'*Amyot*.

* Je

* Je ne doute point qu'un favori, s'il a quelque force et quelque élévation, ne se trouve souvent confus et déconcerté des bassesses, des petitesses, de la flatterie, des soins superflus et des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, et qui s'attachent à lui comme ses viles créatures; et qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par le ris et la mocquerie.

* Hommes en place, ministres, favoris, me permettrez-vous de le dire? Ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de votre mémoire, et pour la durée de votre nom: les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, et le mérite dégénère. Vous avez des enfans, il est vrai, dignes de vous, j'ajoute même, capables de soutenir toute votre fortune: mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez: ils ont des aïeux à qui tout grands que vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu et de l'humanité; et si vous me dites: Qu'aurons-nous de plus? Je vous répondrai: De l'humanité et de la vertu. Maîtres alors de l'avenir, et indépendans de la postérité, vous êtes sûrs de

durer autant que la monarchie; et dans le temps que l'on montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule place où il étoit construit, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples: ils considéreront avidement vos portraits et vos médailles: ils diront: Cet homme dont vous regardez la peinture, a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de lui nuire que de lui déplaire: il lui a permis d'être bon et bienfaisant, de dire de ses villes, *Ma bonne ville*; et son peuple, *Mon peuple*. Cet autre dont vous voyez l'image, et en qui l'on remarque une physionomie forte, jointe à un air grave, austère et majestueux, augmente d'année à autre de réputation: les plus grands politiques souffrent de lui être comparés. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du prince et la sûreté des peuples, par l'abaissement des grands: ni les partis, ni les conjurations, ni les trahisons, ni le péril de la mort, ni les infirmités, n'ont pu l'en détourner: il a eu du temps de reste pour entamer un ouvrage continué ensuite et achevé par l'un de nos plus grands et de nos meilleurs princes, l'extinction de l'hérésie.

* Le panneau le plus délié et le plus spécieux qui, dans tous les temps, ait été

tendu aux grands par leurs gens d'affaires et aux rois par leurs ministres, est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter et de s'enrichir. Excellent conseil, maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Pérou, du moins pour ceux qui ont su jusqu'à présent l'inspirer à leurs maîtres.

* C'est un extrême bonheur pour les peuples, quand le prince admet dans sa confiance, et choisit pour le ministère, ceux mêmes qu'ils auroient voulu lui donner, s'ils en avoient été les maîtres.

* La science des détails, ou une diligente attention aux moindres besoins de la république, est une partie essentielle au bon gouvernement, trop négligée, à la vérité, dans les derniers temps, par les rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui la possède. Que sert en effet au bien des peuples et à la douceur de leurs jours, que le prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs souverainetés des provinces de son royaume, qu'il leur soit également supérieur par les sièges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant lui en sureté, ni dans les plaines, ni dans les plus forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se dé-

fendre et pour l'arrêter, qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toujours et qu'il triomphe toujours, que leurs dernières espérances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au monarque le plaisir de voir les princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, et conquérir de nouveaux états, commander de vieux et expérimentés capitaines, moins par leur rang et leur naissance, que par leur génie et leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux père, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? Que me serviroit en un mot, comme à tout le peuple, que le prince fût comblé de gloire par lui-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si, à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un assassin, et que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts, que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre et la propreté ne rendoient pas le séjour des villes si délicieux, et n'y avoient pas amené avec l'abondance, la douceur et

la société ; si, foible et seul de mon parti, j'avois à souffrir dans ma métairie du voisinage d'un grand, et si l'on avoit moins pourvu à me faire justice de ses entreprises ; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres et d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement ; si, par la facilité du commerce, il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, et de me nourrir de viandes saines, et de les acheter peu ; si enfin, par les soins du prince, je n'étois pas aussi content de ma fortune, qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne ?

* Les huit ou les dix mille hommes sont au souverain comme une monnoie dont il achète une place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande, et qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

* Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'état avec ceux du prince.

* Nommer un roi PÈRE DU PEUPLE, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

* Il y a un commerce ou un retour de devoir du souverain à ses sujets, et de ceux-ci au souverain. Quels sont les

plus assujétissans et les plus pénibles? Je ne le déciderai pas. Il s'agit de juger, d'un côté, entre les étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance; et d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes, par leurs crimes, deviennent naturellement soumis aux lois et à la justice, dont le prince est le dépositaire: ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égard, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie.

* Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faulx du moissonneur; le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine

campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! Quelle vigilance ! Quelle servitude ! Quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains: son chien a un collier d'or, il est attaché à une lesse d'or et de soie: que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups?

* Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes!

* Si les hommes ne sont pas capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connoître qu'ils sont aimés, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples?

* Il y a peu de règles générales, et de mesures certaines pour bien gouverner: l'on suit les temps et les conjonctures, et cela roule sur la prudence et sur les

vues de ceux qui règnent : aussi le chef-d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement ; et ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples, par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

* Sous un très-grand roi, ceux qui tiennent les premières places n'ont que des devoirs faciles, et que l'on remplit sans nulle peine : tout coule de source : l'autorité et le génie du prince leur applanissent les chemins, leur épargnent les difficultés, et font tout prospérer au-delà de leur attente : ils ont le mérite de subalternes.

* Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille, si c'est assez d'avoir à répondre de soi seul, quel poids, quel accablement que celui que donne tout un royaume ! Un souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance absolue, par toutes les prosternations des courtisans ? Je songe aux pénibles, douteux et dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique : je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use souvent pour une bonne fin : je sais qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ses peuples, que le bien et le mal est

entre ses mains, et que toute ignorance ne l'excuse pas ; et je me dis à moi-même : Voudrais-je régner ? Un homme un peu heureux dans une condition privée, devroit-il y renoncer pour une monarchie ? N'est-ce pas beaucoup pour celui qui se trouve en place par un droit héréditaire, de supporter d'être né roi ?

* Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner ? Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans un courtisan ; une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point ; ne faire jamais ni menaces ni reproches, ne point céder à la colère, et être toujours obéi ; l'esprit facile, insinuant ; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures, et des alliés ; être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets ; du sérieux et de la gravité dans le public ; de la briéveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils ; une manière de faire des gra-

ces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie, le discernement des esprits, des talens et des complexions, pour la distribution des postes et des emplois; le choix des généraux et des ministres; un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoît le meilleur parti et le plus juste; un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit, jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis; une mémoire heureuse et très-présente, qui rappelle les besoins des sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requêtes; une vaste capacité, qui s'étend non-seulement aux affaires du dehors, au commerce, aux maximes d'état, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles, mais qui sache aussi se renfermer au dedans et comme dans les détails de tout un royaume; qui en bannisse un culte faux, suspect et ennemi de la souveraineté, s'il s'y rencontre; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étoient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté et plus de commodités par le renouvelle-

ment d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux; punir sévèrement les vices scandaleux; donner par son autorité et par son exemple du crédit à la piété et à la vertu; protéger l'église, ses ministres, ses libertés; ménager ses peuples comme ses enfans, être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels, qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir; de grands talens pour la guerre, être vigilant, appliqué, laborieux; avoir des armées nombreuses, les commander en personne, être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son état, aimer le bien de son état et sa gloire plus que sa vie; une puissance très-absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale, qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également; une étendue de connoissances qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même, que ses généraux ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenans, et les ministres que ses ministres; une profonde sagesse qui fait déclarer la guerre, qui fait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quel-

quefois, et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir, qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir; au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles, cultiver les arts et les sciences, former et exécuter des projets d'édifices surprenans; un génie enfin supérieur et puissant, qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers, qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille, unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet: il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament; et il me paroît qu'un monarque qui les rassemble toutes en sa personne, est bien digne du nom de grand.

CHAPITRE XI.

De l'Homme.

Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres: il sont ainsi faits, c'est leur nature: c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.

* Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses: ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances; ils changent de goût quelquefois: ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes et constans dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu.

* Le stoïcisme est un jeu d'esprit, et une idée semblable à la république de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens et des amis; regarder froidement la mort, et comme une chose indifférente, qui ne devoit ni réjouir, ni rendre triste; n'être

vaincu ni par le plaisir, ni par la douleur; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps, sans pousser le moindre soupir, ni jeter une seule larme: et ce fantôme de vertu et de constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, et n'ont presque relevé aucun de ses foibles. Au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules, qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement et par lui-même au-dessus de tous les événemens et de tous les maux: ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aigüe, ne sauroient lui arracher une plainte; le ciel et la terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chûte, et il demeureroit ferme sous les ruines de l'univers; pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux et perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en pièces.

* Inquiétudes d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite: tous vices de l'ame, mais

différens, et qui, avec tout le rapport qui paroît entre eux, ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

* Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable : de même, s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts, et de manières différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été ; il se succède à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions, ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? Est-ce EUTHICRATE que vous abordez ? Aujourd'hui quelle grâce pour vous ! Hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis. Vous reconnoît-il bien ? Dites-lui votre nom.

* MENALQUE (1) descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ;

(1) Ceci est moins un caractère particulier, qu'un recueil de faits de distractions : ils ne sauroient être en trop grand nombre, s'ils sont agréables : car les goûts étant différens, on a à choisir.

et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage : il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnoître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, *on lui perd tout*, *on lui égare tout :* il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient : Menalque regarde aussi,

et rit plus haut que les autres : il cherche des yeux dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, il demande où il est à des passans, qui lui disent précisément le nom de sa rue : il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche, et croit ramener son maître dans sa maison : Menalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout lui est familier, rien ne lui est nouveau, il s'assit (1), il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre : il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné : Menalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense ; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience : la nuit

(1) Sur cette expression, voyez la note, *chap. X, page 40, tome II.*

arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, et se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner : il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se lève et le laisse en liberté : mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper ; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces : et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques ; et le lendemain, quand on vient lui dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête, et si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une église, et prenant l'aveugle qui est collé à la porte, pour un pilier, et sa tasse pour le bénitier, y plonge sa main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle, et qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce, et fait des efforts pour crier : Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules,

et ses deux mains jointes et étendues qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche ; il se retire confus et va s'agenouiller ailleurs : il tire un livre pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures, et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église, qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande en riant, s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur ; Menalque lui montre la sienne, et lui dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi ;* il se fouille néanmoins, et tire celle de l'évêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui était à terre ; ainsi Menalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui étoit dans sa bourse, et voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise ; il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer ; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au trictrac, il demande à boire, on lui en apporte ; c'est à lui à

jouer, il tient le cornet d'une main, et un verre de l'autre, et comme il a une grande soif, il avale les dés, et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue: et dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, et jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est: on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçue, que ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises; et jette toujours la poudre dans l'encrier: ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, et après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse: un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant il lit ces mots: *Maître Olivier, ne manquez pas, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin......* Son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre et se la fait lire; on y trouve: *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à votre Grandeur......* Lui-même écrit encore une lettre pendant la nuit, et après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, et il ne laisse pas d'être surpris de ne voir *goutte*, et il sait à peine com-

ment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit: *C'est vous que je cherche:* il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il vient sur ses pas: il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure; il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre: ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père; et comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelqu'autre fois sur son chemin: *Il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose:* il contemple votre main: Vous avez là, dit-il, un beau rubis; est-il balais? Il vous quitte, et continue sa route: voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne? il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau: il tient à d'autres d'autres discours; puis revenant à celui-ci: Vous avez eu, lui dit-il, de fort beaux jours à Fontaine-

bleau, vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en lui-même : il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit ; il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir long-temps. On a inventé aux tables une grande cuiller pour la commodité du service, il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner, ou s'il s'en souvient, et qu'il trouve qu'on lui donne trop de vin, il en *flanque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité : on lui rend visite, il y a un cercle d'hommes et de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, et en leur présence il soulève sa

couverture, et crache dans ses draps. On le mène aux Chartreux, on lui fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent peintre: le religieux qui les lui explique, parle de saint BRUNO, du chanoine et de son aventure, en fait une longue histoire, et la montre dans l'un de ces tableaux: Menalque, qui pendant la narration est hors du cloître, et bien loin au-delà, y revient enfin, et demande au père si c'est le chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hasard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort; cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre, qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se lève avant le fruit, et prend congé de la compagnie: on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied de peur que son carrosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gron-

der, s'emporter contre l'un de ses domestiques ? Il est étonné de ne le point voir. Où peut-il être, dit-il ? Que fait-il ? Qu'est-il devenu ? Qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse à cette heure. Le valet arrive, à qui il demande fièrement d'où il vient ; il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et lui rend un fidèle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas, pour un stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins ; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvemens de tête involontaires ; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut ; pour un inconsidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache ; d'exécution et d'échafaud devant un homme dont le père y a monté ; de roture devant les roturiers qui sont riches, et qui se donnent pour nobles. De même il a dessein d'élever auprès de soi un fils naturel, sous le nom et le personnage d'un valet ; et quoiqu'il veuille le dérober à la connoissance de sa femme et de ses enfans, il lui échappe de l'appeller son fils dix fois le jour. Il a pris aussi la résolution de marier son fils à la

fille

fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas de dire de temps en temps, en parlant de sa maison et de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mésalliés. Enfin, il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation : il pense et il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense ; aussi ne parle-t-il guère conséquemment et avec suite : où il dit *non*, souvent il faut dire *oui* ; et où il dit *oui*, croyez qu'il veut dire *non* : il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point, il ne regarde ni vous, ni personne, ni rien qui soit au monde ; tout ce que vous pouvez tirer de lui, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots : *Oui vraiment. C'est vrai. Bon ! Tout de bon ? Oui-dà ! Je pense qu'oui : assurément. Ah ! Ciel !* et quelques autres monosyllabes, qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être ; il appelle sérieusement son laquais *Monsieur* ; et son ami, il l'appelle *la Verdure* : il dit *Votre Révérence* à un prince du sang, et *Votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la messe, le prêtre vient à éternuer, il lui dit, *Dieu vous assiste.* Il se trouve avec un magistrat : cet

homme grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement, et lui demande si cela est ainsi; Menalque lui répond: *Oui, Mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrée entreprennent de le voler, et ils réussissent; ils descendent de son carrosse, ils lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend; arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et il leur dit: *Demandez à mes gens, ils y étoient.*

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame; elle est l'effet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie: pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste; il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins, selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colère, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur; n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer, sans y penser, que de si grands défauts sont irrémédiables.

Ce qu'on appelle humeur, est une chose trop négligée parmi les hommes: ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est-à-dire, à être des hommes. L'on n'exige pas des ames malignes qu'elles aient de la douceur et de la souplesse: elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piège pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices: l'on désireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toujours plians, faciles, complaisans, et qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

* Le commun des hommes va de la colère à l'injure; quelques-uns en usent autrement, ils offensent, et puis ils se fâchent: la surprise où l'on est toujours de ce procédé, ne laisse pas de place au ressentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir. Il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger, et n'en rien faire. La chose la plus prompte, et qui se présente d'abord, c'est le refus; et l'on n'accorde que par réflexion.

* Sachez précisément ce que vous

pouvez attendre des hommes en général de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le père.

* Il est difficile qu'un fort mal honnête homme ait assez d'esprit : un génie qui est droit et perçant, conduit enfin à la règle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens et de la pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux : l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satire qui le désignent aux autres, et où il ne se reconnoît pas lui-même : ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit désirable pour le plaisir des honnêtes gens, et pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte, et qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, et tout le désir de plaire : mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jeté hors de ces mesures, et même

de son naturel; l'on a des chagrins, et une bile que l'on ne se connoissoit point; l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux.

* L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation, et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte: et moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille.

* Il y a d'étranges pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

* Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, et éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent la nature, et y causent ces grands changemens. Ainsi, tel homme

au fond et en lui-même ne se peut définir ; trop de choses qui sont hors de lui, l'altérant, le changent, le bouleversent ; il n'est point précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

* La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à desirer : l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint : si l'on eût guéri, ce n'étoit que pour desirer plus long-temps.

* Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère : est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, et si essentiel à tout ce qui est un bien, d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive aisément parvenir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourroit du moins le devenir

par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

* Quoi que j'aie pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté : peu en échappent ; et comme toute disgrace peut leur arriver, ils devroient être préparés à toute disgrace.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultés, veulent si fort tromper et si peu être trompés, mettent si haut ce qui leur appartient, et si bas ce qui appartient aux autres, que j'avoue que je ne sais par où, et comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trève, les traités, les alliances.

* A quelques-uns, l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité, de fermeté, et la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guère être trompés, et ils ne trompent pas long-temps.

* Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide et passer pour tel.

* On ne trompe point en bien, et

la fourberie ajoute la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de dupes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction, d'avoir su, pendant tout le cours de leur vie, tromper les autres. Comment voulez-vous qu'EROPHILE, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des grâces et des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir, ou désobligés, ne présume pas infiniment de soi et de son industrie?

* L'on n'entend dans les places et dans les rues des grandes villes, et de la bouche de ceux qui passent, que des mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, et de *plaider contre sa promesse*. Est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventés pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes!

Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens et des amis, les torts qu'ils ont à son égard, que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité, et combien il est pénible aux hommes d'être constans, généreux, fidèles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils aient de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu : mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés, et il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son in-

fortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur, et pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter : si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue : et le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit : l'oracle lui ordonne de dîner

peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède : l'oracle lui répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affoiblit, dit Irène : Prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle; je ne suis ni si saine ni si forte que j'ai été : C'est, dit le Dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur? Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre ayeule. Fils d'Apollon! s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? Et ne savois-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, répond le Dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un si long voyage?

* La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie:

il est plus dur de l'appréhender, que de la souffrir.

* L'inquiétude, la crainte, l'abattement n'éloignent pas la mort; au contraire: je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes, qui sont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort, est un peu adouci par ce qui est incertain: c'est un indéfini dans le temps, qui tient quelque chose de l'infini, et de ce qu'on appelle éternité.

* Pensons que comme nous soupirons présentement pour la florissante jeunesse, qui n'est plus, et qui ne reviendra point, la caducité suivra, qui nous fera regretter l'âge viril, où nous sommes encore, et que nous n'estimons pas assez.

* L'on craint la vieillesse que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

* L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse; c'est-à-dire, l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

* C'est plutôt fait de céder à la nature, ou de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne la pas craindre.

* Si de tous les hommes, les uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction de mourir.

* Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent, et à ceux qui restent.

A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité, arrive plus à propos que celle qui la termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long, ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les uns des autres : ils confondent leurs différens âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vecu. Ils ont eu un songe confus, informe, et sans aucune suite; ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps.

* Il n'y a pour l'homme que trois évé-

nemens, naître, vivre, et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

* Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la manière des animaux, et dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie et comme éteinte par les vices de la complexion, et par un enchaînement de passions qui se succèdent les unes aux autres, et conduisent jusqu'au troisième et dernier âge. La raison alors dans sa force devroit produire, mais elle est refroidie et rallentie par les années, par la maladie et la douleur, déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin: et ces temps néanmoins sont la vie de l'homme.

* Les enfans sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement, ils ont des joies immodérées, et des afflictions amères sur de très-petits sujets, ils ne veulent point souffrir de mal, et ils aiment à en faire: ils sont déjà des hommes.

* Les enfans n'ont ni passé ni avenir; et ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

* Le caractère de l'enfance paroît unique : les mœurs de cet âge sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence : elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux, et si contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déjà de leur ame, l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux, et pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire, qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils

sont rois eux-mêmes, ont des sujets; possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune, et les maîtres de leur propre félicité.

* Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfans : ils les saisissent d'une première vue, et ils savent les exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués.

* L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus, et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une première fois de cette supériorité à leur égard, est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La paresse, l'indolence et l'oisiveté vices si naturels aux enfans, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns les autres, et

recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

* Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi, et j'ose dire, par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Les enfans commencent entre eux par l'état populaire ; chacun y est le maître ; et ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-temps, et passent au monarchique. Quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens et des petites loix qui les composent : les autres lui défèrent, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans, et sans une longue expérience ; et si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'est mettre toute confiance dans l'esprit des enfans, et leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères. Ils savent précisément, et mieux que personne, ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent: ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées, que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie, et tout ce que l'on peut faire, à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise.

* Le récit de ses fautes est pénible: on veut les couvrir et en charger quelque autre: c'est ce qui donne le pas au directeur sur le confesseur.

* Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes et si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, et ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesses du peuple.

* Nous faisons par vanité ou par bien-

séance, les mêmes choses, et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes, dans leur cœur veulent être estimés, et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés, parce que les hommes veulent passer pour vertueux, et que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la vertu même, je veux dire l'estime et les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime et les louanges, ou être vain. Les hommes sont très-vains, et ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer, et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, et se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la

vanité : elle nous conduit à vouloir être estimés par des choses qui, à la vérité, se trouvent en nous, mais qui sont frivoles et indignes qu'on les relève, c'est une erreur.

* Les hommes parlent de manière sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement : l'on reçoit le reproche de la distraction et de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soi qu'on est maladroit, et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, et que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa mal-propreté, qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, et qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et les essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité, qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en

quelque autre poste très-périlleux, sans être de garde ni commandé, et il ajoute qu'il en fut repris de son général. De même une bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir, qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté et l'importance des affaires occupent seulement, et n'accablent point; qui, par l'étendue de ses vues et de sa pénétration, se rend maître de tous les événemens; qui, bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la politique, est peut-être de ces ames sublimes, nées pour régir les autres, et sur qui ces premières règles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, et qui au contraire ne perd rien à retracer et à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie et ses actions: un homme ainsi fait, peut dire aisément et sans se compromettre, qu'il ne connoît aucun livre, et qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit: Je suis ignorant, qui ne sait rien. Un homme

dit : Je suis vieux, il passe soixante ans. Un autre encore : Je ne suis pas riche, et il est pauvre.

* La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, et qui est une vertu surnaturelle, qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement et superbement de lui-même, et ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre (1), elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens qui, faisant extérieurement et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur propre mérite, et agissent conséquemment.

* Vous dites qu'il faut être modeste ; les gens bien nés ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes

(1) Ou plutôt, *c'est une vertu* — tour d'expression consacrée en quelque manière par l'usage, et par cela même plus simple et peut-être plus français.

n'empiètent pas sur ceux qui cèdent par modestie, et ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit : Il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne désirent rien davantage ; mais le monde veut de la parure, on lui en donne : il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge, ou par une riche étoffe : l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

* Notre vanité, et la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, et qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité, qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et faire notre éloge ; aussi devons-nous avoir une certaine confiance, qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on rit que pour s'en moquer.

* D'où vient qu'ALCIPPE me salue aujourd'hui, me sourit et se jette hors d'une portière de peur de me manquer? Je ne suis pas riche, et je suis à pied, il doit dans les règles ne me pas voir. N'est-ce point pour être vu lui-même dans un même fond avec un grand?

* L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte: l'on aime à être vu, à être montré, à être salué, même des inconnus: ils sont fiers, s'ils l'oublient: l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions. Quelle bizarrerie!

* Il semble que l'on ne puisse rire que de choses ridicules: l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules et de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot et inconsidéré, et qu'il vous échappe devant eux quelque impertinence, ils rient de vous: si vous êtes sage, et que vous ne disiez que des choses raisonnables, et du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous;

nous ; mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte d'estime : aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, et de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins : elle est le langage du mépris, et l'une des manières dont il se fait le mieux entendre : elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux ; et ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improuver et de mépriser les autres ; et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent.

* La santé et les richesses ôtant aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; et les gens déjà chargés de leur propre misère, sont ceux qui entrent davantage, par leur compassion, dans celle d'autrui.

* Il semble qu'aux ames bien nées, les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent et font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie ; et elle seroit invulnérable, si elle ne souffroit pas la compassion.

* Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages, et lent à pénétrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits : on sait à peine que l'on est borgne : on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

ARGYRE tire son gant pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier, qui suppose qu'elle a le pied petit : elle rit des choses plaisantes ou sérieuses, pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite ; et si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse. Elle entend tous ses intérêts, à l'exception d'un seul : elle parle toujours, et n'a point d'esprit.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrent les talens du corps et de l'esprit. Celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincère, équi-

table, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce : cela est trop beau.

Il est vrai qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure et la libéralité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup, et que ces vertus font négliger, la vie et l'argent : aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou libéral.

Personne ne dit de soi, et sur-tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime. On a mis ces qualités à un trop haut prix : on se contente de le penser.

* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu.

La jalousie et l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette différence, que celle-ci est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'ame féconde, qui la fait profiter des grands exemples, et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; et que celle-là au contraire est un mouvement violent, et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle, qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui, forcée de la

reconnoître, lui refuse les éloges, ou lui envie les récompenses; une passion stérile, qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation, qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique, vice honteux, et qui, par son excès, rentre toujours dans la vanité et dans la présomption, et ne persuade pas tant à celui qui en est blessé, qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit et du mérite.

* L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guères que dans les personnes du même art, de mêmes talens et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des arts libéraux ou des belles-lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans

notre ame les conditions fort élevées au-dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministère.

L'envie et la haine s'unissent toujours, et se fortifient l'une l'autre dans un même sujet, et elles ne sont reconnoissables entr'elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces arts, des règles et une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier, dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; et il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie et même de jalousie contre un ministre et contre ceux qui gouvernent, comme si la raison et le bon sens, qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à régir un état, et à présider aux affaires publiques, et qu'ils dussent suppléer aux règles, aux préceptes, à l'expérience.

* L'on voit peu d'esprits entièrement lourds et stupides: l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcen-

dans. Le commun des hommes nage entre ces deux extrémités : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la république, et renferment en soi l'utile et l'agréable, comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société et de la conversation.

* Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point : il n'a nulles vues, et il est incapable de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perdue : la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même, ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque : par-là on feroit l'impossible ; on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité, est sérieux et tout d'une pièce, il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle : aussi incapable de s'élever aux grandes choses, que de s'accommoder, même par relâchement, des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à soi-même: il meurt sans le savoir, et sans que personne s'en soit vengé.

* Quelle mésintelligence entre l'esprit et le cœur! Le philosophe vit mal avec tous ses préceptes; et le politique, rempli de vues et de réflexions, ne sait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses: les sciences sont ses alimens, elles le nourrissent et le consument.

* Les petits sont quelquefois chargés de mille vertus inutiles: ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui soutiennent facilement le poids de la faveur et de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, et à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevés. Ceux au contraire que la fortune aveugle, sans choix et sans discernement, a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil et sans modération: leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix et leur accès, marquent long-temps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, et de se voir si éminens; et ils deviennent si farouches, que leur chûte seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut et robuste, qui a une poitrine large et de larges épaules,

porte légèrement et de bonne grâce un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre; un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge: ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires: ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent: ils parviennent, en blessant toutes les règles de parvenir: ils tirent de leur irrégularité et de leur folie, tous les fruits d'une sagesse la plus consommée. Hommes dévoués à d'autres hommes, aux rois à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernières espérances, ils ne les servent point, mais ils les amusent. Les personnes de mérite et de service sont utiles aux rois: ceux-ci leur sont nécessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits, dont ils attendent la récompense: ils s'attirent, à force d'être plaisans, des emplois graves, et s'élèvent par un continuel enjouement jusqu'au sérieux des dignités: ils finissent enfin, et rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré: ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

* L'on exigeroit de certains personna-

ges, qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque et qui a été sçue de toute la terre, que sans paroître comme épuisés par un si grand effort, ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage et judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires; qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise; que se mêlant moins dans le peuple, et ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité et de l'admiration, à l'indifférence, et peut-être au mépris.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut: ils sont même si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, et qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule: il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualités, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, et que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés et plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs, plus zélés pour le bien public, plus graves: on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes, dans le cours de

leur vie, sont si différens d'eux-mêmes par le cœur et par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui, par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune, ne le sont plus. L'on en sait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, et qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendus religieux, sages, tempérans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, et sur qui l'on peut faire beaucoup de fonds : ils ont une probité éprouvée par la patience et par l'adversité : ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, et dont ils ne se défont jamais, un esprit de règle, de réflexion, et quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre, et au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de-là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soi-même et de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même ; les ténèbres, la solitude, le troublent, le jettent dans des craintes frivoles et dans de vaines ter-

reurs : le moindre mal alors qui puisse lui arriver, est de s'ennuyer.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse : elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail, a assez de soi-même.

* La plûpart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

* Il y a des ouvrages qui commencent par A et finissent par Z ; le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'est oublié. Quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages ! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carrière. Il seroit mieux de changer ou de suspendre ; mais il est plus rare et plus difficile de poursuivre : on poursuit, on s'anime par les contradictions ; la vanité soutient, supplée à la raison qui cède et qui se désiste : on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles même où il entre de la religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout

ce qui nous excite aux actions louables, et qui nous soutient dans nos entreprises. N.** aime une piété fastueuse, qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison un dépôt public, où se font les distributions : les gens à petit collet et les *Sœurs grises* y ont une libre entrée : toute une ville voit ses aumônes et les publie. Qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers ?

GERONTE meurt de caducité, et sans avoir fait ce testament qu'il projetoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession. Il ne vivoit depuis long-temps que par les soins d'ASTERIE sa femme, qui, jeune encore, s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vue, secouroit sa vieillesse, et lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer, pour vivre, d'un autre vieillard.

* Laisser perdre charges et bénéfices plutôt que de vendre ou de résigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent ; ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même, et n'aimer que soi.

* FAUSTE est un dissolu, un prodigue,

un libertin, un ingrat, un emporté, qu'AURELE son oncle n'a pu haïr ni déshériter.

* FRONTIN, neveu d'Aurele, après vingt années d'une probité connue, et d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pu fléchir en sa faveur, et ne tire de sa dépouille qu'une légère pension, que Fauste, unique légataire, lui doit payer.

* Les haines sont si longues et si opiniâtres, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

* L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de-là vient que celui qui se porte bien, et qui désire peu de chose, est moins facile à gouverner.

* La mollesse et la volupté naissent avec l'homme, et ne finissent qu'avec lui : ni les heureux, ni les tristes événemens ne l'en peuvent séparer : c'est pour lui, ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature, qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir

été jeunes, et combien il leur étoit difficile d'être chastes et tempérans. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par régime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses même que l'on vient de quitter : l'on aimeroit mieux qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

* Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour, qui les rend avares ; car il y en a de tels qui ont de si grands fonds, qu'ils ne peuvent guères avoir cette inquiétude : et d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commodités de la vie, puisqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice ? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement, qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse,

ou leur ambition dans l'âge viril : il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare : l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus ; il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, et se priver de tout. Cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

* Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés, plus mal nourris, qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards. Ils aiment les lieux où ils l'ont passée : les personnes qu'ils ont commencé à connoître dans ce temps leur sont chères : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour l'ancienne manière de chanter, et pour la vieille danse : ils vantent les modes qui régnoient alors dans les habits, les meubles et les équipages : ils ne peuvent encore désapprou-

ver des choses qui servoient à leurs passions, et qui étoient si utiles à leurs plaisirs, et qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages, et des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'espèrent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides, et font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier, dédaigneux, et d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle, est un trésor inestimable: il est plein de faits et de maximes, l'on y trouve l'histoire du siècle revêtue de circonstances très-curieuses, et qui ne se lisent nulle part: l'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toujours sûres, parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

* Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

* PHILIPPE, déjà vieux, raffine sur la propreté et sur la mollesse, il passe aux petites délicatesses: il s'est fait un art du

boire, du manger, du repos et de l'exercice. Les petites règles qu'il s'est prescrites, et qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule; et il ne les romproit pas pour une maîtresse, si le régime lui avoit permis d'en retenir. Il s'est accablé de superfluités que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi et renforce les liens qui l'attachent à la vie; et il veut employer ce qui lui en reste, à en rendre la perte plus douloureuse. N'appréhendoit-il pas assez de mourir?

* GNATHON ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous tout à la fois: il ne se sert à table que des mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces

lui dégouttent du menton et de la barbe : s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace : il mange haut et avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un ratelier : il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si l'on veut l'en croire, il pâlit, et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre, le meilleur lit ; il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

* CLITON n'a jamais eu en toute sa vie

que deux affaires, qui est de dîner le matin, et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion: il n'a de même qu'un entretien; il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages, il place ensuite le rôt et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas le *hors-d'œuvre*, le fruit et les assiettes: il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point: il a sur-tout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté l'art de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller; on ne reverra plus un homme qui mange si bien: aussi est-il l'arbitre des bons morceaux; et il n'est guères permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir: il donnoit à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange; et s'il revient au monde, c'est pour manger.

* RUFFIN commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif, qui lui promettent encore vingt années de vie: il est gai, *jovial*, familier, indifférent: il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet. Il est content de soi, des siens, et de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance et qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de le pleurer; il dit: *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère;* et il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis, ni ennemis; personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre; il parle à celui qu'il voit une première fois, avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets* et de ses historiettes: on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention; et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

* N** est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans: mais il a la goutte, et il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, et qui menace ruine: il fait marner sa terre, et il compte que de quinze ans en-

tiers il ne sera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, et il espère qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue ** une maison de pierre, raffermie dans les encoignures par des mains de fer, et dont il assure en toussant, et avec une voix foible et débile, qu'on ne verra jamais la fin : il se promène tous les jours dans ses atteliers sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, et leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ni pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain.

* ANTAGORAS a un visage trivial et populaire : un Suisse de paroisse, ou le saint de pierre qui orne le grand autel, n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les chambres et tous les greffes d'un parlement, et le soir, les rues et les carrefours d'une ville ; il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie, que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au palais, depuis tout ce temps, de causes célèbres, ou de procédures longues et embrouillées, où il (1) n'ait du

(1) Si je ne me trompe, il est plus selon l'usage de dire, *ne soit intervenu*, que *n'ait intervenu*.

moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'avocat, et qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur, comme le substantif et l'adjectif. Parent de tous et haï de tous, il n'y a guères de famille dont il ne se plaigne, et qui ne se plaigne de lui : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *Committimus*, ou à mettre un arrêt à exécution, outre qu'il assiste chaque jour à quelque assemblée de créanciers, partout syndic de direction et perdant à toutes les banqueroutes : il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelles où il parle procès et dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au marais, vous le retrouvez au grand faubourg, où il vous a prévenu, où déjà il redit ses nouvelles et son procès. Si vous plaidez vous-même, et que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos juges pour le solliciter, le juge attend pour vous donner audience, qu'Antagoras soit expédié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres, et ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre et des enlèvemens de meubles, des prisons et des

supplices, je l'avoue : mais justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle, de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

* L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée ; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* Dom Fernand dans sa province est oisif, ignorant, médisant, querelleur, fourbe, intempérant, impertinent ; mais il tire l'épée contre ses voisins, et pour un rien il expose sa vie : il a tué des hommes, il sera tué.

* Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même, souvent sans toits, sans habits, et sans aucun mérite, répète dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les

mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres, qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un chancelier.

* Il se fait généralement de tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture et de la bassesse. Ces choses mêlées ensemble en mille manières différentes, et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états et les différentes conditions. Les hommes, d'ailleurs, qui tous savent le fort et le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux, et celle qu'ils ont sur quelques autres; et de-là naissent entre eux, ou la familiarité, ou le respect et la déférence, ou la fierté et le mépris. De cette source vient que, dans les endroits publics et où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer, et cet autre que l'on feint de ne pas connoître, et dont l'on veut encore moins se laisser joindre;

que

que l'on se fait honneur de l'un, et que l'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, et que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous, et qui vous quitte; et que le même est souvent celui qui rougit d'autrui, et dont on rougit, qui dédaigne ici, et qui là est dédaigné. Il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misère! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre; ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux foibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne?

* Bien loin de s'effrayer ou de rougir du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie. (1) Elle convient à tout le monde: la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions: elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos

(1) L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne.

forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

* Les hommes, en un même jour, ouvrent leur ame à de petites joies, et se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal et moins suivi, que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remède à ce mal, est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croie assez heureux, qu'un homme modeste qui se croit trop malheureux.

* Le destin du vigneron, du soldat et du tailleur de pierre, m'empêche de m'estimer malheureux par la fortune des princes ou des ministres, qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plupart des hommes pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort, que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent sou-

vent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

* J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre; résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose; et ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe.

* Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité, de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état ni à leur caractère.

* La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

* TELEPHE a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir; il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projette, dix fois au-delà de ce qu'il a d'esprit; il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force et d'étendue: ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière qui le ferme, et qui devroit

l'avertir de s'arrêter en deçà; mais il passe outre, et se jette hors de sa sphère: il trouve lui-même son endroit foible, et se montre par cet endroit: il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal: il entreprend au-dessus de son pouvoir, il désire au-delà de sa portée: il s'égale à tout ce qu'il y a de meilleur en tout genre: il a du bon et du louable, qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point: son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, et qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est inégal; il souffre des accroissemens et des diminutions, il entre en verve, mais il en sort: alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhûme? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le sot est *automate*, il est machine; il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité: il est uniforme, il ne se dément point: qui l'a vu une fois, l'a vu dans tous les instans et dans tous les périodes

de sa vie; c'est tout au plus le bœuf qui mengle, ou le merle qui siffle: il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce: ce qui paroît le moins en lui, c'est son ame; elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

* Le sot ne meurt point, ou si cela lui arrive, selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son ame alors pense, raisonne, infère, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point: elle se trouve dégagée d'une masse de chair où elle étoit comme ensévelie sans fonctions, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle: je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps, et des organes brutes et imparfaits auxquels elle s'est vue attachée depuis si long-temps, et dont elle n'a pu faire qu'un sot ou qu'un stupide: (1) elle va d'égal avec les gran-

(1) Pure hypothèse qu'on ne sauroit prouver, et à laquelle on peut opposer celle qui lui est directement contraire. Sur ces deux propositions contradictoires, il n'appartient pas à l'homme de rien décider positivement; mais la dernière pourroit paroître à bien des gens un peu plus vraisemblable que la première, quoique ce degré de vraisemblance ne suffise pas pour fonder une opinion. Il n'est pas difficile de deviner quelle est la cause de notre ignorance sur cet article.

des ames, avec celles qui font les bonnes têtes, ou les hommes d'esprit. L'ame d'ALAIN ne se démêle plus d'avec celle du grand CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL et de LINGENDES.

* La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses et en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût et de complexion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte et affectée : c'est EMILIE qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur : c'est une autre qui, par mignardise, pâlit à la vue d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, et s'évanouir aux tubéreuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? Qu'il l'essaie. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs; qu'il ouvre son palais à ses courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique; que dans des lieux dont la vue seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraîchissemens; qu'il y ajoute une chère splendide, et une entière li-

berté ; qu'il entre avec eux en société des mêmes amusemens ; que le grand homme devienne aimable, et que le héros soit humain et familier : il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuient enfin des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencemens : ils déserteroient la *table des dieux*, et le *nectar*, avec le temps, leur deviendroit insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites ; il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse : leur goût, si on les en croit, est encore au-delà de toute l'affection qu'on auroit à les satisfaire, et d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir ; il s'y mêle de la malignité, qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres, la joie qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisans, peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus, et l'on voit l'homme dans le courtisan.

* L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté, ou de l'indifférence ; et il semble qu'un grand attachement, ou de sérieuses affaires, jettent l'homme dans son naturel.

* Les hommes n'ont point de caractères, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se dé-

mente point, et où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre; et s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice: ils ont des passions contraires, et des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre: ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. ADRASTE étoit si corrompu et si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode et se faire dévot: il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres, s'échappent et ont une bile intarissable sur les plus petits inconvéniens? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale, et ne se dément point: c'est donc un vice; et quel autre que la vanité, qui ne se réveille et ne se recherche que dans les événemens où il y a de quoi faire parler le monde, et beaucoup à gagner

pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste ?

* L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler : maxime usée et triviale, que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas.

C'est se venger contre soi-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, et de mentir pour les décrier.

* Si l'homme savoit rougir de soi, quels crimes, non-seulement cachés, mais publics et connus, ne s'épargneroit-il pas ?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

* Il faut aux enfans les verges et la férule : il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des tymbales, des hoquetons. La raison et la justice, dénuées de tous leurs ornemens, ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme qui est esprit, se mène par les yeux et les oreilles.

* TIMON, ou le misantrope, peut avoir l'ame austère et farouche ; mais extérieurement il est civil et *cérémonieux :* il ne s'échappe pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes ; au contraire, il les traite honnêtement et sérieusement, il emploie à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître, ni s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

* La raison tient de la vérité, elle est une : l'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des sots et des impertinens. Celui qui n'a vu que des hommes polis et raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde ou la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres, par des dehors qui plaisent réciproquement, qui semblent communs à tous, et qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas,

dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon : il avance, par ses expériences continuelles, dans la connoissance de l'humanité, calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, et connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts et de leurs affections, l'on est réduit à dire qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance, que par l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles et indifférentes, sans de grands défauts, et qui puissent fournir à la satire ! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui, par leur singularité, ne tirent point à conséquence, et ne sont d'aucune ressource pour l'instruction et pour la morale ! Ce sont des vices uniques, qui ne sont pas contagieux, et qui sont moins de l'humanité que de la personne.

CHAPITRE XII.

Des Jugemens.

RIEN ne ressemble mieux à la vive persuasion, que le mauvais entêtement : delà les partis, les cabales, les hérésies.

* L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement et le dégoût se suivent de près.

* Les grandes choses étonnent, et les petites rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes et les autres par l'habitude.

* Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, et qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques, de ceux mêmes dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation.

* La faveur des princes n'exclut pas le mérite et ne le suppose pas aussi.

* Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés, et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes et de la bonté de notre jugement, nous

négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du prince, nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable.

* Je ne sais s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver et à louer, que ce qui est plus digne d'approbation et de louange; et si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel et plus sûr que l'envie, la jalousie et l'antipathie. Ce n'est pas d'un saint dont un dévot (1) sait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un poëte loue les vers d'un autre poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement: action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient

(1) Faux dévot.

ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet; et ils sont si pleins de leurs idées, qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

* Le commun des hommes est si enclin au déréglement et à la bagatelle, et le monde est si plein d'exemples, ou pernicieux, ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, et ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison et d'une conduite régulière.

* Il faut faire comme les autres: maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au-delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode et des bienséances.

* Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours et panthères, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes, et qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les lois, leur texte et le prodigieux accablement de leurs commentaires? Que devient le *petitoire* et le *possessoire*, et tout ce qu'on appelle jurisprudence; où se réduisent même ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis, de faire valoir ces mêmes lois? Si ces mêmes hommes ont de la droiture et de la sincérité, s'ils sont guéris de la pré-

vention, où sont évanouies les disputes de l'école, la scholastique et les controverses; s'ils sont tempérans, chastes et modérés, que leur sert le mystérieux jargon de la médecine, qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Légistes, docteurs, médecins, quelle chûte pour vous, si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands hommes dans les différens exercices de la paix et de la guerre auroit-on dû se passer! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts et de certaines sciences qui ne devoient point être nécessaires, et qui sont dans le monde comme des remèdes à tous les maux dont notre malice est l'unique source?

Que de choses depuis VARRON, que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être savans que comme PLATON ou comme SOCRATE?

* Tel à un sermon, à une musique, ou dans une galerie de peintures, a entendu à sa droite, à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposés. Cela me feroit dire volontiers, que l'on peut hasarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon et le mauvais: le bon plaît aux uns, et le mauvais aux autres: l'on

ne risque guère davantage d'y mettre le pire ; il a ses partisans.

* Le phénix † de la poésie *chantante* renaît de ses cendres; il a vu mourir et revivre sa réputation dans un même jour. Ce juge même si infaillible et si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet : ou il se trompe, ou il s'est trompé : celui qui prononceroit aujourd'hui que Quinaut en un certain genre est mauvais poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps, *il est bon poëte*.

* Chapelain étoit riche, et Corneille ne l'étoit pas: *la Pucelle* et *Rodogune* méritent chacune une autre aventure. Ainsi l'on a toujours demandé pourquoi, dans une telle et telle profession, celui-ci avoit fait sa fortune, et cet autre l'avoit manquée; et en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé et de leur vie, leur font souvent (1)

† M. Quinaut.

(1) Une personne qui a beaucoup de pénétration et de goût, m'ayant indiqué cet endroit comme entièrement inexplicable, je crus qu'il y avoit ici une faute d'impression, et qu'il falloit mettre, *laisser le meilleur, et prendre le pire*. Mais je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir que cette correction n'étoit nullement nécessaire, et que par *les meilleurs et les pires*, il faut entendre

laisser les meilleurs, et prendre les pires.

* La condition des comédiens étoit infâme chez les Romains, et honorable chez les Grecs. Qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

* Il suffisoit à BATHILLE d'être pantomime pour être couru des dames Romaines, à RHOÉ de danser au théâtre, à ROSCIE et à NÉRINE de représenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité et l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret et du mystère. Ils se plaisoient à faire du théâtre public celui de leurs amours: ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, et partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente comédienne, mais une comédienne.

ici des *personnes*, ceux qui sont les plus habiles, les plus dignes d'estime, comme *Corneille*, et ceux qui sont les moins habiles, comme *Chapelain*, etc. ce qu'on pourroit expliquer par une espèce d'allusion à ce mot de l'évangile, *l'un sera pris; et l'autre sera laissé*. Je ne prétends pas que la Bruyère ait eu cette allusion dans l'esprit; mais je m'en sers pour faire mieux comprendre à ses lecteurs le sens d'une expression qui paroît d'abord assez obscure.

* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences et des belles-lettres, et de quelle utilité ils les croient dans la république, que le prix qu'ils y ont mis, et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique, ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts et plus solides. Le comédien couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, savant et pédant sont synonymes.

Souvent où le riche parle, et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

* Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits, la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les savans, à qui ils ôtent les manières du monde, le savoir-vivre, l'esprit de société, et qu'ils renvoient ainsi dépouillés à leur cabinet et à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule ; et elle forme à la cour et à la ville un nombreux parti, qui l'emporte sur celui des savans. S'ils allèguent en leur faveur les noms d'ETRÉES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER,

MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LAMOIGNON, SCUDERY, * PELISSON, et de tant d'autres personnages, également doctes et polis ; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDÉ, de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de princes qui ont su joindre aux plus belles et aux plus hautes connoissances, et l'atticisme des Grecs, et l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers ; et s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, et se donner seulement la peine de douter, si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler et bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manières : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas l'état de ma garderobe ; et il a raison. OSSAT, XIMÈNES, RICHELIEU étoient savans ; étoient-ils habiles? ont-ils

* Mademoiselle Scudery.

passé pour de bons ministres? Il sait le grec, continue l'homme d'état, c'est un grimaud, c'est un philosophe. Et en effet, une fruitière à Athènes, selon les apparences, parloit Grec, et par cette raison étoit philosophe. Les BIGNONS, les LAMOIGNONS étoient de purs grimauds. Qui peut en douter? Ils savoient le Grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN, de dire: *Qu'alors les peuples seroient heureux, si l'empereur philosophoit, ou si le philosophe, ou le grimaud, venoit à l'empire?*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien davantage: le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossières ou polies, si les livres qu'elles ont formés sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que notre langue pût un jour avoir le sort de la Grèque et de la Latine, seroit-on pédant, quelques siècles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIÈRE ou LA FONTAINE?

* Je nomme EURIPILE, et vous dites: C'est un bel esprit. Vous dites aussi de celui qui travaille une poutre: Il est charpentier; et de celui qui refait un mur: Il est maçon. Je vous demande quel est l'atelier où travaille cet homme de mé-

tier, ce bel esprit? Quelle est son enseigne, à quel habit le reconnoît-on? Quels sont ses outils? Est-ce le coin, sont-ce le marteau ou l'enclume? Où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier: Euripile se pique-t-il d'être bel-esprit? S'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile et mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sauroient s'appliquer sérieusement; et s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage, et qui a de l'esprit. Ne dites-vous pas encore du savant TASSE: Il est bel esprit; et ainsi du mauvais poëte? Mais vous-même, vous croyez-vous sans aucun esprit? Et si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau et convenable. Vous voilà donc un bel-esprit; ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, et d'employer cette ironie, comme les sots, sans le moindre discernement, ou comme les ignorans qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, et qu'ils ne voient que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie: qu'on ne se hasarde

plus de me dire : Vous écrivez si bien, ANTISTHÈNE, continuez d'écrire. Ne verrons-nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin ; ils devroient ajouter, et nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, et qui sera livre. BERYLLE tombe en syncope à la vue d'un chat, et moi à la vue d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plumes, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent, qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient commis ; et bientôt plus riche que son maître, il le laisse dans la roture, et avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes ; BB** à vendre en bouteilles l'eau de la rivière.

* Un autre charlatan arrive ici de delà les monts avec une malle ; il n'est pas déchargé, que les pensions courent : et il est prêt de retourner d'où il arrive, avec

des mulets ou des fourgons. *Mercure* est *Mercure*, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses médiations et ses intrigues : on y ajoute la faveur et les distinctions. Et sans parler que des gains licites, on paie au tuilier sa tuile, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage : paie-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit ? Et s'il pense très-bien, le paie-t-on très-largement ? Se meuble-t-il, s'ennoblit-il à force de penser et d'écrire juste ? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés ; il faut que retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien : est-il nécessaire qu'ils soient instruits ? Folie, simplicité, imbécillité, continue Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe ! Avoir, s'il se peut, un *office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, et donner à ceux qui ne peuvent rendre : écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme TITYRE siffle ou joue de la flûte, cela ou rien : j'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, et me disent : vous écrirez. Ils liront pour titre dans mon nouveau livre : DU BEAU, DU BON, DU VRAI. DES IDÉES DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthène, vendeur de Marée.*

* Si les ambassadeurs des princes étrangers étoient des singes instruits à marcher

sur leurs pieds de derrière, et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donnent la justesse de leurs réponses et le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste par-tout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares; et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

* Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés : de même toute campagne n'est pas agreste (1), et toute ville n'est pas polie. Il y a dans l'Europe un endroit (2) d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux

(1) Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

(2) Cet endroit m'est absolument inconnu : mais je m'imagine que si le bourgeois et le magistrat de ce lieu-là venoient à jeter les yeux sur le caractère que leur donne ici la Bruyère, et à se reconnoître dans cette peinture, ils deviendroient, avec le temps, aussi doux et aussi polis que le villageois. Un roi qui avoit l'haleine forte, fut long-temps sans le savoir, parce que sa femme ne lui en disoit rien. Il auroit pu corriger ou pallier ce défaut, s'il en eût été averti.

et

et insinuant, le bourgeois au contraire et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire.

* Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles lois et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

* Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, et les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

* Ce prélat se montre peu à la cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes, il ne joue ni à grande ni à petite prime, il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles, il n'est point homme de cabale, et il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son évêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole, et à l'édifier par son exemple : il consume son bien en des aumônes, et son corps par la pénitence : il n'a que l'esprit de régularité, et il est imitateur du zèle et de la piété des apôtres. Les temps sont changés, et il est menacé, sous ce règne, d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractère et d'une profession sérieuse, pour ne rien

dire de plus, qu'ils ne sont point obligés de faire dire d'eux, qu'ils jouent, qu'ils chantent et qu'ils badinent comme les autres hommes, et qu'à les voir si plaisans et si agréables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers et si sévères: oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent, par de telles manières, de la politesse dont ils se piquent; qu'elle assortit au contraire, et conforme les dehors aux conditions; qu'elle évite le contraste, et montre le même homme sous des figures différentes, et qui font de lui un composé bizarre, ou un gotesque?

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue: il y a un intérieur, et un cœur qu'il faut approfondir: le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne et qui soit en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu, et forcés même par le temps et les occasions, que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

* .... † « Il disoit que l'esprit dans » cette belle personne, étoit un diamant

† Fragment.

» bien mis en œuvre ; et continuant de
» parler d'elle, c'est, ajoutoit-il, comme
» une nuance de raison et d'agrément,
» qui occupe les yeux et le cœur de ceux
» qui lui parlent : on ne sait si on l'ai-
» me, ou si on l'admire : il y a en elle
» de quoi faire une parfaite amie, il y
» a aussi de quoi vous mener plus loin
» que l'amitié. Trop jeune et trop fleu-
» rie pour ne pas plaire, mais trop
» modeste pour songer à plaire, elle ne
» tient compte aux hommes que de leur
» mérite, et ne croit avoir que des amis.
» Pleine de vivacités et capable de sen-
» timens, elle surprend et elle intéresse ;
» et sans rien ignorer de ce qui peut
» entrer de plus délicat et de plus fin
» dans les conversations, elle a encore
» ces saillies heureuses, qui entre autres
» plaisirs qu'elles font, dispensent tou-
» jours de la réplique. Elle vous parle
» toujours comme celle qui n'est pas
» savante, qui doute et qui cherche à
» s'éclaircir ; et elle vous écoute comme
» celle qui sait beaucoup, qui connoît
» le prix de ce que vous lui dites, et
» auprès de qui vous ne perdez rien de
» ce qui vous échappe. Loin de s'appli-
» quer à vous contredire avec esprit, et
» d'imiter Elvire, qui aime mieux pas-
» ser pour une femme vive, que mar-
» quer du bon sens et de la justesse, elle

» s'approprie vos sentimens, elle les croit
» siens, elle les entend, elle les embel-
» lit, vous êtes content de vous d'avoir
» pensé si bien, et d'avoir mieux dit
» encore que vous n'aviez cru. Elle est
» toujours au-dessus de la vanité, soit
» qu'elle parle, soit qu'elle écrive : elle
» oublie les traits où il faut des raisons,
» elle a déjà compris que la simplicité
» est éloquente. S'il s'agit de servir quel-
» qu'un, et de vous jeter dans les mê-
» mes intérêts, laissant à Elvire les jolis
» discours et les belles-lettres, qu'elle met
» à tous usages, ARTENICE n'emploie
» auprès de vous que la sincérité, l'ar-
» deur, l'empressement et la persuasion.
» Ce qui domine en elle, c'est le plaisir
» de la lecture, avec le goût des per-
» sonnes de nom et de réputation, moins
» pour être connue que pour les con-
» noître. On peut la louer d'avance de
» toute la sagesse qu'elle aura un jour,
» et de tout le mérite qu'elle se prépare
» par les années, puisqu'avec une bonne
» conduite, elle a de meilleures inten-
» tions, des principes sûrs, utiles à celles
» qui sont, comme elle, exposées aux
» soins et à la flatterie ; et qu'étant assez
» particulière, sans pourtant être farou-
» che, ayant même un peu de pen-
» chant pour la retraite, il ne lui sauroit
» peut-être manquer que les occasions,

» ou ce qu'on appelle un grand théâtre,
» pour y faire briller toutes ses vertus. »

* Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être négligée et sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté et de sa jeunesse. Une grâce naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions: il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement et de la mode. De même, un homme de bien est respectable par lui-même, et indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, et sa vertu plus spécieuse. Un air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relèvent pas le mérite; ils le fardent, et font peut-être qu'il est moins pur et moins ingénu.

Une gravité trop étudiée devient comique: ce sont comme des extrémités qui se touchent, et dont le milieu est dignité: cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage: celui qui songe à le devenir, ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle; et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

* Un homme de talent et de réputation, s'il est chagrin et austère, il effarouche

les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, et la leur rend suspecte d'une trop grande réforme, et d'une pratique trop ennuyeuse : s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gaiement et laborieusement, avoir des vues sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

* La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

* L'air spirituel est dans les hommes, ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature ! Combien de temps, de règles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grâce que l'on sait marcher, pour chanter comme on parle, parler et s'exprimer comme l'on pense, jeter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce

dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers !

* Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites règles, des devoirs, des bienséances attachées aux lieux, aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, et que l'usage apprend sans nulle peine. Juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre, avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux ; c'est vouloir un jour être détrompé.

* Je ne sais s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique, et si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à conséquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes, est souvent la vérité.

Sans une grande roideur et une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oui et le non sur une même chose, ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société et de

commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci et celui-là, qui en parlent différemment.

* Un homme partial est exposé à de petites mortifications; car, comme il est impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, et que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de-là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquièrent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou séculière ou ecclésiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie; foibles images, et qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait déserter les égaux, les inférieurs, les parens, les amis, jusqu'aux médecins: ils sont bien éloignés de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remèdes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer et de s'éclaircir. Les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, tous ceux qui ne délient

leur langue que pour le mensonge et l'intérêt, sont les charlatans en qui il se confie, et qui lui font avaler tout ce qui leur plaît: ce sont eux aussi qui l'empoisonnent et qui le tuent.

* La règle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs, de nos manières, que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fonds dont on néglige un homme de mérite, l'on fait encore admirer un sot.

* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être un fat.

* Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

* L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoûte, rebute: l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de tem-

pérament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences d'un sot.

Le sot ne se retire jamais du ridicule, et c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, et l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule réside tantôt dans celui qui en effet est ridicule, et tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point, et ne peut être.

* La grossiéreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

* Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

* La même chose souvent est, dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot; et dans celle du sot, une sottise.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractère.

* L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

* Le sot est embarrassé de sa personne, le fat a l'air libre et assuré, l'impertinent passe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

* Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit et une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom : dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme et l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ces deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme, s'affoiblit de jour à autre, et est sur le point de disparoître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a su acquérir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins, et qui ne tue personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est

plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot *, et qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu.

* Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles.

Entre le bon sens et le bon goût, il y a la différence de la cause à son effet.

Entre esprit et talent, il y a la proportion du tout à sa partie.

Appellerai-je homme d'esprit celui qui, borné ou renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de-là ni jugement, ni mémoire, ni vivacité, ni mœurs, ni conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal : un musicien, par exemple, qui, après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui, ou n'être plus, sans cet instrument, qu'une machine démontée à qui il manque quelque chose, et dont il n'est plus permis de rien attendre ?

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu ? Pourroit-on me le définir ? Ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté, pour jouer l'hombre et les échecs ? Et s'il

* Faux dévot.

en faut, pourquoi voit-on des imbéciles qui excellent, et de très-beaux génies qui n'ont pu même atteindre la médiocrité, à qui une pièce ou une carte dans les mains trouble la vue, et fait perdre contenance?

Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que légéreté, qu'élégance, que beau naturel, et que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation : il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMÈDE, d'HÉRACLIUS; il est roi, et un grand roi : il est politique, il est philosophe : il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir : il peint les Romains, ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire.

Voulez-vous quelque autre prodige?

Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris: mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu; quelle verve! quelle élévation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui du même, de THÉODAS, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate; et du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille, qui réjouit: disons-le sans figure, il parle comme un fou, et pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables: on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait: ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois

avide et insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas, car il est bon homme, il est plaisant homme, il est excellent homme.

* Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans et les perles.

* Tel, connu dans le monde par de grands talens, honoré et chéri par-tout où il se trouve, est petit dans son domestique et aux yeux de ses proches, qu'il n'a pu réduire à l'estimer : tel autre au contraire, prophète dans son pays, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens, et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare et singulier qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'élève contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant, et une première vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession. L'on ne

se rend qu'à l'extrémité, et après que le prince s'est déclaré par les récompenses : tous alors se rapprochent de lui ; et de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

* Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, et de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins notre vue, et nous devient plus douce et plus supportable.

* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vue, et font leur route : tout leur rit, tout leur succède, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassés et félicités. Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte, les flots se brisent au pied : la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas ; c'est le public, où ces gens échouent.

* Il est ordinaire et comme naturel de juger du travail d'autrui seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le poëte rempli de grandes et sublimes

idées, estime peu le discours de l'orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits; et celui qui écrit l'histoire de son pays, ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable emploie sa vie à imaginer des fictions, et à trouver une rime : de même le bachelier, plongé dans les quatre premiers siècles, traite toute autre doctrine de science triste, vaine et inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du géomètre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matière et en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance : il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare, et fait que l'homme illustre parle comme un sot.

* Herille, soit qu'il parle, qu'il harangue, ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au prince des philosophes, que le vin enivre ; et à l'orateur Romain, que l'eau tempère. S'il se jette dans la morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon, qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, ou que l'un et l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes, les plus triviales, et qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ni pour donner plus

d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il sait : il veut citer.

* C'est souvent hasarder un bon mot, et vouloir le perdre, que de le donner pour sien; il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit, ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit, et qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, et qu'on ne se croit pas obligé de savoir : il est dit avec plus d'insinuation, et reçu avec moins de jalousie : personne n'en souffre : on rit, s'il faut rire; et s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE, qu'il étoit en délire, et que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage, passoient pour fous. Ils disoient : « Quels bizarres » portraits nous fait ce philosophe! Quel- » les mœurs étrangères et particulières ne » décrit-il point! Où a-t-il rêvé, creusé, » rassemblé des idées si extraordinaires? » Quelles couleurs, quel pinceau! Ce sont » des chimères. » Ils se trompoient : c'étoient des monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel : on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du cynique, il épargnoit les personnes, et blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

* Celui qui est riche par son savoir-faire, connoît un philosophe, ses préceptes, sa morale, et sa conduite ; et n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie, dit en son cœur : Je le plains, je le tiens échoué, ce rigide censeur, il s'égare et il est hors de route, ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, et que l'on arrive au délicieux port de la fortune : et selon ses principes, il raisonne juste.

Je pardonne, dit ANTISTIUS, à ceux que j'ai loués dans mon ouvrage, s'ils m'oublient. Qu'ai-je fait pour eux ? Ils étoient louables. Je le pardonnerai moins à tous ceux dont j'ai attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celui d'être corrigés : mais comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de-là, que ni les uns ni les autres ne sont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoute ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense ; on ne sauroit en diminuer la réputation : et si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser ?

* Il est bon d'être philosophe, il n'est guère utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philoso-

phe : ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, et en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est due.

* Il y a une philosophie qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je ? qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissans, qui nous fait négliger les postes et ceux qui les procurent, qui nous exempte de désirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure.

* C'est abréger et s'épargner mille discussions, que de penser de certaines gens, qu'ils sont incapables de parler juste et de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils diront.

Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler à soi.

* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds et insupportables, sont chez nous comme dans leur centre ; ils ne

pèsent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre et en fait un portrait affreux, qu'il ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer et de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La sage conduite roule sur deux pivots, le passé et l'avenir. Celui qui a la mémoire fidèle et une grande prévoyance, est hors du péril de censurer dans les autres ce qu'il a peut-être fait lui-même; ou de condamner une action dans un pareil cas, et dans toutes les circonstances où elle lui sera un jour inévitable.

* Le guerrier et le politique, non plus que le joueur habile, ne font pas le hasard, mais ils le préparent, ils l'attirent, et semblent presque le déterminer. Non seulement ils savent ce que le sot et le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hasard quand il arrive ; ils savent même profiter, par leurs précautions et leurs mesures, d'un tel ou d'un tel hasard, ou de plusieurs tout à-la-fois. Si ce point arrive, ils gagnent; si c'est cet autre, ils gagnent encore; un même point souvent les fait gagner de plusieurs ma-

nières. Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, et le hasard doit être récompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au-dessus d'un grand politique, que celui qui néglige de le devenir, et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire : ils ne viennent d'ailleurs que de notre esprit ; c'est assez pour être rejetés d'abord par présomption et par humeur, et suivis seulement par nécessité ou par réflexion.

* Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! Quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrace ! Les premiers postes, l'oreille du prince, d'immenses trésors, une santé parfaite et une mort douce. Mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnés, de ceux que l'on a négligés de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point faits, des maux au contraire que l'on a faits, ou par soi-même ou par les autres, en un mot, de toute sa prospérité !

* L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans

autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour CATON et pour PISON.

Le bruit court que Pison est mort : c'est une grande perte : c'étoit un homme de bien, et qui méritoit une plus longue vie : il avoit de l'esprit et de l'agrément, de la fermeté et du courage : il étoit sûr, généreux, fidèle : ajoutez, pourvu qu'il soit mort.

* La manière dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne-foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décréditement du genre humain.

* Tel soulage les misérables, qui néglige sa famille, et laisse son fils dans l'indigence : un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisième fait des présens et des largesses, et ruine ses créanciers. Je demande : la pitié, la libéralité, la magnificence, sont-ce les vertus d'un homme injuste, ou plutôt si la bizarrerie et la vanité ne sont pas les causes de l'injustice ?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer : la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là font bien, qui font ce qu'ils

doivent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de soi, qu'il fera bien, fait très-mal.

* L'on dit d'un grand qui tient table deux fois le jour, et qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

* L'honnêteté, les égards et la politesse des personnes avancées en âge de l'un et de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

* C'est un excès de confiance dans les parens, d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, et une grande erreur de n'en rien attendre, et de la négliger.

* Quand il seroit vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fonds et ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit; et s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

* Ne

* Ne songer qu'à soi et au présent, source d'erreur dans la politique.

* Le plus grand malheur après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir à s'en justifier. Tels arrêts nous déchargent et nous renvoient absous, qui sont confirmés par la voix du peuple.

* Un homme est fidèle à de certaines pratiques de religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude; personne ne le loue ni ne le désapprouve; on n'y pense pas: tel autre y revient après les avoir négligées dix années entières, on se récrie, on l'exalte, cela est libre: moi je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, et je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi ni des autres.

* Tels sont oubliés dans la distribution des grâces, et font dire d'eux, *Pourquoi les oublier?* qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *Pourquoi s'en souvenir?* D'où vient cette contrariété? Est-ce du caractère de ces personnes, ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux?

* On dit communément: Après un tel, qui sera chancelier? Qui sera primat des Gaules? Qui sera pape? On va plus loin: chacun, selon ses souhaits ou son caprice, fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux et plus caducs que celui qui est

en place : et comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tue celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir et à donner au corps et à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

* La disgrace éteint les haines et les jalousies. Celui-là peut bien faire, qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertus qu'on ne lui pardonne : il seroit un héros impunément.

* Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertus, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ni le fer ni le feu, qu'il aille d'aussi bonne grâce à l'ennemi que BAYARD et MONTREVEL †, c'est un bravache, on en plaisante : il n'y a plus de quoi être un héros.

Je me contredis, il est vrai : accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens, je ne dis pas des différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

* Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les

† Marquis de Montrevel, comm. gén. D. L. C. lieut. gén.

plus sûres et les plus vraies. Je ne hasarderai pas d'avancer que le feu en soi, et indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est-à-dire, rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite, tombant sur une autre ligne droite, fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Ainsi, dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France : VAUBAN est infaillible ; on n'en appelle point. Qui me garantiroit que dans peu de temps on n'insinuera pas que même sur le siége, qui est son fort, et où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme ANTIPHILE ?

* Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre, et que la passion domine, l'homme docte est un *savantasse*, le magistrat un bourgeois ou un praticien, le financier un *maltôtier*, le gentilhomme un *gentillâtre*, mais il est étrange que de si mauvais noms, que la colère et la haine ont su inventer, deviennent familiers, et que le dédain, tout froid et tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

* Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur-tout lorsque les ennemis commencent à fuir, et que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat, ou pendant un siége, à paroître en cent endroits, pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du général, de peur de les suivre, et à chercher les occasions, plutôt que de les attendre et les recevoir : votre valeur seroit-elle fausse ?

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, et où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur et la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie ; et que la gloire qu'ils préfèrent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point ?

* Ceux qui, ni guerriers, ni courtisans, vont à la guerre et suivent la cour, et qui ne font pas un siége, mais qui y assistent, ont bientôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes et du canon, sur les coups de main, comme sur l'ordre et le succès

d'une attaque qu'ils entrevoient : la résistance continue, les pluies surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons et l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes, et enfermé entre une ville et une armée. Quelles extrémités ! On perd courage, on murmure. Est-ce un si grand inconvénient que de lever un siége ? Le salut de l'état dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins ? ne faut-il pas, ajoutent-ils, fléchir sous les ordres du ciel qui semble se déclarer contre nous, et remettre la partie à un autre temps ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, et s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du général qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit et s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragés relèvent l'importance de cette conquête, en prédisent les suites, exagèrent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril et la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'armée qui nous couvroit des ennemis, étoit invincible : ils reviennent avec la cour, passent par les villes et les bourgades, fiers d'être regardés de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux même qui ont pris la place ; ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves : revenus chez eux,

il vous étourdissent de flancs, de redans, de fausses braies, de courtines, et de chemin couvert : ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portés, et où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des hasards qu'ils ont courus à leur retour d'être pris ou tués par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvénient du monde, que de demeurer court dans un sermon ou dans une harangue. Il laisse à l'orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs et de doctrine, il ne lui ôte rien : mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espèce de honte et de ridicule, s'exposent par de longs et souvent d'inutiles discours, à en courir tout le risque.

* Ceux qui emploient mal leur temps, sont les premiers à se plaindre de sa briéveté. Comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire, qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

Il n'y a point de ministre si occupé, qui ne sache perdre chaque jour deux heures de temps ; cela va loin à la fin d'une longue vie : et si le mal est encore

plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, et dont l'on se plaint qu'on n'a point assez !

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée, et toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame, et se répandent en tant d'actions et d'exercices où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un, en disant qu'il pense : cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien ou du cheval.

* A quoi vous divertissez-vous ? A quoi passez-vous le temps ? vous demandent les sots et les gens d'esprit. Si je réplique que c'est à ouvrir les yeux et à voir, à prêter l'oreille et à entendre, et à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire. Les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptés, ne se font pas sentir. Jouez-vous ? Masquez-vous ? Il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté, si elle peut être trop grande et trop étendue, telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire désirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'est pas oisiveté ; c'est un usage libre du temps : c'est le choix du travail et de l'exercice : être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire, c'est être seul arbitre de ce qu'on fait, ou de ce qu'on ne fait point. Quel bien en ce sens que la liberté !

CÉSAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers (1) : il n'avoit point d'autre béatitude à se faire, que le cours d'une belle vie, et un grand nom après sa mort : né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux : il est étonnant que dans ce premier âge, les femmes ou le vin n'aient plutôt rompu son entreprise.

* UN JEUNE PRINCE D'UNE RACE AUGUSTE, L'AMOUR ET L'ESPÉRANCE DES PEUPLES ; DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FÉLICITÉ DE LA TERRE, PLUS GRAND QUE SES AÏEUX, FILS D'UN HÉROS QUI EST SON MODÈLE, A DEJA MONTRÉ A L'UNIVERS

(1) Voyez les pensées de M. Paschal, *chap. XXXI*, où il dit le contraire.

PAR SES DIVINES QUALITÉS, ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HÉROS SONT PLUS PROCHES DE (1) L'ÊTRE QUE LES AUTRES HOMMES.

* Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes et aux patriarches ; et qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculés ? Mais si l'on juge, par le passé, de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire. Quelles découvertes ne fera-t-on point ! Quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les états et dans les empires ! Quelle ignorance est la nôtre, et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans !

* Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement et sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignés à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

* Le monde est pour ceux qui suivent

(1) Contre la maxime latine et triviale, *Heroum filii noxa*.

les cours, ou qui peuplent les villes. La nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne : eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

* Pourquoi me faire froid, et vous plaindre sur ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les cours ? Etes-vous vicieux, ô THRASYLE ? Je ne le savois pas, et vous me l'apprenez : ce que je sais, est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous, qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre ? Etes-vous dédaigneux, malfaisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite ? Je l'ignorois, et ne pensois pas à vous : j'ai parlé des grands.

* L'esprit de modération et une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité : il leur faut de grandes vertus pour être connus et admirés, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes sur la conduite des grands et des petits, indifféremment, sont prévenus, charmés, enlevés par la réussite : il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, et que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale et odieuse entreprise, que celle que le succès ne sauroit justifier.

* Les hommes séduits par de belles ap-

parences et de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques grands ont médité ; ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté qu'on lui impute, et n'en attendent que le succès, lorsque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance et sans nulle crainte de se tromper, qu'il étoit téméraire et ne pouvoit réussir.

* Il y a de tels projets d'un si grand éclat et d'une conséquence si vaste, qui font parler les hommes si long-temps, qui font tant espérer ou tant craindre, selon les divers intérêts des peuples, que toute la gloire et toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la scène avec si bel appareil, pour se retirer sans rien dire : quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame : le moindre mal pour lui est de la manquer.

* Dans un méchant homme, il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vues et ses projets, admirez sa conduite, exagérez son habileté à se servir des moyens les plus propres et les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part ; et où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin : il savoit la guerre, et son expérience pouvoit être secondée de la fortune : quels feux de joie a-t-on vus, quelle fête publique ? Il y a des hommes au contraire naturellement odieux, et dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par le progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, et que tout tressaille, jusqu'aux enfans, dès que l'on murmure, dans les places, que la terre enfin en est délivrée.

* O temps, ô mœurs ! s'écrie HÉRACLITE ; ô malheureux siècle, siècle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il triomphe ! Je veux être un LYCAON, un EGISTE, l'occasion ne peut être meilleure, ni les conjonctures plus favorables, si je désire du moins de fleurir et de prospérer. Un homme dit : Je passerai la mer, je dépouillerai mon père de son patrimoine, je le chasserai, lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses états : et comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender, c'étoit le ressentiment de plusieurs rois qu'il outrage en la personne d'un seul roi ; mais ils tiennent pour lui, ils lui ont presque dit : Passez la mer, dépouillez votre père, montrez à tout l'univers qu'on

peut chasser un roi de son royaume, ainsi qu'un petit seigneur de son château, ou un fermier de sa métairie; qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers et nous, nous sommes las de ces distinctions : apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un étranger; et qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux et de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs et une ame tranquille ? Il n'y a point de charges qui n'aient leurs privilèges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre : la dignité royale seule n'a plus de privilèges, les rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul, toujours bon et magnanime, ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui, et de l'appui qu'il donne à une cause qui lui est commune: l'esprit de pique et de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur, de la religion, de leur état. Est-ce assez ? A leur intérêt personnel et domestique, il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits, comme héréditaires; enfin dans tout, l'homme l'emporte sur le souverain. Un prince délivroit l'Europe,

se délivroit lui-même (1) d'un fatal ennemi, alloit jouir de la gloire d'avoir détruit un grand empire : il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nés arbitres et médiateurs, temporisent ; et lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur médiation, ils la promettent. O pâtres, continue Héraclite ! ô rustres qui habitez sous le chaume et dans les cabanes, si les événemens ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards et de loups cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, et à boire de l'eau de vos citernes.

§ * Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géans, comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusques à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*, qui est tout ce qu'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles ; espèces d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine ; appro-

(1) Le Turc.

chez, hommes, répondez un peu à DÉMOCRITE. Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups ravissans*, *des lions furieux*, *malicieux comme un singe ?* Et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles : *L'homme est un animal raisonnable.* Qui vous a passé cette définition ? Sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-même ? C'est déjà une chose plaisante, que vous donniez aux animaux vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur : laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront, et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légéretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon, qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix : Voilà un bon oiseau ; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps-à-corps : C'est un bon lévrier. Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : Voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'af-

frontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : voilà de sots animaux, et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : Voilà le plus abominable *sabbat* dont on ait jamais ouï parler ? Et si les loups en faisoient de même, quels hurlemens ! quelle boucherie ! Et si les uns et les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir les propres espèces ? et après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et, à mon gré, fort judicieusement, car avec vos seules mains, que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux,

vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine : vous en avez d'autres plus pesans et plus massifs, qui vous coupent en deux parts, ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice ; et c'est là encore où *gît* la gloire ? elle aime le *remue-ménage*, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes règles, vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est, sans mentir, une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montroit autrefois un charlatan, subtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire

vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse ; rien ne leur manquoit, et en cet équipage, elles alloient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos*. Pourquoi non ? Une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps ? Elle en seroit plus au large. Si cet homme avoit la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipés, et de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siége, une fameuse journée ? N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? Le monde ne se divise-t-il plus qu'en régimens et en compagnies ? Tout est-il devenu bataillon ou escadron ? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisième : il a gagné une bataille, deux batailles : il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre.* Est-ce de quelques-uns de vous autres, est-ce d'un géant, d'un *Athos* que vous me parlez ? Vous avez sur-tout un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle : il fait néanmoins plus de bruit

que quatre autres, et met tout en combustion : il vient de pêcher en eau trouble une isle toute entière : ailleurs, à la vérité, il est battu et poursuivi ; mais il se sauve par les *marais*, et ne veut écouter ni paix ni trève. Il a montré de bonne heure ce qu'il savoit faire, il a mordu le sein de sa nourrice, elle en est morte, la pauvre femme ; je m'entends ; il suffit. En un mot, il étoit né sujet, et il ne l'est plus ; au contraire, il est le maître ; et ceux qu'il a domptés et mis sous le joug, vont à la charrue, et labourent de bon courage ; ils semblent même appréhender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour et de devenir libres, car ils ont étendu la courroie et alongé le fouet de celui qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur servitude : ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres vaisseaux, et s'acquérir de nouveaux domaines : il s'agit, il est vrai, de prendre son père et sa mère par les épaules, et de les jeter hors de leur maison ; et ils l'aident dans une si honnête entreprise. Les gens de de-là l'eau, et ceux en deçà, se cotisent et mettent chacun du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable. Les *Pictes* et les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, et ceux-ci aux *Pictes* et aux *Saxons* ; tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, et autant qu'ils le sou-

haitent. Mais qu'entends-je ? De certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis dont la terre fourmille, mais des princes et des souverains : ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, et ils ne parlent que quand on les interroge. Sont-ce là ces mêmes princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs et sur les préséances, qui consument, pour les régler, les mois entiers dans une diète : Que fera ce nouvel ARCHONTE pour payer une si aveugle soumission et pour répondre à une si haute idée qu'on a de lui ? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, et en personne : si l'ennemi fait un siége, il doit le lui faire lever, et avec honneur ; à moins que tout l'océan ne soit entre lui et l'ennemi, il ne sauroit moins faire en faveur de ses courtisans. CÉSAR lui-même ne doit-il pas en venir grossir le nombre ? Il en attend du moins d'importans services : car, l'Archonte échouera avec ses alliés, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir ; ou s'il réussit et que rien ne lui résiste, le voilà tout porté avec ses alliés ; jaloux de la religion et de la puissance de *César*, pour fondre sur lui, pour lui enlever l'*aigle*, et le réduire lui et son héritier, à la *face d'argent*, et aux pays héréditaires. Enfin, c'en est fait ; ils se sont livrés à

lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope (1) ne leur diroit-il pas : *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'alarme, s'effraie du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur : elle se réfugie auprès de la bête, qui lui fait parler d'accommodement et la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*

(1) Ici la Bruyère raisonne plutôt en Poëte qu'en Historien.

CHAPITRE XIII.

De la Mode.

UNE chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes, quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. La viande noire est hors de mode, et par cette raison insipide ; ce seroit pécher contre la mode, que de guérir de la fièvre par la saignée : de même l'on ne mouroit plus depuis long-temps par THEOTIME ; ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, et Théotime a vu son successeur.

* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu des tulipes et devant la *solitaire* : il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie : il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit (1), où il oublie de dîner ; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice : il la contemple,

(1) Voyez sur cette expression ce qui a été remarqué ci-dessus, *chap. X, page 40, tome II.*

il l'admire : Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point : il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livreroit pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable qui a une ame, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits ; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêches ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas : ne l'entretenez pas même de vos pruniers ; il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez, le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, et vous en donne une moitié, et prend l'autre. Quelle chair, dit-il ! goûtez-vous cela ? cela est divin ! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs : et là-dessus ses narines s'enflent ; il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez

louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune.

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de DIOGNETE. Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, et des monumens fixes et indubitables de l'ancienne histoire ! Rien moins ; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue ? C'est encore moins. Diognete fait d'une médaille le *frust*, le *feloux*, et la *fleur de coin* : il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule ; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément à la lettre pour le remplir, qu'il emploie son bien et sa vie.

Vous voulez, ajoute DEMOCEDE, voir mes estampes : et bientôt il les étale, et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée ; et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un

jour

jour de fête le petit pont ou la rue neuve: il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée ; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il y a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout CALOT, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui acheveroit Calot : je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude !

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu, qui désirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste et se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les livres en

apprennent plus que les voyages, et qu'il fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir: je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir: je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannière, qu'il appelle bibliothèque.

* Quelques-uns, par une intempérance de savoir, et par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes, et n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup, que de savoir bien, et être foibles et superficiels dans diverses sciences, que d'être sûrs et profonds dans une seule. Ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître, et qui les redresse: ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peu-

vent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais : ils passent leur vie à déchiffrer les langues Orientales et les langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux Pôles, et celles qui se parlent dans la lune. Les idiomes les plus inutiles, avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques, sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingénûment à savoir leur langue, ou tout au plus la Grecque et la Latine. Ces gens lisent toutes les histoires, et ignorent l'histoire : ils parcourent tous les livres, et ne profitent d'aucun : c'est en eux une stérilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vide.

Un bourgeois aime les bâtimens ; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable : le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux

Anglais et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du palais royal, du palais L... G.. et du luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison, et personne à voir Monsieur.

On en sait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot; que dis-je ? elles ne sont pas vêtues, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit et du linge blanc, qui sont pauvres; et la source de leur misère n'est pas fort loin : c'est un garde-meuble chargé et embarrassé de bustes rares, déjà poudreux et couverts d'ordure, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

DIPHILE commence par un oiseau, et finit par mille : sa maison n'en est pas infectée, mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne, et les eaux dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns les autres, que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire labo-

rieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des *canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé; il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les différens genres de curieux ? Devineriez-vous, à entendre parler celui-ci de son *léopard* *, de sa *plume* *, de sa *musique* *, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non, s'il les achète au poids de l'or ?

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplètes : c'est sur-tout le premier homme de l'Europe

* * * Noms des Coquillages.

pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine et dont toute sa famille souffre ; aussi a-t-il fait une perte irréparable : approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer ; c'est une chenille, et quelle chenille !

Le duel est le triomphe de la mode, et l'endroit où elle a exercé son empire avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, et l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante : il a été approuvé par la présence des rois : il y a eu quelquefois une espèce de religion à la pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, et s'étoit si fort saisi de leur cœur et de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand roi a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode pour le commandement des armées et la négociation, ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hom-

mes qui dégénèrent de ce qu'ils furent autrefois ? est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ?

* Un homme à la mode dure peu, car les modes passent : s'il est par hasard homme de mérite, il n'est pas anéanti, et il subsiste encore par quelque endroit : également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs : le manque d'appui et d'approbation, non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

* Si vous dites aux hommes, et surtout aux grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur-tout qui plaît et qui amuse, ils vous répondent, tant mieux pour lui; qu'il a de l'esprit fort cultivé, qu'il sait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est, ou quel temps il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un TIGILIN qui *souffle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau-de-vie, et, chose merveilleuse! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent : Où est-il ? Amenez-le moi demain, ce soir. Me l'amenerez-vous ? On le leur amène : cet homme propre à parer les avenues d'une foire, et à être montré

en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, et qui le soulève davantage que le grand jeu : cela va du pair avéc la crapule. Je voudrois bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un CATULLE ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cents pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleue*, qui croît de soi-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson, et tient la place de quelque chose de meilleur, qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger, qui naît et qui tombe presque dans le même instant : aujourd'hui elle est courue, les femmes s'en parent ; demain elle est négligée et rendue au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive (1) par sa beauté ou par son odeur, l'une des grâces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps et d'une vogue ancienne et populaire, que nos pères ont estimées, et que nous estimons après nos pères, à qui le dégoût

(1) Ou plutôt, à mon avis, *pour* sa beauté, ou *pour* son odeur.

de l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire ; un lis, une rose.

* L'on voit EUSTRATE assis dans sa nacelle où il jouit d'un air pur et d'un ciel serein : il avance d'un bon vent, et qui a toutes les apparences de devoir durer ; mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée. On voit Eustrate revenir sur l'eau et faire quelques efforts, on espère qu'il pourra du moins se sauver et venir à bord ; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu. Il paroît une seconde fois, et les espérances se réveillent, lorsqu'un flot survient et l'abîme ; on ne le revoit plus, il est noyé.

VOITURE et SARRASIN étoient nés pour leur siècle, et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu. Et qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre : ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre. Mais les femmes sont de nos jours, ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses,

ou ambitieuses, quelques-unes même ont tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, et la défendent contre les gens d'esprit.

* Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à aiguillettes et des bottines : il rêve la veille par où et comme il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

* L'on blâme une mode qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leurs caprices, qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève et les hérisse à la manière des Bacchantes, et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste, en une autre qui soit fière et audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant, toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut

tirer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devroit seulement admirer l'inconstance et la légéreté des hommes, qui attachent successivement les agrémens et la bienséance à des choses toutes opposées, qui emploient pour le comique et pour la mascarade, ce qui leur a servi de parure grave, et d'ornemens les plus sérieux, et que si peu de temps en fasse la différence.

* N.... est riche, elle mange bien, elle dort bien; mais les coëffures changent, et lorsqu'elle y pense le moins, et qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

IPHIS voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache : le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche, et il n'y a guère de momens où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche no-

ble, et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement ; il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles ; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leur personne, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence et le ridicule où elles peuvent tomber, dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifférente, fantaisies du peintre, qui ne sont prises ni sur l'air ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni les personnes : ils aiment les attitudes forcées ou immodestes, une manière dure, sauvage, étrangère, qui font un capitan d'un jeune abbé, et un Matemor d'un homme de robe, une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple et timide une amazone ou une Pallas ; une Laïs d'une honnête fille ; un Scythe, un Attila d'un prince qui est bon et magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit, et qui ne sera pas la dernière : telle

est notre légéreté. Pendant ces révolutions, un siècle s'est écoulé, qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées et qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse et qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne, aidée du temps et des années, elle a les mêmes agrémens dans les portraits, qu'a la *saye* ou l'habit romain sur les théâtres, qu'ont la *mante* *, le *voile* * et la *tiare* * dans nos tapisseries et dans nos peintures.

Nos pères nous ont transmis, avec la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes †, et des autres ornemens qu'ils ont aimés pendant leur vie : nous ne saurions bien reconnoître cette sorte de bienfait, qu'en traitant de même nos descendans.

* Le courtisan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses et en pourpoint, portoit de larges canons, et il étoit libertin : cela ne sied plus. Il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode.

* Celui qui depuis quelque temps à la cour étoit dévot, et par-là, contre toute raison, peu éloigné du ridicule, pouvoit-il espérer de devenir à la mode ?

* De quoi n'est point capable un cour-

* * * Habits des Orientaux.

† Offensives et défensives.

tisan, dans la vue de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient dévot ?

* Les couleurs sont préparées, et la toile est toute prête : mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille et mille figures ? Je le peins dévot, je crois l'avoir attrapé ; mais il m'échappe, et déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, et je saurai le prendre dans un point de dérèglement de cœur et d'esprit où il sera reconnoissable : mais la mode presse, il est dévot.

* Celui qui a pénétré la cour, connoît ce que c'est que vertu, et ce que c'est que dévotion *, et il ne peut plus s'y tromper.

* Négliger vêpres, comme une chose antique et hors de mode, garder sa place soi-même pour le salut, savoir les êtres de la chapelle, connoître le flanc ; savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu, rêver dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses, avoir un directeur mieux écouté que l'évangile, tirer toute sa sainteté et tout son relief de la réputation de son directeur, dédaigner ceux dont le directeur a moins de vogue, et convenir à peine de leur salut, n'aimer de la parole de Dieu

* Fausse dévotion.

que ce qui s'en prêche chez soi, ou par son directeur, préférer sa messe aux autres messes, et les sacremens donnés de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance ; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ni évangiles, ni morale des pères ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles, circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens, s'accuser de ses souffrances, de sa patience, dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme, être en liaison secrète avec de certaines gens contre certaines autres, n'estimer que soi et sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même, goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune et des dignités ; c'est du moins jusqu'à ce jour, le plus bel effort de la dévotion du temps.

* Un dévot * est celui qui, sous un roi athée, seroit athée.

* Les dévots † ne connoissent de crimes que l'incontinence ; que le bruit ou les dehors de l'incontinence. Si PHÉRÉCYDE passe pour être guéri des femmes, ou PHÉRENICE pour être fidèle à son mari, ce leur

* Faux dévot.

† Faux dévots.

est assez : laissez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs créanciers, se réjouir du malheur d'autrui et en profiter, idolâtrer les grands, mépriser les petits, s'enivrer de leur propre mérite, sécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire ; c'est leur état : voulez-vous qu'ils empiètent sur celui des gens de bien, qui, avec les vices cachés, fuient encore l'orgueil et l'injustice ?

* Quand un courtisan sera humble, guéri du faste et de l'ambition, qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, paiera ses créanciers, qu'il ne sera ni fourbe ni médisant, qu'il renoncera aux grands repas et aux amours illégitimes, qu'il priera autrement que des lèvres, et même hors de la présence du prince : quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche et difficile, qu'il n'aura point le visage austère et la mine triste, qu'il ne sera point paresseux et contemplatif, qu'il saura rendre, par une scrupuleuse attention, divers emplois très-compatibles, qu'il pourra et qu'il voudra même tourner son esprit et ses soins aux grandes et laborieuses affaires, à celles sur-tout d'une suite la plus étendue pour les peuples et pour tout l'état : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, et que sa modestie l'empê-

chera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître; alors je dirai de ce personnage: Il est dévot, ou plutôt c'est un homme donné à son siècle pour le modèle d'une vertu sincère, et pour le discernement de l'hypocrisie.

* ONUPHRE n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet: de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moëlleuse pendant l'hyver: il porte des chemises très-déliées, qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point, *Ma haire et ma discipline*; au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot: il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croie, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment; ouvrez-les, c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien intérieur*, *l'Année sainte*: d'autres sont sous la clef. S'il marche par la ville et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot; les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers: il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu; et selon la découverte

qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité, qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs : si l'homme de bien se retire, celui-ci qui le voit partir, s'apaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir, et où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, et où il trouve son compte. Il évite une église déserte et solitaire, où il pourroit entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré : il aime la paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où, à propos de rien, il jeûne ou fait abstinence: mais à la fin de l'hyver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre, il se fait prier, presser, quereller pour rompre le carême dès son

commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a su imposer, dont il est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration : il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même : il est encore plus éloigné d'employer, pour la flatter et pour la séduire, le jargon de la dévotion * : ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. Il sait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami ; il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne seroit que pour faire dire de soi dans le public, qu'il fait des retraites. Qui en effet pourroit en douter, quand on le voit reparoître avec un visage exténué et d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes d'ailleurs qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la dévotion *, lui conviennent, seulement

* Fausse dévotion.
* Fausse dévotion.

avec cette petite différence, qu'il néglige celles qui ont vieilli et qu'il cultive les jeunes, et entre celles-ci, les plus belles et les mieux faites; c'est son attrait: elles vont, et il va : elles reviennent et il revient : elles demeurent, et il demeure, c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir. Qui pourroit n'en être pas édifié ? Elles sont dévotes, et il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami, et de la prévention où il l'a jeté en sa faveur; tantôt il lui emprunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet, qu'il est bien sûr de ne jamais retirer. Il dit une autre fois, et d'une certaine manière, que rien ne lui manque, et c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme. Il vante quelqu'autre fois publiquement la générosité de cet homme, pour le piquer d'honneur et le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit sur-tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé. Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel,

et par une parfaite, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts : aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à-la-fois une fille à pourvoir et un fils à établir ; il y a là des droits trop forts et trop inviolables ; on ne les traverse point sans faire de l'éclat, (et il l'appréhende) sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert et de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale, on l'attaque plus impunément : il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfans, et il faut que celui-ci le déshérite, s'il veut que ses parens recueillent sa succession : si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein ; c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile : il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens-là sont ceux qu'il n'aime point,

à qui il veut nuire, et dont il désire la dépouille : il vient à sa fin sans se donner la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'EUDOXE, il sourit ou il soupire : on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, et il a raison ; il en a assez dit.

* Riez, ZÉLIE, soyez badine et folâtre à votre ordinaire. Qu'est devenue votre joie ? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, et je commence à respirer. Riez plus haut, Zélie, éclatez : que sert une meilleure fortune, si elle amène avec soi le sérieux et la tristesse ? Imitez les grands qui sont nés dans le sein de l'opulence ; ils rient quelquefois, ils cèdent à leur tempérament : suivez le vôtre, ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place, ou que quelques mille livres de rente de plus ou de moins, vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit. Je m'en doutois, Zélie, mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, et même de me sourire en passant comme autrefois ; ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous ; je n'aurai pas une moindre opinion de vous et de votre poste ; je croirai également que vous êtes riche et en faveur. Je suis dévote, ajoutez-vous. C'est assez, Zélie, et je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité et la joie que le sentiment d'une bonne conscience étale

sur le visage. Les passions tristes et austères ont pris le dessus et se répandent sur les dehors : elles mènent plus loin, et l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion * sache encore mieux que la beauté et la jeunesse, rendre une femme fière et dédaigneuse.

* L'on a été loin depuis un siècle dans les arts et dans les sciences, qui toutes ont été poussées à un grand point de rafinement, jusques à celle du salut, que l'on a réduite en règle et en méthode, et augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau et de plus sublime. La dévotion † et la géométrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art : celui qui ne les sait pas, n'est ni dévot, ni géomètre. Les premiers dévots, ceux même qui ont été dirigés par les apôtres, ignoroient ces termes ; simples gens, qui n'avoient que la foi et les œuvres, et qui se réduisoient à croire et à bien vivre !

* C'est une chose délicate à un prince religieux, de réformer la cour, et de la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut lui plaire, et aux dépens de qui il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilège : il

* Fausse dévotion.

† Fausse dévotion.

attend plus de Dieu et du temps que de son zèle et de son industrie.

* C'est une pratique ancienne dans les cours, de donner des pensions, et de distribuer des grâces à un musicien, à un maître de danse, à un farceur, à un joueur de flûte, à un flatteur, à un complaisant: ils ont un mérite fixe, et des talens sûrs et connus, qui amusent les grands, qui les délassent de leur grandeur. On sait que Favier est un beau danseur, et que Laurenzani fait de beaux motets. Qui sait au contraire si l'homme dévot a de la vertu? Il n'y a rien pour lui sur la cassette ni à l'épargne, et avec raison; c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le prince à mettre en honneur la dissimulation et la fourberie, et à payer pension à l'hypocrite.

* L'on espère que la dévotion de la cour ne laissera pas d'inspirer la résidence.

Je ne doute point que la vraie dévotion ne soit la source du repos. Elle fait supporter la vie, et rend la mort douce. On n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique: est-elle écoulée une fois, elle a péri entièrement; les millions de siècles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abyme des temps. Le temps même sera détruit: ce n'est qu'un

qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères, de frivoles circonstances du temps, qui ne sont point stables, qui passent, et que j'appelle des modes; la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu? La vertu seule, si peu à la mode, va au-delà des temps.

CHAPITRE XIV.

De quelques Usages.

Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles.

Quelques autres se couchent roturiers, et se lèvent nobles *.

Combien de nobles dont le père et les aînés sont roturiers!

* Tel abandonne son père qui est connu, et dont l'on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son aïeul, qui,

* Vétérans.

mort depuis long-temps, est inconnu et hors de prise. Il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, et pour être noble, il ne lui manque que des titres.

* Réhabilitations, mot en usage dans les tribunaux, qui a fait vieillir et rendu gothique celui de lettres de noblesse, autrefois si français et si usité. Se faire réhabiliter, suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit, qu'à la vérité son père a pu déroger, ou par la charrue, ou par la houe, ou par la malle, ou par les livrées, mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, et de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, et tout autres que celles de sa vaisselle d'étain; qu'en un mot, les lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à-dire, celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

* Un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il a vu un prodige. Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien baron, ou de

quelque châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse et établie, à qui il manque des armes, et dans ces armes une pièce honorable, des supports, un cimier, une devise, et peut-être le cri de guerre? Qu'est devenue la distinction des casques et des *heaumes*? Le nom et l'usage en sont abolis. Il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermés, et ceux-ci de tant ou de tant de grilles: on n'aime pas les minuties, on passe droit aux couronnes, cela est plus simple: on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une couronne de marquis, trop satisfaits de la comtale: quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, la font passer de leur enseigne à leur carrosse.

Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répandue dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, et qu'on appelle château, pour être cru noble sur sa parole.

* Un bon gentilhomme veut passer pour un petit seigneur, il y parvient. Un grand seigneur affecte la principauté, et il use de tant de précautions, qu'à force

de beaux noms, de disputes sur le rang et les préséances, de nouvelles armes, et d'une généalogie que d'HOZIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit prince.

* Les grands en toutes choses se forment et se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs et de distinction dont leur condition se trouve chargée, et préfèrent à cette servitude, une vie plus libre et plus commode : ceux qui suivent leur piste, observent déjà par émulation cette simplicité et cette modestie : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement et comme le peuple. Horrible inconvénient !

* Certaines gens portent trois noms, de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne et pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe, qu'ils ennoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci, par la suppression d'une syllabe, fait de son nom obscur, un nom illustre : celui-là, par le changement d'une lettre en une autre, se travestit, et de SYRUS devient CYRUS. Plusieurs suppriment leurs noms, qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparai-

son que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portés. Il s'en trouve enfin, qui, nés à l'ombre des clochers de Paris, veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout pays, alongent leurs noms français d'une terminaison étrangère, et croient que venir de bon lieu, c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a réconcilié la noblesse avec la roture, et a fait évanouir la preuve des quatre quartiers.

* A combien d'enfans seroit utile la loi qui décideroit que c'est le ventre qui ennoblit ! Mais à combien d'autres seroit-elle contraire !

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux grands princes par une extrémité, et par l'autre au simple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble : franchises, immunités, exemptions, privilèges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre ? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires * se sont faits nobles ? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles ? Je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la communauté.

* Maison religieuse ; secrétaire du roi.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, et que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyère que toutes les chroniques rangent au nombre des grands seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux : et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

* Il y a des choses qui, ramenées à leurs principes et à leur première institution, sont étonnantes et incompréhensibles. Qui peut concevoir, en effet, que certains abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le marquis et le financier, et qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement et dans l'étymologie de leur nom, les pères et les chefs de saints moines et d'humbles solitaires, et qu'ils en devroient être l'exemple ! Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage ! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple abbé en velours gris et à ramages

comme une éminence, ou avec des mouches et du rouge comme une femme ?

* Que les saletés des dieux, la Vénus, le Ganymède et les autres nudités du Carache aient été faites pour les princes de l'église, et qui se disent successeurs des apôtres, le palais de Farnèse en est la preuve.

* Les belles choses le sont moins hors de leur place : les bienséances mettent la perfection, et la raison met les bienséances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la chapelle, ni dans un sermon des tons de théâtre : l'on ne voit point d'images profanes * dans les temples, un CHRIST, par exemple, et le jugement de Pâris dans le même sanctuaire, ni à des personnes consacrées à l'église, le train et l'équipage d'un cavalier.

* Déclarerai-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau salut ? La décoration souvent profane, les places retenues et payées, des † livres distribués comme au théâtre, les entrevues, les rendez-vous fréquens, les murmures et les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune, qui y parle familièrement, sèchement, et sans autre zèle que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un orchestre, le dirai-je ? et

* Tapisseries.

† Le Motet traduit en vers Français, par L. L**.

des voix qui concertent depuis long-temps, se fassent entendre ; ... Est-ce à moi à m'écrier que le zèle de la maison du Seigneur me consume, et à tirer le voile léger qui couvre les mystères, témoins d'une telle indécence ? Quoi ! parce qu'on ne danse pas encore aux TT**, me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office divin ?

* L'on ne voit point faire de vœux ni de pélerinage pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable et moins malfaisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude et de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excomuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déjà payé d'avance ! Il me semble qu'il faudroit ou fermer les théâtres, ou prononcer moins sévèrement sur l'état des comédiens.

* Dans ces jours qu'on appelle saints, le moine confesse pendant que le curé tonne en chaire contre le moine et ses adhérens : telle femme pieuse sort de l'autel, qui entend au prône qu'elle vient de faire un sacrilège. N'y a-t-il point dans l'église une puissance à qui il appartienne,

ou de faire taire le pasteur, ou de suspendre pour un temps le pouvoir du *Barnabite* ?

* Il y a plus de rétribution dans les paroisses pour un mariage que pour un baptême, et plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit un taux sur les sacremens, qui semblent par-là être appréciés. Ce n'est rien au fond que cet usage ; et ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent, ne pensent point à les acheter : ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples et aux indévots.

* Un pasteur frais et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise, a sa place dans l'œuvre après les pourpres et les fourrures ; il y achève sa digestion, pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule et son désert, où il est lié par ses vœux et par la bienséance, pour venir le prêcher lui et ses ouailles, et en recevoir le salaire, comme d'une pièce d'étoffe. Vous m'interrompez, et vous dites : Quelle censure ! et combien elle est nouvelle et peu attendue ? Ne voudriez-vous point interdire à ce pasteur et à son troupeau la parole divine et le pain de l'évangile ? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les temples, dans les maisons, dans

les places, sur les toits; et que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens et des poumons capables de lui mériter les belles offrandes et les riches rétributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouve établi, et qu'il laissera à son successeur : mais c'est cet usage bizarre et dénué de fondement et d'apparence que je ne puis approuver; et que je goûte encore moins que celui de le faire payer quatre fois des mêmes obsèques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

* TITE, par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la première, qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre * clerc pour la remplir. Tite est reculé ou congédié, il ne s'en plaint pas : c'est l'usage.

* Moi, dit le chevecier, je suis maître du chœur : qui me forcera d'aller à matines? Mon prédécesseur n'y alloit point : suis-je de pire condition? Dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ai reçue? Ce n'est point, dit l'écolâtre, mon intérêt qui me

* Ecclésiastique.

mène, mais celui de la prébende : il seroit bien dur qu'un grand chanoine fût sujet au chœur, pendant que le trésorier, l'archidiacre, le pénitencier et le grand-vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le prévôt, à demander la rétribution sans me trouver à l'office : il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, et l'on ne me verra point déroger à mon titre. Que me serviroit d'être à la tête d'un chapitre ? Mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin, c'est entr'eux tous à qui ne louera pas Dieu, à qui fera voir par un long usage qu'il n'est point obligé de le faire : l'émulation de ne se point rendre aux offices divins, ne sauroit être plus vive ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, et leur mélodie qui réveille les chantres et les enfans de chœur, endort les chanoines, les plonge dans un sommeil doux et facile, et qui ne leur procure que de beaux songes : ils se lèvent tard, et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se résoudre eux-mêmes à leur propre félicité, et qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui, par un discours préparé, tendre et

pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des mouvemens qui les mettent en sueur et qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme chrétien et raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre, et à faire son salut?

* La fille d'ARISTIPPE est malade et en péril, elle envoie vers son père, veut se réconcilier avec lui, et mourir dans ses bonnes grâces. Cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable? Y entraînera-t-il sa femme? Ne faudra-t-il point, pour les remuer tous deux, la machine du directeur?

* Une mère, je ne dis pas qui cède et qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mère ne se perde pas, il faut que la fille se sauve.

* Un homme joue et se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles, de ce qu'il a pu sauver des mains d'un AMBREVILLE. La cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son père.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étoient

pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté.

* Celle qui délibère sur le choix d'une abbaye ou d'un simple monastère pour s'y renfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire ou du despotique.

* Faire une folie, et se marier *par amourette*, c'est épouser MÉLITE, qui est jeune, belle, sage, économe, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'ÆGINE qu'on vous propose, et qui avec une riche dot, apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fonds avec sa dot.

* Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire sérieuse et qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension : avec des enfans et un ménage complet, l'on n'avoit pas les apparences et les délices du célibat.

* Qu'on évite d'être seul avec une femme qui n'est pas la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée : qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée, cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, et l'empêche de paroître dans le public avec

celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices et toute sa société; avec celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coutume, et jusqu'où elle maîtrise les esprits et contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison et de fondement : je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au cours, et d'y passer en revue avec une personne, qui seroit ma femme.

* Ce n'est pas une honte ni une faute à un jeune homme, que d'épouser une femme avancée en âge, c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfaitrice par des traitemens indignes et qui lui découvrent qu'elle est la dupe d'un hypocrite et d'un ingrat. Si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié : s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincère. Mais elle vit long-temps! Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune et l'acquit de toutes vos dettes? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage, qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë? A-t-elle tort de vi-

vre ? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funérailles, à qui vous destiniez la grosse sonnerie et les beaux ornemens, en est-elle responsable ?

Il y a depuis long-temps dans le monde une manière * de faire valoir son bien, qui continue toujours d'être pratiquée par d'honnêtes gens, et d'être condamnée par d'habiles docteurs.

* On a toujours vu dans la république de certaines charges qui semblent n'avoir été imaginées la première fois, que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coulent sans fin et sans interruption : dirai-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves, et qui ne les rend pas, ou si elle les rend, c'est par des conduits secrets et souterrains, sans qu'il y paroisse, ou qu'elle en soit moins grosse et moins enflée, ce n'est qu'après en avoir joui long-temps, et lorsqu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux et si inviolable, est devenu avec le temps, et par les soins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus et de thésauriser ? Entrerai-je dans le huitième

* Billets et obligations.

denier, ou dans les aides ? Serai-je avare, partisan, ou administrateur ?

* Vous avez une pièce d'argent, ou même une pièce d'or ; ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opère ; faites-en, si vous pouvez, un amas considérable et qui s'élève en pyramide, et je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance, ni esprit, ni talens, ni expérience, n'importe : ne diminuez rien de votre monceau, et je vous placerai si haut, que vous vous couvrirez devant votre maître, si vous en avez : il sera même fort éminent, si avec votre métal, qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

* ORANTE plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges, pour une affaire juste, capitale, et où il y va de toute sa fortune : elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses juges, et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

L'on applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les tribunaux, d'interrompre les avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens et d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait et aux preuves toutes sèches qui établissent leurs causes et le droit de leurs parties ; et cette pratique si sévère, qui laisse aux orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus

beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, et qui va faire du parlement une muette juridiction ; on l'autorise par une raison solide et sans réplique, qui est celle de l'expédition ; il est seulement à désirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les bureaux comme les audiences, et qu'on cherchât une fin aux écritures *, comme on fait aux plaidoyers.

* Le devoir des juges est de rendre la justice ; leur métier est de la différer ; quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier.

* Celui qui sollicite son juge, ne lui fait pas honneur ; car ou il se défie de ses lumières, et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'alliance nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

* Le magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu : celui-ci cache son commerce et ses liaisons, et l'on ne sait souvent par où aller jusqu'à lui ; celui-là est ouvert par mille foibles

* Procès par écrit.

qui sont connus, et l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la religion et la justice n'aillent de pair dans la république, et que la magistrature ne consacre les hommes comme la prêtrise. L'homme de robe ne sauroit guère danser au bal, paroître aux théâtres, renoncer aux habits simples et modestes, sans consentir à son propre avilissement; il est étrange qu'il ait fallu une loi pour régler son extérieur, et le contraindre ainsi à être grave et plus respecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage: et en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique et d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans conséquence, et mènent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître et durer que par la confusion et le désordre, a ses préceptes: on ne se massacre pas par pelotons et par troupes en rase campagne sans l'avoir appris, et l'on s'y tue méthodiquement. Il y a l'école de la guerre: où est l'école du magistrat? Il y a un usage, des lois, des coutumes: où est le temps, et le temps assez long que l'on emploie à les digérer et à s'en instruire? L'essai et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la férule à la pourpre, et dont

la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'orateur, c'est la probité : sans elle il dégénère en déclamateur, il déguise ou il exagère les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion et les haines de ceux pour qui il parle ; et il est de la classe de ces avocats dont le proverbe dit, qu'ils sont payés pour dire des injures.

* Il est vrai, dit-on, cette somme lui est due, et ce droit lui est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité ; s'il l'oublie, il n'y revient plus, et *conséquemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchu de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de praticien.

Une belle maxime pour le palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse et d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fond.

* La question est une invention merveilleuse, et tout-à-fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion foible, et sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi : Je ne serai pas

voleur ou meurtrier, je ne serai pas un jour puni comme tel. C'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent, à qui la précipitation et la procédure ont trouvé un crime. Celle même de son juge peut-elle l'être davantage ?

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un prévôt ou l'un de ces magistrats créés pour poursuivre les voleurs et les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-temps de nom et de visage, savoit leurs vols, j'entends l'espèce, le nombre et la quantité, pénétroit si avant dans toutes ces profondeurs, et étoit si initié dans tous ces affreux mystères, qu'il sut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, et dont il étoit sur le point de faire de l'éclat ; que le parlement intervint dans cette affaire et fit le procès à cet officier : je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge, et à qui le temps ôte la croyance : Comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits récens, connus et circonstanciés, qu'une connivence si pernicieuse dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu et passé en coutume ?

* Combien d'hommes qui sont forts

contre les foibles, fermes et inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides et sévères dans les minuties, qui refusent les petits présens, qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, et que les femmes seules peuvent corrompre !

Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur, perde un procès.

* Les mourans qui parlent dans leurs testamens, peuvent s'attendre à être écoutés comme des oracles : chacun les tire de son côté et les interprète à sa manière, je veux dire selon ses désirs ou ses intérêts.

* Il est vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution et l'inquiétude. Un dépit, pendant qu'ils vivent, les fait tester ; ils s'apaisent et déchirent leur minute ; la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette, que d'almanachs sur leurs tables, ils les comptent par les années : un second se trouve détruit par un troisième, qui est anéanti lui-même par un autre mieux digéré, et celui-ci encore par un cinquième *olographe*. Mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en essuie les clauses et les conditions ; car *appert*-il mieux

des dispositions des hommes les plus inconstans, que par un dernier acte signé de leur main, et après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire ?

* S'il n'y avoit point de testament pour régler le droit des héritiers, je ne sais si l'on auroit besoin de tribunaux pour régler les différends des hommes; les juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs et les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du magistrat ? Des héritiers *ab intestat* ? Non, les lois ont pourvu à leurs partages : on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exhérédées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, et qui a été aidé d'un bon conseil; d'un acte où le praticien n'a rien *omis* de son jargon et de ses finesses ordinaires : il est signé du testateur et des témoins publics, il est paraphé. C'est en cet état qu'il est cassé et déclaré nul.

* TITIUS assiste à la lecture d'un testament, avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celui dont il espère recueillir la succession : un article lui donne la charge, un autre les ren-

tes de la ville, un troisième le rend maître d'une terre à la campagne : il y a une clause qui, bien entendue, lui accorde une maison au milieu de Paris, comme elle se trouve, et avec les meubles : son affliction augmente, les larmes lui coulent des yeux : le moyen de les contenir ? Il se voit officier, logé aux champs et à la ville, meublé de même ; il se voit une bonne table et un carrosse : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme ?* Il y a un codicille, il faut le lire : il fait MŒVIUS légataire universel, il renvoie Titius dans son faubourg, sans rentes, sans titres, et le met à pied. Il essuie ses larmes, c'est à Mœvius à s'affliger.

* La loi qui défend de tuer un homme, n'embrasse-t-elle pas dans cette défense le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide ? La loi qui ôte aux maris et aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voies directes et immédiates de donner ? A-t-elle manqué de prévoir les indirectes ? A-t-elle introduit les fidéicommis, ou si même elle les tolère ? Avec une femme qui nous est chère et qui nous survit, légue-t-on son bien à un ami fidèle par un sentiment de reconnoissance pour lui, ou plutôt par une ex-

trême confiance, et par la certitude qu'on a du bon usage qu'il saura faire de ce qu'on lui lègue ? Donne-t-on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne à qui en effet l'on veut donner ? Faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte ou de sermens pour former cette collusion ? Les hommes ne sentent-ils pas en cette rencontre ce qu'ils peuvent espérer les uns des autres ? Et si au contraire la propriété d'un tel bien est dévolue au fidéicommissaire, pourquoi perd-il sa réputation à la retenir ? Sur qui fonde-t-on la satire et les vaudevilles ? Voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépôt, à un domestique qui vole l'argent que son maître lui envoie porter ? On auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire de libéralité, et à conserver pour soi ce qui est à soi ? Etrange embarras, horrible poids que le fidéicommis ! Si par la révérence des lois on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien : si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la loi. Elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes : cela peut être ; et il ne convient pas de dire ici : La loi pèche, les hommes se trompent.

* J'entends dire de quelques particuliers, ou de quelques compagnies : Tel et tel

tel corps se contestent l'un à l'autre la préséance ; le mortier et la pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux assemblées, est celui qui cède, et qui sentant son foible, juge lui-même en faveur de son concurrent.

* TYPHON fournit à un grand de chiens et de chevaux : que ne lui fournit-il point ? Sa protection le rend audacieux : il est impunément dans sa province tout ce qu'il lui plaît d'être, assassin, parjure ; il brûle ses voisins, et il n'a pas besoin d'asyle. Il faut enfin que le prince lui-même se mêle de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devroient être barbares et inintelligibles dans notre langue : et s'il est vrai qu'ils ne devroient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe et la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre et d'une misère publique, à la vue de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siège ? Où est-il parlé de la table de SCIPION ou de celle de MARIUS ? ai-je lu quelque part que MILTIADE, qu'EPAMINONDAS, qu'AGÉSILAS aient fait une chère délicate ? Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicatesse, de la propreté et de la somptuosité des généraux, qu'après n'avoir plus

rien à dire sur leur sujet, et s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée et d'une ville prise : j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

* HERMIPPE est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités, il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance : il les recherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes ; il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit : quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il *tracasse*, et dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins : pour lui, s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, meilleurs et plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont

point de nom, production de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui, pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort utile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garderobe, il n'en fait plus que neuf par la manière dont il a su tourner sa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à soi, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! Voilà un mouvement de trop qu'il sait s'épargner, et comment ? C'est un mystère qu'il ne révèle point : il est, à la vérité, un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celui d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

* Il y a déjà long-temps que l'on improuve les médecins et que l'on s'en sert : le théâtre et la satire ne touchent point à leur pension. Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlemens et dans la prélature ; et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point. Tant que les hommes

pourront mourir, et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé.

* Un bon médecin est celui qui a des remèdes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

* La témérité des charlatans, et leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.

* CARRO-CARRI débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains : de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit. L'hémorragie, dites-vous ? Il la guérit. Il ne ressuscite personne ; il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude, et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remercîment : Carro-Carri est si sûr de son remède et de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, et de rece-

voir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remède : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms vénérables, qui imposent aux malades et aux maladies. Vos médecins, * Fagon, et toutes les facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement : ceux au contraire qui ont hérité de leurs pères la médecine pratique, et à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours et avec sermens qu'on guérira. Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie ! La mort surprend agréablement et sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE ! faites régner sur toute la terre le quinquina et l'émétique, conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait,

* Fagon, premier médecin du roi.

le climat, les temps, les symptômes et les complexions, guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les plus obscures et les plus invétérées : n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à CORINE, à LESBIE, à CANIDIE, à TRIMALCION et à CARPUS la passion ou la fureur des charlatans.

* L'on souffre dans la république les chiromanciens et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *sang*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire vérité ; et ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les pères ne meurent point, et charment l'inquiétude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompés.

* Que penser de la magie et du sortilège ? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarrassans, affirmés par des hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent.

Les admettre tous, ou les nier tous, paroît un égal inconvénient; et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires, et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les ames crédules et les esprits forts.

* L'on ne peut guère charger l'enfance de la connoissance de trop de langues; et il me semble que l'on devroit mettre son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile et agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer; et si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues un temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire, c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin et qui demande des choses, c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément, que la mémoire est neuve, prompte et fidèle, que l'esprit et le cœur sont encore vides de passions, de soins et de désirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on

dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels, vient de l'oubli de cette pratique.

* L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée : c'est le chemin le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main, puisez à la source, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occasions, songez sur-tout à en pénétrer le sens dans toute son étendue, et dans ses circonstances, conciliez un auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je désire que vous soyiez : n'empruntez leurs lumières et ne suivez leur vues qu'où les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisément vous échapper. Vos observations au contraire naissent de votre esprit et y demeurent ; vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute. Ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultés qui sont invincibles, où les commentateurs et les scoliastes eux-mêmes demeurent courts, si fertiles d'ailleurs, si abondans et si chargés d'une vaine et fastueuse érudition

dans les endroits clairs et qui ne font de peine ni à eux ni aux autres : achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des commentaires, et qu'elle a en cela agi contre soi-même et contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches, et le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui règle les hommes dans leur manière de vivre et d'user des alimens ? La santé et le régime ? Cela est douteux. Une nation entière mange les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire : quelques-uns commencent leur repas par de certains fruits et finissent par d'autres. Est-ce raison, est-ce usage ? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises et des collets, eux qui ont eu si long-temps la poitrine découverte ? Est-ce par bienséance, sur-tout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillés ? et d'ailleurs les femmes qui montrent leurs gorges et leurs épaules, sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances ? Quelle est la pudeur qui engage celles-ci à couvrir leurs

jambes et presque leurs pieds, et qui leur permet d'avoir les bras nuds jusqu'au dessus du coude ? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes, qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre ou pour attaquer, et qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives et défensives ? Qui les oblige aujourd'hui de renoncer à celles-ci, et pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir, sans armes et en pourpoint, des travailleurs exposés à tout le feu d'une contrescarpe ? Nos pères, qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au prince et à la patrie, étoient-ils sages ou insensés ? Et nous mêmes, quels héros célébrons-nous dans notre histoire ? Un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet et endossé la cuirasse.

* Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots, et de la proscription de quelques autres ? *Ains* a péri, la voyelle qui le commence, et si propre pour l'élision, n'a pu le sauver, il a cédé à un autre monosyllabe *, et qui n'est plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son déclin : la poésie le réclame, et notre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose, et qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages. *Maint*

* Mais.

est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, et par son origine qui est Française. *Moult*, quoique Latin, étoit dans son temps d'un même mérite, et je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *car* n'a-t-il pas essuyée? et s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services? *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue Française, il est douloureux pour les poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*; celui-ci se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, et qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux : haine*, *haineux : peine*, *peineux : fruit*, *fructueux : pitié*, *piteux : joie*, *jovial : foi*, *féal : cour*, *courtois : giste*, *gisant : haleine*, *halené : vanterie*, *vantart : mensonge*, *mensonger : coutume*, *coutumier :* comme *part* maintient *partial : pointe*, *pointu* et *pontilleux : ton*, *tonnant : son*, *sonore : frein*, *effréné : front*, *effronté : ris*, *ridicule : loi*, *loyal : cœur*, *cordial : bien*, *benin : mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne pouvoit entrer : il a fait *heureux* qui est Fran-

çais, et il a cessé de l'être : si quelques poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue* prospère, et vient d'*issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finir* qui vient de lui, pendant que *cesse* et *cesser* règnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer* ; ni *fête*, *fêtoyer* ; ni *larme*, *larmoyer* ; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir* ; ni *joie*, *s'éjouir*, bien qu'il fasse toujours *se réjouir*, *se conjouir* ; ainsi qu'*orgueil*, *s'énorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent* : ce mot si facile, non-seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame*, qui ne s'entend plus. On dit *curieux*, dérivé de *cure*, qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que*, pour *de sorte que*, ou *de manière que* ; *de moi*, au lieu de *pour moi*, ou de *quant à moi* ; de dire *je sais que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sais ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*, et *en conséquence* à *en conséquent*, *façons de faire* à *manières de faire*, et *manières d'agir* à *façons d'agir*... dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*, *être accoutumé* à *souloir*, *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilai-*

ner, *piquer* à *poindre*, *faire ressouvenir* à *ramentavoir*.... et dans les noms, *pensées* à *pensers*, un si beau mot, et dont les vers se trouvoient si bien; *grandes actions* à *prouesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastère* à *monstier*, *prairies* à *prés*...... tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, et rendre une langue plus abondante. L'usage a, par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater*, *prouver* de *preuver*, *profit* de *proufit*, *froment* de *froument*, *profil* de *pourfil*, *provision* de *pourvoir*, *promener* de *pourmener*, et *promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait, selon l'occasion, d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* et de *fertile*, sans y rien changer, des genres différens: au contraire, de *vil*, *vile*; *subtil*, *subtile*; selon leur terminaison, masculins ou féminins. Il a altéré les terminaisons anciennes: de *scel*, il a fait *sceau*; de *mantel*, *manteau*; de *capel*, *chapeau*; de *coutel*, *couteau*; de *hamel*, *hameau*; de *damoisel*, *damoiseau*; de *jouvencel*, *jouvenceau*: et cela sans que l'on voie guère ce que la langue française gagne à ces différences et à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une langue que de déférer à l'usage? Seroit-il

mieux de secouer le joug de son empire si despotique ? Faudroit-il dans une langue vivante, écouter la seule raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots, et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage ?

Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et l'expression, par la clarté et la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise : on ne la terminera point en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid écrivain de l'autre siècle aux plus célèbres de celui-ci, ou les vers de Laurent, payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT et de DESPORTES. Il faudroit, pour prononcer juste sur cette matière, opposer siècle à siècle, et excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple, les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés, sans nous en marquer le temps ni l'auteur.

Bien à propos s'en vint Ogier en France,
Pour le pays des mescréans monder :
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or, quand il eut tout mis en assurance,
De voyager il voulut s'enharder :
En paradis trouva l'eau de jouvence,
Dont il se sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout décrépite
Transmué fut par manière subite
En jeune gars, frais, gracieux et droit.

Grand dommage est que ceci soit sornettes,
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvence viendroit
Bien à propos.

De cettuy preux maints grands clercs ont écrit
Qu'oncques dangier n'étonna son courage :
Abusé fut par le malin esprit,
Qu'il épousa sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit,
Sans un seul brin de peur ni de dommage,
Dont grand renom par-tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit très-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-tost après fille de roi s'esprit
De son amour, qui volontiers s'offrit
Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou femme ou diable avoir,
Et qui des deux bruit plus en ménage,
Ceux qui voudront, si le pourront savoir
De cettuy preux.

CHAPITRE XV.

De la Chaire.

Le discours chrétien est devenu un spectacle.

Cette tristesse évangélique qui en est l'ame, ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs.

* L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du barreau, où LE MAITRE, PUCELLE et FOURCROY l'ont fait régner, et où elle n'est plus d'usage, à la chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel, et en la présence des mystères. Celui qui écoute, s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et con-

vient avec tous en une chose, que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprenti est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, et il devient maître. L'homme indocile critique le discours du prédicateur, comme le livre du philosophe; et il ne devient ni chrétien, ni raisonnable.

* Jusqu'à ce qu'il revienne un homme qui, avec un style nourri des saintes écritures, explique au peuple la parole divine uniment et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis.

* Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, le antithèses, les figures outrées ont fini; les portraits finiront, et feront place à une simple explication de l'évangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

* Cet homme que je souhaitois impatiemment, et que je ne daignois pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les courtisans, à force de goût et de connoître les bienséances, lui ont applaudi: ils ont, chose incroyable! abandonné la chapelle du roi, pour venir entendre avec le peuple, la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique *. La ville n'a pas été de l'avis de la cour: où il a prêché, les paroissiens ont déserté; jusqu'aux mar-

* Le P. Séraphin, Capucin.

guillers ont disparu : les pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées, et les orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, et ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, et qu'à parler pour être écouté. Ne savois-je pas quelle est dans les hommes, et en toutes choses, la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux *énumérateurs*; on court ceux qui peignent en grand ou en miniature. Il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chûtes et des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës, qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avoue, et ce ne sont plus que des madrigaux. Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième : ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point, d'une autre vérité, et c'est leur second point, et puis d'une troisième vérité, c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion; la seconde,

d'un autre principe qui ne l'est pas moins ; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois : enfin, pour reprendre et abréger cette division, et former un plan...... *Encore*, dites-vous ? *et quelles préparations pour un discours de trois-quart d'heure qui leur reste à faire ! plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent.* Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions : comment néanmoins seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre, et ne les pas perdre de vue ? Je demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse, ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours ! paroles perdues ! Le temps des homélies n'est plus, les Basiles, les Chrysostomes ne le rameneroient pas : on passeroit en d'autres diocèses pour être hors de la portée de leurs voix et de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases et les périodes,

admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le pénultième.

* Il y a moins d'un siècle qu'un livre Français étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étoient pas demeurés-là : Ovide et Catulle achevoient de décider des mariages et des testamens, et venoient avec les Pandectes au secours de la veuve et des pupilles. Le sacré et le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la chaire : Saint Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrèce, parloient alternativement : les poëtes étoient de l'avis de S. Augustin et de tous les pères : on parloit Latin, et long-temps devant des femmes et des Marguillers : on a parlé Grec. Il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage : le texte est encore Latin, tout le discours est Français, l'évangile même n'est pas cité. Il faut savoir aujourd'hui très-peu de chose pour bien prêcher.

* L'on a enfin banni la scolastique de toutes les chaires des grandes villes, et on l'a reléguée dans les bourgs et dans les villages, pour l'instruction et pour le salut du laboureur et du vigneron.

* C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillans et de vives descriptions ; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit néglige ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'évangile ; il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

* L'orateur fait de si belles images de certains désordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour, et de raffinement dans celui qui péche, que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ai besoin du moins de quelque apôtre qui, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

* Un beau sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses règles, purgé de tous ses défauts, conformes aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornemens de la rhétorique. Ceux qui entendent finement, n'en perdent pas le moindre trait, ni une seule pensée ; ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumérations où il se promène, comme dans toutes les évaluations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

* Le solide et l'admirable discours que

celui qu'on vient d'entendre ! Les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion, y ont été traités. Quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'ame de tous les auditeurs ? Les voilà rendus, ils en sont émus, et touchés au point de résoudre dans leur cœur sur ce sermon de THÉODORE, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille et pique la curiosité d'un homme du monde, qui craint, moins qu'on ne pense, une doctrine sévère, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'église comme deux états qui doivent la partager ; celui de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement ; celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

* L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plupart des prédicateurs. Au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour bénir le ciel de si rares présens qui en sont venus, (1) ils ont entré

(1) Des personnes très-intelligentes dans la lan-

en société avec les auteurs et les poëtes ; et devenus comme eux panégyristes, ils ont enchéri sur les épîtres dédicatoires, sur les stances et sur les prologues, ils ont changé la parole sainte en un tissu de louanges, justes à la vérité, mais mal placées, intéressées, que personne n'exige d'eux, et qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux, si à l'occasion d'un héros qu'ils célèbrent jusques dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystère qu'ils devoient prêcher. Il s'en est trouvé quelques-uns qui, ayant assujetti le saint évangile, qui doit être commun à tous, à la présence d'un (1) seul auditeur, se sont vus déconcertés par des hasards qui le retenoient ailleurs, n'ont pu prononcer devant les chrétiens, un discours chrétien qui n'étoit pas fait pour eux, et ont été suppléés par d'autres orateurs, qui n'ont eu le temps que de louer Dieu dans un sermon précipité.

* THÉODULE a moins réussi que quelques-uns de ses auditeurs ne l'appréhendoient ; ils sont contens de lui et de son

gue m'ont assuré que la Bruyère se seroit exprimé plus correctement, s'il eût écrit, *ils sont entrés*. Nous saurons à quoi nous en tenir absolument, si l'Académie Française s'avise jamais de prononcer sur cette petite difficulté grammaticale.

(1) Louis XIV, dont l'éloge faisoit la plus grande partie du discours.

discours : il a mieux fait à leur gré que de charmer l'esprit et les oreilles, qui est de flatter leur jalousie.

* Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre, il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

* Si vous êtes d'une certaine qualité, et que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours, prêchez et faites de froids discours ; il n'y a rien de pire pour sa fortune que d'être entièrement ignoré. THÉODAT a été payé de ses mauvaises phrases, et de son ennuyeuse monotonie.

* L'on a eu de grands évêchés par un mérite de chaire, qui présentement ne vaudroit pas à son homme une simple prébende.

* Le nom de ce panégyriste semble gémir sous le poids des titres dont il est accablé ; leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caractères monstrueux, et qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre, l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualités, celle de mauvais prédicateur.

* L'oisiveté des femmes, et l'habitude qu'ont

qu'ont les hommes de les courir par-tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

Devroit-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde, pour être louable ou non, et devant le saint autel, et dans la chaire de la vérité, loué et célébré à ses funérailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance ? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété ? Ce qu'on appelle une oraison funèbre, n'est aujourd'hui bien reçu du plus grand nombre des auditeurs, qu'à mesure qu'il s'éloigne davantage du discours chrétien, ou si vous l'aimez mieux ainsi, qu'il approche de plus près d'un éloge profane.

* L'orateur cherche par ses discours un évêché : l'apôtre fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

* L'on voit des clercs revenir de quelques provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux VINCENT et aux XAVIER, et se croire des hommes apostoliques : de si grands travaux et de si heureuses mis-

sions ne seroient pas à leur gré payées d'une abbaye.

* Tel tout d'un coup, et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement : prenez une scie, DIOSCORE, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire. Il n'a point fait apprentissage de tous ces métiers. Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. Il veut écrire et faire imprimer, et parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qu'il lui plaît : il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie; et comme ce discours n'est ni contre la religion ni contre l'état, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que de lui gâter le goût et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, et, à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur : je prêcherai, et il prêche : le voilà en chaire, sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice.

* Un clerc mondain ou irréligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion : il paroissent, et tout un peuple qui doit les écouter, est déjà ému et comme persuadé par leur présence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste.

* L'. † de Meaux et le P. BOURDALOUE me rappellent DÉMOSTHÈNE et CICÉRON. Tous deux maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modèles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu de personnes, et d'une difficile exécution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, et ce que l'on prévoit que vous allez dire : les matières sont grandes, mais usées et triviales, les principes sûrs, mais dont les auditeurs pénètrent les conclusions d'une seule vue : il y entre des sujets qui sont sublimes ; mais qui peut traiter le sublime ? Il y a des mystères que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école, que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une

† Jacques-Benigne Bossuet.

matière aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, et se prescrit des bornes bien plus étroites que la satire. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses et le plaisir, il ne reste plus à l'orateur qu'à courir à la fin de son discours, et à congédier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est ému, après avoir fait attention au génie et au caractère de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matière qui se prêche elle-même, et notre intérêt le plus capital qui se fait sentir ; que c'est moins une véritable éloquence, que la ferme poitrine du missionnaire, qui nous ébranle et qui cause en nous ces mouvemens. Enfin, le prédicateur n'est point soutenu, comme l'avocat, par des faits toujours nouveaux, par des différens événemens, par des aventures inouies ; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures et les présomptions ; toutes choses néanmoins qui élèvent le génie, lui donnent de la force et de l'étendue, et qui contraignent bien moins l'éloquence, qu'elles ne la fixent et ne la dirigent : il doit au contraire tirer son discours d'une source commune, et où tout le monde puise, et s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus popu-

laire, il est abstrait ou déclamateur, il ne prêche plus l'évangile. Il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, et qui passe les forces du commun des hommes; ce qu'ils ont de génie, d'imagination, d'érudition et de mémoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'avocat est pénible, laborieuse, et suppose dans celui qui l'exerce, un riche fonds et de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé, comme le prédicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, récitées de mémoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui, avec de médiocres changemens, lui font honneur plus d'une fois; il prononce de graves plaidoyers devant des juges qui peuvent lui imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent: il doit être prêt sur la réplique, il parle en un même jour dans divers tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos et de retraite, ni un asyle contre les plaideurs: elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions et de leurs doutes. Il ne se met pas au lit, on ne l'essuie point, on ne lui prépare point de rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes, pour le féli-

citer sur l'agrément et sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule, qu'il a sur le chevet, d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux et de fatigues. J'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du barreau de la fonction de l'avocat, et l'éloquence de la chaire du ministère du prédicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

* Quel avantage n'a pas un discours prononcé, sur un ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les dupes de l'action et de la parole, comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention qu'ils aient en faveur de celui qui parle, ils l'admirent, et cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé, ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bientôt; et le discours fini, ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un auteur; son ouvrage est lu dans le loisir de la campagne, ou dans le silence du cabinet : il n'y a

point de rendez-vous publics pour lui applaudir, encore moins de cabale pour lui sacrifier tous ses rivaux, et pour l'élever à la prélature. On lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver médiocre ; on le feuillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air et qui s'oublient ; ce qui est imprimé, demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier ; et le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique que l'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à appréhender d'en être diverti, et on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour orateur : les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien, et écrire encore mieux ce qu'il a pensé ; il en est moins favorable à celui qui pense et qui écrit aussi bien que lui. En un mot, le *sermoneur* est plutôt évêque, que le plus solide écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple ; et dans la distribution des grâces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent et vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère : de même, si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre, désapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au barreau, soit dans la chaire, ou ailleurs, humiliez-vous ; on ne peut guère être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate et plus prochaine.

* Il me semble qu'un prédicateur devroit faire choix dans chaque discours, d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive ; la manier à fond et l'épuiser ; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées et si différenciées ; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sait sa religion et ses devoirs ; et ne pas appréhender de faire, ou à ces bonnes têtes, ou à ces esprits si raffinés, des catéchismes ; ce temps si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière, que le tour et les expressions naissent dans l'action et coulent de source ; se livrer, après une certaine préparation, à son génie et aux mouvemens qu'un grand

sujet peut inspirer ; qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire sérieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage ; jeter au contraire, par un bel enthousiasme, la persuasion dans les esprits et l'alarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

* Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte, ne se décourage point par les règles austères qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, et de monter aux dignités où il aspire. Quel plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement, et quel autre mérite mieux un évêché ? FÉNÉLON (1) en étoit-il indigne ? Auroit-il pu échapper au choix du prince, que par un autre choix ?

(1) L'Archevêque de Cambray, auteur du Télémaque.

CHAPITRE XVI.

Des Esprits forts.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matière, comme la pierre ou le reptile, et si elle n'est point corruptible, comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les autres êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter, d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé, et qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, et, si j'ose dire, une portion, comme esprit et comme immortelle ?

* Le docile et le foible sont susceptibles d'impressions ; l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire, que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion, et l'esprit

foible ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse : or l'esprit fort ou n'a point de religion, ou se fait une religion ; donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit et le cœur sont attachés à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre ; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au delà ; gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine, que l'on mesure, dont on compte les arpens, et dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuient sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la vérité ; si avec des vues si courtes ils ne percent point à travers le ciel et les astres jusques à Dieu même ; si ne s'apercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame, ils ressentent encore moins combien elle est difficile à assouvir, combien la terre entière est au-dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un Être souverainement parfait, qui est DIEU, et quel besoin indispensable elle a d'une religion qui le lui indique, et qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'indifférence, et de faire servir Dieu et la religion à la politique.

c'est-à-dire, à l'ordre et à la décoration de ce monde, la seule chose, selon eux, qui mérite qu'on y pense.

* Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restoit : ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter ; le grand nombre de celles qu'on leur montre, les rend plus indifférens ; elles ont chacune leur agrément et leur bienséance ; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots et religieux, que tout le monde se déclare impie et libertin : ce sera alors le parti du vulgaire, ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matière si sérieuse et si profonde : ils ne suivent la mode et le commun que dans les choses de rien et de nulle suite. Qui sait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure et d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? Il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit et de certaines vues, l'on songe à croire comme les savans et le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pé-

cher que d'avoir un commerce avec une personne libre * : quand l'on devient malade, et que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, et l'on croit en Dieu.

* Il faudroit s'éprouver, et s'examiner très-sérieusement, avant que de se déclarer esprit fort et libertin, afin au moins, et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu, ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place : si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misère que de donner à ses dépens à ceux qu'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prevention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

* Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit et d'une agréable littérature, esclaves des grands dont ils ont épousé le libertinage et porté le joug toute leur vie, contre leurs propres lumières et contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se

* Une fille.

sauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur : et ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des grands assez grands, et des puissans assez puissans, pour mériter de nous que nous croyions et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leurs caprices, et que nous poussions la complaisance plus loin, en mourant, non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage ?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils fussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires et de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parleroit du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point : il me diroit du moins la raison invincible qui a su le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas, me découvre son existence.

Dieu condamne et punit ceux qui l'offensent, seul juge en sa propre cause ; ce qui répugne, s'il n'est lui-même la

justice et la vérité, c'est-à-dire, s'il n'est Dieu.

* Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes; c'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

* L'athéisme n'est point. Les grands qui en sont les plus soupçonnés, sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas : leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame, et sur les conséquences d'une vraie religion : ils ne nient ces choses, ni ne les accordent; ils n'y pensent point.

Nous n'avons pas trop de toute notre santé, de toutes nos forces et de tout notre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble au contraire que la bienséance et la coutume exigent de nous, que nous ne pensions à Dieu que dans un état où il ne reste en

nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

* Un grand croit s'évanouir, et il meurt : un autre grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de soi-même, avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne se relèvent point, et ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places, qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, et par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fidèles, assez équitables pour mériter toute notre confiance, et ne nous pas faire désirer du moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeler de leurs jugemens, et avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis ?

* Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouit ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles génies et de petits esprits : si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles, que les LÉON, les BASILE, les JERÔME, les AUGUSTIN.

* Un père de l'église, un docteur de l'église, quels noms ? quelle tristesse dans leurs écrits ! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lus : mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs. Quel plaisir d'aimer la religion, de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits, sur-tout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étendue de connoissance, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON et CICÉRON !

* L'homme est né menteur ; la vérité est simple et ingénue ; et il veut du spécieux et de l'ornement : elle n'est pas à

lui, elle vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection ; et l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossièreté et par sottise ; demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens où engagent nécessairement la vanité et la légèreté, si pour faire un meilleur conte, il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite, une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, et presque sous nos yeux ; cent personnes qui l'ont vue la racontent en cent façons différentes ; celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite. Quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens et éloignés de nous par plusieurs siècles ? Quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens ? Que devient l'histoire ? César a-t-il été massacré au milieu du sénat ? Y a-t-il eu un César ? Quelle conséquence, me dites-vous ! quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me croyez pas digne d'aucune réponse, et je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le livre qui fait mention de César ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes qui sont

menteurs, trouvé par hasard dans les bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou apocryphes; qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soi ces caractères, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse, qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre altération, et qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité; qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume, où il est parlé de César et de sa dictature: avouez-le, LUCILE, vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

* Toute musique n'est pas propre à louer Dieu, et à être entendue dans le sanctuaire. Toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses opérations et de ses mystères: plus cette philosophie est subtile et idéale, plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connues jusques à un certain point, et qui au-delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections; et, si j'ose ainsi parler, de ses actions; c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les apôtres, que les premiers

docteurs : mais ce n'est pas rencontrer si juste ; c'est creuser long-temps et profondément, sans trouver les sources de la vérité. Dès qu'on a abandonné les termes de *bonté*, de *miséricorde*, de *justice* et de *toute-puissance*, qui donnent de Dieu de si hautes et de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions sèches, stériles, vuides de sens, admettre les pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles et les ingénieuses, et à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle métaphysique, perdre un peu de sa religion.

* Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal !

* Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans leur esprit, par des sentimens particuliers ; ils y ajoutent, et ils en retranchent mille choses souvent essentielles, selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation, qu'elle vit sous un même culte, et qu'elle n'a qu'une seule religion : mais à parler exactement,

il est vrai qu'elle en a plusieurs, et que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les cours, et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites; ceux-là gaiement, ouvertement, sans art et sans dissimulation; ceux-ci finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès, ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux, et en exclure tout autre : dignités, charges, postes, bénéfices, pensions, honneurs, tout leur convient, et ne convient qu'à eux; le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que, sans leur attache, on ait l'impudence de les espérer : une troupe de masques entrent dans un bal; ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres, ils dansent toujours, ils ne (1) rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention; on languit, on sèche de les voir danser et de ne danser point :

(1) *Ont-ils la main*, venoit de dire la Bruyère, ce qui prouve évidemment qu'il faut laisser ici *rendent* au lieu de mettre *tendent*, comme vouloit un de mes amis, qui pensa me persuader que cette correction étoit nécessaire; son ton affirmatif m'ayant d'abord empêché de faire attention à ce qui précède, *ont-ils la main*, etc.

quelques-uns en murmurent, les plus sages prennent leur parti, et s'en vont.

* Il y a deux espèces de libertins, les libertins, ceux du moins qui croient l'être ; et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire, ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers dans ce genre-là sont (1) les meilleurs.

Le faux dévot, ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu : parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

* Si toute religion est une crainte respectueuse de la divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le prince ?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roi très-chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux *Talapoins*, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfans

(2) C'est-à-dire, *les plus vrais, les plus parfaits libertins*. Ou c'est ici le sens de ce mot, ou il ne signifie rien du tout, à mon avis. Mais quoique cette explication paroisse assez bien justifiée par ce que la Bruyère dit immédiatement après, *que le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu ;* comme en ce cas-là le terme de *meilleur* est employé dans un sens fort impropre et très-peu naturel, je serois tenté de croire que la Bruyère a écrit par mégarde *derniers* au lieu de *premiers*, ou que cette méprise doit être imputée à l'imprimeur.

et à nous-mêmes, par leurs livres et par leurs entretiens; qui eussent élevé des *Pagodes* au milieu des villes, où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées; avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes! Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire, pour faire très-sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles et très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres: ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions. Qui fait cela en eux et en nous? Ne seroit-ce point la force de la vérité?

* Il ne convient pas à toutes sortes de personnes de lever l'étendard d'aumônier, et d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions. Qui ne sait pas au contraire des misères plus secrètes, qu'il peut entreprendre de soulager ou immédiatement et par ses secours, ou du moins par sa médiation? De même il n'est pas donné à tous de monter en chaire, et d'y distribuer en missionnaire ou en catéchiste la parole sainte: mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire, et à ramener par de douces et insinuantes conversa-

tions à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile.

* Il y a deux mondes, l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier monde ; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vécu un seul jour, a vécu un siècle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations ; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain. Il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire, à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit : l'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet, et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait : la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde : il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire.

* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir, ou de toujours vivre ; après avoir médité

médité profondément ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, à la maladie, ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs et de la santé, que pour les voir changer inviolablement, et par la révolution des temps, en leurs contraires, et être ainsi le jouet des biens et des maux, l'on ne sauroit guère à quoi se résoudre. La nature nous fixe, et nous ôte l'embarras de choisir ; et la mort qu'elle nous rend nécessaire, est encore adoucie par la religion.

* Si ma religion étoit fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat des mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées, qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusques à la veille de sa

naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où aller ? où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr, c'est par-là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion ; c'en est fait.

* La religion est vraie ou elle est fausse ; si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire, ils ne courent pas un autre risque : mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux ; l'idée seule des maux qu'il se prépare, me trouble l'imagination ; la pensée est trop foible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

* Je ne sais si ceux qui osent nier Dieu, méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, et qu'on les traite plus sérieusement que

l'on n'a fait dans ce chapitre. L'ignorance, qui est leur caractère, les rend incapables des principes les plus clairs, et des raisonnemens les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire, pourvu qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce qu'on pourroit dire sur une vérité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point; et qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi, qui suis une fois, de n'être plus : j'ai donc commencé, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, qui est meilleur et plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle, qui a toujours été telle que nous la voyons, en remontant jusques à l'infinité des temps * : mais cette nature, ou elle est seulement esprit, et c'est Dieu ; ou elle est matière, et ne peut par conséquent avoir créé mon esprit ; ou elle est un composé de matière et d'esprit, et alors ce qui est esprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit, n'est qu'une portion de matière qui existe par la force d'une nature uni-

* Objection ou système des libertins.

verselle, qui est aussi matière, qui a toujours été, et qui sera toujours telle que nous la voyons, et qui n'est point Dieu *; mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit, quelque chose que ce puisse être, est une chose qui pense, et que s'il est matière, il est nécessairement une matière qui pense, car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense, pendant que je fais ce raisonnement : or ce quelque chose qui est en moi, et qui pense, s'il doit son être et sa conservation à une nature universelle, qui a toujours été et qui sera toujours, laquelle il reconnoisse comme sa cause, il faut indispensablement que ce soit à une nature universelle, ou qui pense, ou qui soit plus noble et plus parfaite que ce qui pense ; et si cette nature ainsi faite est matière, l'on doit encore conclure que c'est une matière universelle qui pense, ou qui est plus noble et plus parfaite que ce qui pense.

Je continue, et je dis : Cette matière, telle qu'elle vient d'être supposée, si elle n'est pas un être chimérique, mais réel, n'est pas aussi imperceptible à tous les sens, et si elle ne se découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans les divers arrangemens de ses parties, qui

* Instance des libertins.

constitue les corps, et qui en fait la différence ; elle est donc elle-même ces différens corps : et comme elle est une matière qui pense, selon la supposition, ou qui vaut mieux que ce qui pense, il s'ensuit qu'elle est telle, du moins, selon quelques-uns de ces corps, et, par une suite nécessaire, selon tous ces corps ; c'est-à-dire qu'elle pense dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moi-même qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent : c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossières, si corporelles, qui, toutes ensemble sont la matière universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est en moi, qui pense, et que j'appelle mon esprit ; ce qui est absurde.

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de-là qu'elle n'est point matière, ni perceptible par aucun des sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un être meilleur et plus accompli que ce qui est esprit : si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, et que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa pre-

mière cause et son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, et qu'il le trouve encore moins dans la matière, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms ; mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, et qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot, je pense, donc Dieu existe ; car ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même, parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois, qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant : je ne le dois point à un être qui soit au-dessus de moi, et qui soit matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense ; je le dois donc à un être qui est au-dessus de moi, et qui n'est point matière ; et c'est Dieu.

* De ce qu'une nature universelle qui pense, exclut de soi généralement tout ce qui est matière, il suit nécessairement qu'un être particulier qui pense, ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matière ; car, bien qu'un être universel qui pense, renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance et de capacité qu'un être particulier qui pense, il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière, puisque cette exclusion dans l'un

et l'autre de ces deux êtres est aussi grande qu'elle peut être, et comme infinie, et qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matière qu'il est inconcevable que Dieu soit matière; ainsi, comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

* Je ne sais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense : quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel et nécessaire de la disposition de sa machine, préparée par les divers arrangemens des parties de la matière, je puis du moins acquiescer à cette doctrine. Mais je pense, je suis certain que je pense : or, quelle proportion y a-t-il de tel ou tel arrangement des parties de la matière, c'est-à-dire d'une étendue selon toutes ses dimensions, qui est longue, large et profonde, et qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense ?

* Si tout est matière, et si la pensée en moi, comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles ? La matière a-t-elle dans son fonds une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle qu'est celle de l'esprit ? Comment peut-elle être le prin-

cipe de ce qui la nie et l'exclut de son propre être ? Comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire, ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière ?

* Il y a des êtres qui durent peu, parce qu'ils sont composés de choses très-différentes et qui se nuisent réciproquement : il y en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples ; mais ils périssent, parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisés. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exempt de tout mélange et de toute composition ; et il n'y a pas de raison qu'il doive périr, car qui peut corrompre ou séparer un être simple et qui n'a point de parties ?

L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, et entend les sons par l'organe de l'oreille : mais elle peut cesser de voir ou d'entendre, quand ces sens ou ces objets lui manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons ; elle n'est que ce qui pense. Or, comment peut-elle cesser d'être telle ? Ce n'est point par le défaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matière ; ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu et d'éternelles vérités : elle est donc incorruptible.

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a (1) voulu remplir de l'idée de son être infini et souverainement parfait, doive être anéantie.

* Voyez, LUCILE, ce morceau de terre plus propre et plus orné que les autres terres qui lui sont contiguës : ici, ce sont des compartimens mêlés d'eaux plates et d'eaux jaillissantes ; là, des allées en palissades qui n'ont pas de fin, et qui vous couvrent des vents du nord : d'un côté, c'est un bois épais qui défend de tous les soleils ; et d'un autre, un beau point de vue : plus bas, une livette ou un lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs, de longues et fraîches avenues se perdent dans la campagne, et annoncent la maison, qui est entourée d'eaux : vous récrierez-vous :

(1) Si Dieu est incompréhensible par rapport à l'homme, il n'est pas aisé de voir en quel sens on peut dire que *Dieu a voulu remplir* l'ame de l'homme *de l'idée de son être infini.* Il semble au contraire que l'ame de l'homme ne peut avoir qu'une idée fort incomplète de Dieu, puisque Dieu ne lui a donné qu'une capacité très-bornée, ce qui me fait souvenir de la pensée d'un poëte italien, qui dit fort sagement, parlant de Dieu : *Non inteso da noi, e sol se stesso intende.* A bien examiner cet axiome, qui paroît dicté par la nature, peut-être trouveroit-on qu'il est plus évidemment vrai, que tout ce que la théologie et la métaphysique nous débitent sur ce grand article.

Quel jeu du hasard! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble opinément! Non, sans doute; vous direz au contraire: Cela est bien imaginé et bien ordonné; il règne ici un bon goût et beaucoup d'intelligence. Je parlerai comme vous, et j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui LE NOSTRE va tracer et prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette pièce de terre ainsi disposée, et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir, si même toute la terre n'est qu'un atome suspendu en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire?

Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part sur cet atome; il faut donc que vous soyiez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place: cependant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel. Qu'y apercevez-vous quelquefois? La lune dans son plein? Elle est belle alors et fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil. Elle paroît grande comme le soleil, plus grande que les autres planètes, et qu'aucune des étoiles: mais ne vous laissez pas tromper par les dehors. Il n'y a rien au ciel de si petit que la lune: sa superficie est treize fois plus petite que celle

de la terre, sa solidité quarante-huit fois; et son diamètre de sept cent cinquante lieues, n'est que le quart de celui de la terre; aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guère plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire, en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel; car il est certain qu'elle n'achève par jour que cinq cent quarante mille lieues; ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, et trois cent soixante et quinze lieues dans une minute. Il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus légèrement que le son, que le bruit, par exemple, du canon et du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cent soixante et dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil, pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! Vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la terre, il est de trois mille lieues; celui du soleil est cent fois plus grand; il est donc de trois cent mille lieues. Si c'est-là sa largeur en tous sens,

quelle peut être toute sa superficie ! quelle est sa solidité ! Comprenez-vous bien cette étendue, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil ? Quel est donc, direz-vous son éloignement, si l'on en juge par son apparence ? Vous avez raison, il est prodigieux, il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diamètres de la terre, autrement moins de trente millions de lieues ; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin ; on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre, donnons-lui la plus grande vîtesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut : supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vîtesse, sans en acquérir et sans en perdre ; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire, la moitié de l'élévation des plus hautes tours, et ainsi neuf cents toises en une minute ; passons-lui mille toises en une minute, pour une plus grande facilité : mille toises font une demi-lieue commune, ainsi en deux minutes la meule fera une lieue, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cent

vingt lieues : or, elle a trente millions à traverser, avant que d'arriver à terre ; il lui faudra donc quarante-un mille six cent soixante et six jours, qui sont plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi. La distance de la terre à Saturne est au moins décuple de celle de la terre au soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cents millions de lieues, et que cette pierre emploieroit plus de onze cent quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne, élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cents millions de lieues de diamètre, et par conséquent plus de dix-huit cents millions de lieues de circonférence : un cheval Anglais, qui feroit dix lieues par heure, n'auroit à courir que vingt mille cinq cent qurante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hasard, que vous admettez seul pour la cause première de toutes choses : il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez ; connoissez le hasard,

laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cents millions de lieues de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison. Quelle proportion, à la vérité, de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas? On ne connoît point la hauteur d'une étoile: elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable*: il n'y a ni angles, ni sinus, ni parallaxes dont on puisse s'aider. Si un homme observoit à Paris une étoile fixe, et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre, ne feroient pas un angle, et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement. Mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil. Il faut dire quelque chose de plus. Si deux observateurs, l'un sur la terre et l'autre dans le soleil, observoient en même-temps une étoile, les rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement, si

un homme étoit situé dans une étoile, notre soleil, notre terre, et les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point: cela est demontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pléiades se touchent presque, à en juger par nos yeux : une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les sépare, c'est comme une étoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires ! Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre ? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre ? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abymes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section ? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démésurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles ? N'admirons-nous pas plutôt, que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine appa-

rence, et qu'on ne les perde pas toutes de vue? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe. On fixe le nombre des étoiles; oui, de celles qui sont apparentes. Le moyen de compter celles qu'on n'aperçoit point, celles, par exemple, qui composent la voie de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel, dans une nuit sereine, du nord au midi, et qui par leur extraordinaire élévation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux, pour être vues chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées?

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs: un nombre presque infini de globes de feu, d'une grandeur inexprimable, et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers. Je me les représente, tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche; ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent

point, ils ne se dérangent point : si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hasard! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine; ces grands corps sont si précis et si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relégué dans un coin de cet espace immense qu'on appelle le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans : voilà mon scrupule, Lucile : si c'est par hasard qu'ils observent des règles si invariables, qu'est-ce que l'ordre, qu'est-ce que la règle?

Je vous demanderai même ce que c'est que le hasard : est-il corps, est-il esprit? Est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence particulière, qui soit quelque part? ou plutôt, n'est-ce pas un mode ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est

un hasard : mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? Si par ce hasard ou cette rencontre, la boule ne va pas plus droit, mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi : si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle pirouette, conclurai-je que c'est par ce même hasard qu'en général la boule est en mouvement ? Ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jetée ? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîtesse, examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens ; s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte ? Mais ni ces roues, ni cette boule n'ont pu se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature : il y a donc apparence qu'ils sont mus d'ailleurs, et par une puissance qui leur est étrangère. Et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature ? seroient-ils moins des corps ? Je ne me l'imagine pas ainsi. Ils se meuvent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature. Il faudroit donc cher-

cher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir : qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposons que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus, à la vérité, qui les met en mouvement, mais on seroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues, cette boule ; et quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se sont liés et enchaînés ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois : Qui a créé cet atome ? Est-il matière, est-il intelligence ? A-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même ? Il étoit donc un moment avant que d'être : il étoit, et il n'étoit pas tout à la fois ; et s'il est auteur de son être et de sa manière d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit ? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé ? Est-il éternel ? Est-il infini ? Ferez-vous un Dieu de cet atome ?

Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur de l'ébène pour le mieux remarquer, si dans le temps qu'il marche vers un côté, on lui présente le moindre fêtu, il change de route. Est-ce un jeu du hasard que son

crystallin, sa rétine, et son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a altéré, un nombre presque innombrable de petits animaux dont le microscope nous fait apercevoir la figure, et qui se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer. Chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artères, et un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits : il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts : il y en a quelques-unes qui sont fanées. De quelle étrange petitesse doivent être les racines et les philtres qui séparent les alimens des petites plantes ! Et si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler, se multiplient par voie de génération, comme les éléphans et les baleines, où cela ne mène-t-il point ? Qui a su travailler à des ouvrages si déli-

cats, si fins, qui échappent à la vue des hommes, et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité? Ne seroit-ce point celui qui a fait les cieux, les astres, ces masses enormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité et par l'étendue de leur course, et qui se joue de les faire mouvoir?

* Il est de fait que l'homme jouit du soleil, des astres, des cieux et de leurs influences comme il jouit de l'air qu'il respire, et de la terre sur laquelle il marche et qui le soutient; et s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vraisemblance, elle y est toute entière, puisque les cieux et tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblesse et la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre, et que la proportion qui se trouve entr'eux et lui, est celle de la matière incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui est esprit, raison ou intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pu se passer à moins pour sa conservation, je réponds que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté et sa magnificence, puisque, quelque chose que nous voyions qu'il ait faite, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est littéralement la moindre chose que Dieu ait faite pour l'homme; la preuve s'en tire du fonds de la religion: ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité: ce seroit en lui stupidité et aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert pour lui faire connoître ses privilèges, ses ressources, ses espérances; pour lui apprendre ce qu'il est, et ce qu'il peut devenir. Mais la lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit. Que parlez-vous, Lucile, de la lune, et à quel propos? En supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien traités; s'il n'y a point dans la lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisées: vaine curiosité! frivole demande! La terre, Lucile, est habitée; nous l'habitons, et nous savons que nous l'habitons; nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu et de nous-mêmes: que ceux qui peuplent les globes célestes, quels qu'ils puissent être, s'inquiètent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, et nous les nôtres. Vous avez, Lu-

cile, observé la lune : vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalités, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses ; tous les astronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens, observez la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée et de quels animaux ? Ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes ? Laissez-moi voir après vous ; et si nous sommes convaincus l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont chrétiens, et si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux et nous.

Tout est grand et admirable dans la nature ; il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier et d'imparfait, suppose règle et perfection. Homme vain et présomptueux, faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible. Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme ; l'entreprise est forte et au-dessus de vous : essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, monarques, potentats, sacrées majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la terre, très-hauts, très-puissans, et peut-être bientôt *tout-puissans seigneurs*, nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée ; faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point. Demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot, tous les temps ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle : tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparés à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance (car quelle proportion du fini à l'infini !) je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possède et qu'il habite ? Les méchans prospèrent pendant qu'ils vivent ; quelques méchans, je l'avoue : la vertu est opprimée, et le crime impuni sur la

terre,

terre : quelquefois, j'en conviens. C'est une injustice, point du tout. Il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni : il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent, et où les méchans prospèrent, eût une durée, et ce que nous appelons prospérité et fortune, ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouit; que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses.

De ce que je pense, je n'infère pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre : or, liberté c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, est ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice : qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère. Supposons pourtant avec l'athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation ou une privation de justice ; donc toute injustice suppose justice. Toute justice est une conformité à une souveraine raison. Je

demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles. Or, toute conformité à la raison est une vérité : cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été ; elle est donc de celles qu'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité, d'ailleurs, ou n'est point et ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle, cette connoissance, (1) et c'est Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachés, et où la précaution des coupables pour les dérober aux yeux des hommes a été plus grande, paroissent si simples et si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur ; et les faits d'ailleurs que l'on en rapporte sont en si grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hasards, il faut donc qu'ils soutiennent que le hasard de tout temps a passé en coutume.

Si vous faites cette supposition, que

(1) *Ou plutôt*, ce qui conduit nécessairement à Dieu, à qui cette connoissance est éternellement présente. *C'est apparemment ce que* la Bruyère *a voulu nous faire entendre par cette expression hardie, et peut-être trop énigmatique*, qu'une connoissance éternelle est Dieu.

tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de-là que nul homme qui est sur la terre, n'est dans l'abondance, et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les deux autres se réduisent, l'argent et les terres. Si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines? Ceux qui sont éloignés des mines, ne les fouilleront pas; ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales, ne pourront pas en tirer des fruits: on aura recours au commerce, et on le suppose. Mais si les hommes abondent de bien, et que nul ne soit dans le cas de vivre de son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer? qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravanes? On manquera alors du nécessaire et et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire

la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se lève pour eux sur l'horison, en vain il échauffe la terre et la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance, inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, et les autres pauvres et indigens, vous faites alors que le besoin approche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent ; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent : tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

* Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté ; la dépendance, les soins et la misère de l'autre ; ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, on sup-

pose une loi divine : une trop grande disposition, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme : toute compensation est juste, et vient de Dieu.

* Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne ; et si on les goûte, je m'en étonne de même.

FIN DES CARACTÈRES.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Le Lundi quinzième Juin 1693.

MESSIEURS,

IL seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie Française, d'avoir lu l'histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, et sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, et qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir et la coutume, par quelques traits où ce grand cardinal soit reconnoissable, et qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu et toute la vivacité de l'orateur. Suivez le règne de Louis le

O 4

Juste, c'est la vie du cardinal de Richelieu, c'est son éloge, et celui du prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouter à des faits encore récens et si mémorables ? Ouvrez son Testament politique, digérez cet ouvrage ; c'est la peinture de son esprit ; son ame toute entière s'y développe ; l'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions, l'on y trouve la source et la vraisemblance de tant et de si grands événemens qui ont paru sous son administration ; l'on y voit sans peine, qu'un homme qui pense si virilement et si juste, a pu agir sûrement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort et supérieur, il a su tout le fond et tout le mystère du gouvernement ; il a connu le beau, le sublime du ministère ; il a respecté l'étranger, ménagé les couronnes, connu le poids de leur alliance ; il a opposé des alliés à des ennemis ; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans ; il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs ? cette ame

sérieuse et austère, formidable aux ennemis de l'état, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'hérésie, tantôt à déconcerter une ligue, et tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être savante, a gouté les belles-lettres et ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui, par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques ; qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes ; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds ! apprenez que le cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu ; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés ; qu'il leur a ménagé des priviléges ; qu'il leur destinoit des pensions ; qu'il les a réunis en une compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie Française. Oui, hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu et de toute association qui ne roule pas sur les établissemens et sur l'intérêt, celle-ci est une des pensées de ce grand ministre ; né homme d'état, dévoué

à l'état, esprit solide, éminent, capable, dans ce qu'il faisoit, des motifs les plus relevés, et qui tendoient au bien public, comme à la gloire de la monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations et ses veilles.

Il savoit quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole, qui aide la raison et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excitée à leurs devoirs les compagnies entières, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'histoire et de la poésie, quelle est la nécessité de la grammaire, la base et le fondement des autres sciences, et que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la république, il falloit dresser le plan d'une compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le savoir rassemblés par des suffrages. N'allons pas plus loin. Voilà, Messieurs, vos principes et votre règle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappelez ce grand et premier concile, où les

pères qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution ; ils sembloient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'église : il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux, qui lui avoit fait un grand nom et qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante qu'ils avoient comme fondée ; tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence Française ; tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir, ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par règle et par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris, il a fini une pénible traduction, que le plus bel esprit pourroit avouer, et que le plus pieux personnage devroit désirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la Latine, fait des romans

qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable, pour y substituer le vraisemblable et le naturel.

Un autre, plus égal que Marot, et plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime; homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, et se rendre propre tout ce qu'il manie; il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté, et tout le mérite de l'invention: ses vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris: on y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe, qui prime, qui règne sur la scène, qui s'est

emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossède pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui ; le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, leur soit comparé ; quelques autres, qu'il leur soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans Œdipe, que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse critique, et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talens ; orateur, historien, théologien, philosophe d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'église ; parlons d'avance le langage de la postérité, un père de l'église ? Que n'est-il point ? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne !

Toucherai-je votre dernier choix, si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! Je m'en souviens ; et après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler, comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-

le ; on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse : on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit : on doit être content de soi, si l'on emporte ses réflexions, et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ! A qui m'associez-vous ?

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps et par les bienséances, qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie, par des endroits encore plus marqués, et par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagés entre vous. Veut on de divers orateurs, qui aient semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui, avec une sainte morale, aient employé tous les tours et toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solennités, les temples, qui fassent courir ? qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi

vous. Admire-t-on une vaste et profonde littérature, qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensévelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles? cette doctrine admirable vous la possédez; elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante assemblée. Si l'on est curieux du don des langues, joint au double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes, et de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité; des qualités si rares ne vous manquent pas, et sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit et d'expérience, qui, par le privilège de leurs emplois, fassent parler le prince avec dignité et avec justesse; d'autres qui placent heureusement et avec succès, dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler et de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins et leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux judiciaires, toujours avec une égale réputation: tous se trouvent au milieu de vous, et je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps; réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi Que vous manque-t-il enfin? Vous avez des écrivains habiles en l'une et en l'autre oraison, des poëtes en tout genre de poésies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes et enjouées; des imitateurs des anciens; des critiques austères; des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations et dans les cercles. Encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce public remercîment? Il ne doit pas néanmoins, cet homme si louable et si modeste, appréhender que je le loue: si proche de moi, il auroit autant de facilité, que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers, à qui me faites-vous succéder? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent des louanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hésitent, partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les relève. Vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre, un homme si pieux, si ten-

dre, si charitable ; si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages et si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire. De solides vertus qu'on voudroit célébrer, font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence : on estime encore plus sa vie et sa conduite que ses ouvrages. Je préférerois en effet de prononcer le discours funèbre de celui à qui je succède, plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien héréditaire, si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille, qui l'avoit rendue comme votre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, et qu'il l'avoit mise avec l'Académie Française, sous sa protection.

Je parle du chancelier Seguier ; on s'en souvient comme de l'un des plus grands magistrats que la France ait nourris depuis ses commencemens : il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles-lettres, ou dans les affaires : il est vrai du moins, et on en convient, qu'il surpassoit en l'un et en l'autre tous ceux de son temps : homme grave et familier, profond dans les délibérations,

quoique doux et facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, et ne se donnent pas ; ce qu'on n'a point par l'étude et par l'affectation, par les mots graves ou sentencieux, ce qui est plus rare que la science, et peut-être que la probité, je veux dire de la dignité : il ne la devoit point à l'éminence de son poste ; au contraire, il l'a ennobli : il a été grand et accrédité, sans ministère, et on ne voit pas que ceux qui ont su tout réunir en leurs personnes, l'aient effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années, ce grand protecteur ; vous jetâtes la vue autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient et qui se trouvoient honorés de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier et la tourner à votre gloire. Avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime prince vous a-t-il reçus ! N'en soyons point surpris, c'est son caractère ; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un royaume voisin et allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre pour perdre tout d'un coup le sentiment et la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement imprimés ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation et dans le trouble ; curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand roi, une grande reine, le prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la piété et la religion avoient poussée jusqu'aux dernières épreuves de l'adversité. Hélas ! avoient-ils péri sur la mer, ou par les mains de leurs ennemis ? Nous ne le savions pas : on s'interrogeoit, on se promettoit réciproquement les premières nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique ; on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces personnes royales, à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pu échapper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez ? Ne falloit-il pas une terre étrangère où ils pussent aborder, un roi également bon et puissant, qui pût et qui voulût les recevoir ? Je l'ai vue cette réception, spectacle tendre, s'il en fut jamais ! On y versoit des larmes d'admiration et de joie. Ce prince n'a pas plus de grâce, lorsqu'à la tête de ses camps et de ses ar-

mées, il foudroie une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies, du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes et qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toujours à l'ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ses capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée; ils ont un sujet vaste, et qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne. Je ne parle que de son cœur, que de la pureté et de la droiture de ses intentions; elles sont connues, elles lui échappent. On le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son état, que dit-il? Qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, et qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sait, Messieurs, que la fortune d'un roi, est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur,

et par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées, provinces voisines, ce prince humain et bienfaisant, que les peintres et les statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres et pleins de douceur; c'est-là son attitude : il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flûte champêtre, sous les saules et les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, et chanter les louanges de celui qui, avec la paix et les fruits de la paix, leur aura rendu la joie et la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la félicité commune, qu'il se livre aux travaux et aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuye l'inclémence du ciel et des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse. Voilà son secret, et les vues qui le font agir : on les pénètre, on les discerne par les seules qualités de ceux qui sont en place, et qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie Qu'ils me permettent seulement de remarquer qu'on ne devine point les projets de ce sage prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, et qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses ministres. Il ne se décharge pas entièrement sur eux du poids de ses affaires; lui-même, si j'ose le dire,

il est son principal ministre : toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche, ni heures privilégiées : déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensévelie dans les ombres ; nous reposons aussi, tandis que ce roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur tout l'état. Tel est, Messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection ; je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour désirer de l'avoir dans toute sa fleur et dans toute son integrité, je veux dire de la devoir à votre seul choix ; et j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même ; je sentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis, j'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit et de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, et qui seroit tel

encore s'il ne l'occupoit plus. Je me sens touché, non de sa déférence, je sais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un père mène son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiégée : il est haut et robuste, il fend la presse; et comme il est prêt d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui, sans cette précaution, ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de tourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ces circonstances elle est unique; et elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres et arbitraires, donnent une place dans l'Académie Française.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, et de si bonne grâce, avec un consentement si unanime, que je la dois et la veux tenir de votre seule munificence. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesse, ni titre, ni autorité, ni faveur qui aient pu vous plier à faire ce choix; je n'ai rien de toutes ces choses : tout me manque : un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, et dont les fausses, je dis les fausses et malignes applications pouvoient

me nuire auprès de personnes moins équitables et moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, et que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?

CLEF

CLEF
DES CARACTÈRES
DE
LA BRUYÈRE
DU TOME SECOND.

PAGE 5. *O Théagène.* M. le Grand-prieur.
7. *Il est vieux.* M. de S. Pouange.
8. *Ou des personnes illustres.* M. de Louvois.
Ibid. *Qui leur succèdent.* M. de Pontchartrain.
9. *Théophile.* M. de Roquette, évêque d'Autun.
10. *Un grand débarqué.* Le roi Jacques II, auprès duquel il a voulu s'insinuer, a quatre enfans légitimes : deux filles de son premier mariage avec Anne Hyde, fille de Mylord Edouard Hyde, grand chancelier d'Angleterre : l'aînée a été mariée à Guillaume III, roi d'Angleterre, l'autre au prince George de Danemarck, et sont mortes toutes deux reines d'Angleterre. De son second mariage avec Anne d'Est, princesse de Modène, il a eu un fils, né au mois de Juin 1688, appelé le prince de Galles. Et en 1690 est née une fille qui est morte. Il a eu deux enfans naturels : un fils qui est le duc de Barwick, et une fille mariée à Mylord Walgrave, lieutenant du Comté de Sommerset.
11. *Avez-vous de l'esprit.* M. le duc de la Feuillade.
13. *C'est déjà trop.* Il désigne plusieurs grands seigneurs qui portent ces noms, comme César de Vendôme, Annibal d'Estrées, Hercule de

Rohan, Achille de Harlay, Phébus de Foix; Diane de Chatigniers.
14. *Pendant que.* Les jeunes gens de qualité.
15. *Des citoyens.* Les ministres.
18. *Le Suisse.* Les domestiques de M. le Tellier.
23. *C'est une pure hypocrisie.* M. de Harlay, premier président.
Ibid. *Aristarque.* Le même. On lui vint apporter à Beaumont, pendant les vacations, vingt-cinq mille livres que le président de la Barois lui avoit léguées : il se transporta à Fontainebleau où la cour étoit alors; et par-devant un notaire royal, il déclara cette somme au profit des pauvres.
24. *Les meilleures actions.* Le même.
25. *Théognis.* M. de Harlay, archevêque de Paris, mort subitement en sa maison de Conflans.
26. *Pamphile.* M le marquis de Dangeau.
28. *Et celui.* M. de Chanlais.
29. *La maison d'un ministre.* M. de Louvois.
35. *Soyecour.* Beau-frère de M. de Boisfranc, maître des requêtes, qui ayant épousé sa sœur avec peu de bien, et même contre le sentiment de son pere, s'est vu, par la mort de l'un et de l'autre avoir épousé une héritière riche de 25,000 livres de rente.
36. *Le peuple paisible.* Les nouvellistes.
37. *Démophile.* L'abbé de Sainte-Hélène, Frondeur.
38. *Basilide.* Anti-frondeur, le sieur de Moulinet.
40. *Il croit fermement.* Le faux bruit qui courut de la mort du prince d'Orange, à présent roi d'Angleterre.
47 *De rencontrer une personne.* Madame de Maintenon.
48. *La modestie de son favori.* La même.
49. *Hommes en place.* Les cardinaux d'Amboise et de Richelieu. Le premier étoit ministre de Louis XII.

49. *Les dignités se perdent.* Les héritiers des cardinaux de Richelieu et Mazarin.

50. *Cet homme.* Le cardinal George d'Amboise.

Ibid. *Cet autre dont vous voyez l'image.* Le Cardinal de Richelieu.

Ibid. *De nos meilleurs princes.* Louis XIV.

51. *Par leurs ministres.* Feu M. Colbert.

Ibid. *Pour le ministre.* M. de Pomponne.

Ibid. *La science.* Le roi.

Ibid. *Dans les plus forts bastions.* Louanges du roi.

57. *Que de dons du ciel.* Portrait de Louis XIV.

63. *Menalque.* Feu M. de Brancas, chevalier d'honneur de la Reine-mère, frère de M. le duc de Villars. L'on conte de lui différentes sortes d'absences d'esprit. L'aventure de la perruque, dont il est ici parlé, lui arriva chez la reine. L'on veut qu'il oublia le jour de ses noces qu'il étoit marié avec Mademoiselle Garnier, fille du partisan; et que le soir, retournant chez lui à son ordinaire, il fut surpris de n'y point trouver ses valets-de-chambre, qu'il apprit être allés mettre sa toilette chez sa nouvelle femme; ce qui le fit ressouvenir de la cérémonie du matin.

73. *Votre Révérence.* L'abbé de Mauroy, ci-devant aumônier de Mademoiselle de Montpensier, fils de M. de Mauroy, maître des comptes, et cousin germain de Mauroy, curé des Invalides, sujet à une infinité d'absences d'esprit: étant allé de la part de Mademoiselle parler de quelques affaires au Père la Chaise, il le traita d'*Altesse royale*, et rendant réponse à Mademoiselle, il la traita de *Révérence*. Une autre fois étant habillé pour dire sa messe, il l'auroit commencée, si son laquais ne l'eût averti qu'il avoit pris médecine, et ensuite un bouillon. Il voulut un jour que le prieur de son abbaye, qui l'étoit venu voir, lui eût dérobé ses lunettes, qu'il cherchoit pour lire une lettre: et après les avoir bien cherchées, elles se trouvèrent sur son nez. Une autre fois, il entonna le commencement

des Vêpres par l'*Ite Missa est.* Il donna trois fois la nomination d'un même bénéfice à trois différentes personnes, et puis voulut s'inscrire en faux, prétendant ne l'avoir donné qu'une, et il eut de la peine à le croire, après qu'on lui eut présenté ses trois nominations.

77. *Il y a d'étranges pères.* M. le duc de Gesvres, ou Banse le père.

82. *Irène.* L'on tint ce discours à Madame de Montespan, aux eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires.

90. *Nous faisons par vanité.* M. le prince de Conti, qui gagna la petite vérole auprès de la princesse sa femme, et qui en est mort, et elle en est guérie.

93. *De même une bonne tête.* M. de Louvois.

98. *On est prompt.* Le chevalier de Soissons, fils naturel du comte de Soissons, tué à la bataille de Sedan en 1641, qui est borgne.

103. *Il se trouve des hommes.* M. de Lauzun.

104. *Il y a des gens.* M. de la Feuillade, de la maison d'Aubusson, gouverneur du Dauphiné, et colonel du régiment des Gardes Françaises, qui a érigé la statue du roi à la place des Victoires, qu'il a fait bâtir sur les ruines de l'hôtel de la Ferté. Ce fut lui qui conduisit le secours que le roi envoya à l'empereur, qui lui fut si utile, qu'il défit avec lui les Turcs à la bataille de S. Godard, en 1664, et les obligea de passer le Raab, avec perte de près de 10,000 hommes. Cette défaite donna de la jalousie à l'empereur, qui renvoya au roi son secours, sans lui accorder presque de route; ce qui ruina beaucoup les troupes.

Ibid. *L'on exigeroit.* Le feu roi Jacques II, qui s'étoit rendu illustre dans le temps qu'il commandoit la flotte d'Angleterre en qualité de duc d'Yorck, et qui depuis ce temps-là n'a fait aucune action de valeur.

105. *Il coûte moins.* M. de Harlay, archevêque de Paris.

105. *Quelques hommes.* Le cardinal de Bouillon.
106. *L'on en sait d'autres.* M. Boutillier de Rancé, qui a été abbé de la Trappe, où il a mené une vie triste, dure et austère. Il est mort. Ou M. le cardinal le Camus, évêque de Grenoble.
107. *Il y a des ouvrages.* Le Dictionnaire de l'Académie.
108. *N**.* Lestrot, administrateur et proviseur des prisonniers. Ou M. Pelisson, maître des requêtes, qui avoit l'économat des évêchés et des abbayes.
110 *Ce n'est pas le besoin.* Le marquis d'Orfort. Ou M. de Marville.
112 *Un vieillard qui a vécu à la cour.* M. de Villeroi, défunt.
Ibid. *Philippe.* Feu M. le marquis de Mennevillette, père du président de ce nom. Ou M. le marquis de Sablé, de la maison de Léonne.
113. *Gnathon.* L'abbé Danse, chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, frère de Madame Dougois, dont le mari est greffier du parlement.
114. *Cliton.* Le feu comte d'Olonne. Ou du Broussin.
117. *Antagoras.* M. le comte de Montluc, frère de M. le marquis d'Alluye. Il a épousé Mlle. le Lièvre, fille du président de ce nom.
119. *L'on voit.* Les paysans et les laboureurs.
126 *Qu'il ouvre son palais.* Les appartemens de Versailles, ou Marly, où le roi défraie toute la cour avec une magnificence royale, et où pourtant il y a toujours des mécontens.
130. *Timon.* M. le duc de Villeroi.
136. *Le Phénix.* Quinault, auditeur des comptes, qui a fait les plus beaux vers de l'opéra.
137. *Bathylle.* Le Basque. Ou Pécourt.
Ibid. *Mais une Comédienne.* La Dancourt.
138. *Le Comédien:* Champmelé. Ou Baron.
141. *Qu'on ne me parle.* L'auteur parle à lui-même.

142. *Berylle.* L'abbé de Rubec, frère de M. de Valancé.

Ibid. *Un homme rouge.* M. le Normand. Ou M. d'Apoigni.

Ibid. *B**.* Benoît qui a amassé du bien en montrant des figures de cire.

Ibid. *BB**.* Barbereau, qui a amassé du bien en vendant de l'eau de la rivière de Seine pour des eaux minérales.

Ibid. *Un autre charlatan.* Caretti, qui a gagné du bien par quelques secrets qu'il vendoit fort cher.

143 *Si les ambassadeurs.* Ceux de Siam.

145. *Ce Prélat.* M de Noailles, d'abord évêque de Châlons, ensuite archevêque de Paris. Les choses ont bien changé de face. Ou M. le Camus.

149 *Un air réformé.* M. de Harlay, premier président.

150. *Qui est connu pour tel.* M Pellisson, maître des requêtes, historien du roi et de l'académie, très laid de visage, mais bel-esprit. Il a fait plusieurs petits ouvrages. Il étoit bénéficier, et avoit été Huguenot. On veut qu'il soit mort dans cette religion en 1694.

157. *Un homme paroît grossier.* Feu M. de la Fontaine, de l'Académie Française, auteur des Contes et des Fables.

Ibid. *Un autre est simple.* Corneille l'aîné, poëte.

Ibid. *Voulez-vous.* Santeuil, religieux de S. Victor, auteur des hymnes du nouveau Bréviaire, et d'une infinité de petites pièces Latines en vers, en quoi il excelloit. Il est mort en 1697.

159. *Tel connu.* M. Pelletier de Sousy, intendant des finances.

Ibid *Tel autre.* M. son frère, le ministre.

Ibid. *Tout le monde.* L'académie Française.

163. *Antistius.* M. de la Bruyère.

166. *Quel bonheur.* M. le Tellier, chancelier de France. Ou M. de Louvois.

169 *Le plus grand malheur.* M. Penautier, receveur-général du clergé de France, accusé d'a-

voir empoisonné M***. trésorier des états de Bourgogne, de laquelle accusation il a été déchargé par un arrêt qui fut fort sollicité par M. le Bours, conseiller de la grand-chambre, son beau-frère, qui étoit fort habile, et en grand crédit L'on veut que l'on ait encore donné beaucoup d'argent à cet effet.

170. *Je dis les mêmes*. Le pape Innocent XI, qui a changé du blanc au noir, des sentimens qu'il avoit étant cardinal, à ceux qu'il a eus étant pape.

171. *Vauban*. Cela est arrivé à M. de Vauban, après la reprise de Namur par le prince d'Orange, en 1695; et l'on prétend qu'il avoit fort mal fortifié cette place: mais il s'en est justifié, en faisant voir que l'on n'avoit pas suivi le dessein qu'il en avoit donné, pour épargner quelque dépense qu'il auroit fallu faire de plus, comme un cavalier qu'il vouloit faire du côté de la rivière, à quoi l'on avoit manqué, et par où ladite ville fut prise.

172. *Ceux qui*. Allusion à plusieurs courtisans et particuliers qui allèrent voir le siége de Namur en 1693, qui fut fait dans une très-mauvaise saison et par la pluie, qui dura pendant tout le siege.

176. *Un jeune prince*. Monseigneur le Dauphin.

179. *Il y a tels projets*. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, qui entreprit de passer en Angleterre, d'où il a chassé le roi Jacques II, son beau-père. Il est né le 13 novembre 1650.

180. *Un ennemi est mort*. Le feu duc Charles de Lorraine, beau-frère de l'empereur Léopold premier.

Ibid. *Que la voix du peuple*. Le faux bruit de la mort du prince d'Orange, qu'on croyoit avoir été tué au combat de la Boyne.

Ibid. *Un homme dit*. Le prince d'Orange.

Ibid. *Dépouillez votre père* Le roi Jacques II.

181. *Un seul toujours bon*. Louis XIV, qui donna

retraite à Jacques II et à toute sa famille, après qu'il eut été obligé de se retirer d'Angleterre.

181. *Un prince délivroit l'Europe.* L'empereur.

182. *Détruit un grand empire.* Le Turc.

Ibid. *Ceux qui sont nés.* Le pape Innocent XI.

Ibid. *Petits hommes.* Les Anglais.

185. *De petits globes.* Les balles de mousquet.

Ibid. *Vous en avez d'autres.* Les boulets de canon.

Ibid. *Sans compter ceux.* Les bombes.

186. *Vous avez sur-tout un homme pâle.* Le prince d'Orange.

187. *Une isle toute entière.* L'Angleterre.

Ibid. *Il a mordu le sein de sa nourrice.* Le prince d'Orange, devenu plus puissant par la couronne d'Angleterre, s'étoit rendu maître absolu en Hollande, et y faisoit ce qu'il lui plaisoit.

Ibid. *Et ceux qu'il a domptés.* Les Anglais.

188. *Mais qu'entends-je? De certains personnages.* Allusion à ce qui se passa en 1690, à la Haye, lors du premier retour du prince d'Orange de l'Angleterre, où les ligués se rendirent, et où le duc de Bavière fut long-temps à attendre dans l'antichambre.

Ibid. *César.* L'empereur.

Ibid. *A la face d'argent.* Armes de la maison d'Autriche.

189. *Théotime.* M. Sachot, curé de S. Gervais, qui exhortoit toutes les personnes de qualité à la mort. Le P. Bourdaloüe lui a succédé en cet emploi.

190. *Le fleuriste.* M. Caboust, sieur des Costeaux, avocat au parlement.

191. *Parlez à cet autre.* Le sieur Marlet, avocat.

192. *Un troisième.* Le P. Menestrier, Jésuite.

Ibid. *Democene.* M. de Garnières, écuyer de feue Mademoiselle de Guise. Ou M. de Beringhen, premier écuyer du roi.

193. *Mais quand il ajoute.* M. Moret, conseiller.

194. *Quelques-uns.* MM. Thevenot et La Croix.

195. *Un bourgeois.* M. Amelot. Sa maison est dans la vieille rue du Temple.

166. *L**. G***. Lesdiguières.

Ibid. *Diphile*. Santeuil, qui avoit toutes ses chambres pleines de serins de Canarie.

200. *Il n'y a rien*. Morin le joueur.

Ibid. *Une fleur bleue*. Ces barbeaux qui croissent parmi les seigles, furent un été à la mode dans Paris. Les dames en mettoient pour bouquet.

202. *Un homme fat* M de Bourlon.

205. *Le courtisan autrefois*. M. le duc de Beauvilliers.

208. *Quand un courtisan*. Le duc de Beauvilliers, gouverneur des enfans de France, fils de M. le duc de S. Aignan, qui s'est jeté dans la dévotion. Il est chef du conseil des finances. Il a fait faire à S. Aignan en Berry, un banc de menuiserie d'une élévation semblable aux chaires des évêques.

209. *Onuphre*. M de Mauroy, prêtre de S Lazare, depuis curé des Invalides, qui avoit été auparavant dans les mousquetaires, et pour ses libértinages mis à S. Lazare, dont il embrassa la profession. Il y vécut douze ans en réputation d'honnête homme ; ce qui lui fit donner la cure des Invalides. Depuis il reprit ses anciennes manières, mais gardant toujours les apparences.

214. *Zélie*. Madame de Pontchartrain.

219. *Quelques-uns même*. Allusion au Pélican.

220. *Les grands en toutes choses*. Allusion à ce que feu MONSIEUR, pour s'approcher de Monseigneur le Dauphin, ne vouloit plus qu'on le traitât d'*Altesse royale*, mais qu'on lui parlât par *Vous*, comme l'on faisoit à Monseigneur et aux enfans de France. Les autres princes, à son exemple, ne veulent pas être traités d'*Altesse*, mais simplement de *Vous*.

Ibid. *Certaines gens*. M. de Dangeau ; ou bien le Camus de Vienne, qui se fait descendre de l'amiral de Vienne, ou M. Langlois de Rieux.

Ibid. *Dès que leur fortune*. Laugeois, qui se fait appeler de Laugeois.

Ibid. *Celui-ci, par la suppression d'une syllabe*. Deltrieux, qui se fait nommer de Rieux.

220. *Plusieurs suppriment leurs noms.* Langlois, fils de Langlois, receveur aux confiscations du Châtelet, qui se fait appeler d'Imbercourt.

221. *Il s'en trouve enfin.* Sonnin, fils de Sonnin, receveur de Paris, qui se fait nommer de Sonningen.

Ibid. *Il n'y a rien.* Les Jésuites, ou les Célestins. Ces derniers jouissent des mêmes privilèges que les secrétaires du roi.

222. *Il y a un Geoffroi de la Bruyère.* C'est le nom de l'auteur des Caractères.

223. *Quelqu'un monté sur une tribune.* Allusion aux saluts des Pères Théatins, composés par le sieur Laurentani, italien, qui a été depuis maître de la musique du pape Innocent XII.

224. *TT.* Les Théatins.

225. *Un pasteur frais.* M. de Blampignon, curé de S. Médéric, ou feu M. Hameau, curé de Saint Paul.

226. *Tite.* Perseval, vicaire de S. Paul.

Ibid. *Pour la remplir.* M. le Seur, qui n'étoit pas prêtre quand il fut fait curé de S. Paul.

227. *Le trésorier, l'archidiacre.* Les dignités de la Sainte-Chapelle.

228. *La fille d'Aristippe.* Mademoiselle Fodet, fille de M. Morel, de la chambre aux deniers.

229. *Faire une folie.* M. le marquis de Richelieu.

Ibid. *C'est épouser Mélite.* Mademoiselle Mazarin, fille du duc de ce nom.

Ibid. *Il étoit délicat.* M. le prince de Montauban, MM. de Pons, Belot, de la Salle.

230. *Une femme avancée en âge.* Madame la présidente le Barois.

231. *On a toujours vu.* Le receveur des confiscations, ou la charge de surintendant des finances.

Ibid. *Le fonds perdu.* Allusion à la banqueroute faite par les hôpitaux de Paris et les Incurables, en 1689 : elle fit perdre aux particuliers qui avoient des deniers à fonds perdu sur les hôpitaux la plus grande partie de leurs biens. Cette

banqueroute arriva par la friponnerie de quelques-uns des administrateurs, que l'on chassa, dont le principal étoit un nommé André le Vieux, fameux usurier, père de le Vieux, conseiller à la cour des Aides. Cet administrateur devoit être fort riche; mais sa femme l'a ruiné; elle s'éprit d'un mousquetaire, nommé Ponsange, auquel elle acheta une charge de lieutenant aux Gardes, et lui donna ensuite un gros équipage, et moyen de tenir table ouverte à la plaine d'Ouille: le Vieux, qui ne savoit rien de cette intrigue, y alloit souvent faire bonne chère, et étoit bien reçu, puisque c'étoit lui qui payoit. La femme voulut faire épouser sa fille à Ponsange; mais le Vieux s'y opposa, fit décréter contre lui, et enfin l'obligea, moyennant cent mille livres qu'il lui donna, de quitter sa fille, laquelle s'amouracha ensuite d'un nommé Ferillart, maître des Comptes à Dijon, qui l'enleva et l'épousa. Le Vieux avoit un fils qui ne valoit pas mieux que sa sœur; car, de concert avec sa mère, il voloit son père, qui le surprit, en dressa plainte; mais se désista ensuite. L'on dit que ce le Vieux étant à l'extrémité, le curé de Saint-Germain l'Auxerrois qui l'exhortoit à la mort, lui présenta un petit crucifix de vermeil qu'il l'engagea à adorer, à quoi l'autre ne répondit rien: mais le curé le lui ayant approché de la bouche pour le lui faire baiser, le Vieux le prit à sa main; et l'ayant soupesé, il dit que cette argenterie n'étoit pas d'un grand prix, et qu'il ne pouvoit pas avancer beaucoup d'argent sur cet effet.

232. *Vous avez une pièce d'argent.* Bourvalais.

Ibid. *Coutume qui s'étoit introduite dans les tribunaux.* Sous le premier président de Novion.

234. *Et il est étrange.* Il y a un arrêt du conseil qui oblige les conseillers à être en rabat. Ils étoient, avant ce temps-là, presque toujours en cravate. Il fut rendu à la requête de feu M. de

Harlay, alors procureur-général, et qui a été depuis premier président.

235. *Est de décider*. Le Châtelet.

Ibid. *Il déguise, ou exagère*. M. Fautrier, avocat.

Ibid. *Un innocent condamné*. M. le marquis de Langlade, innocent, condamné aux galères, où il est mort Le Brun, appliqué à la question, où il est mort. Le premier avoit été accusé d'un vol fait à M. de Mougommery; et le voleur, qui avoit été son aumônier, fut trouvé depuis, et pendu. Le second fut accusé d'avoir assassiné Madame Mazel, et pour cela mis à la question. L'assassin, nommé Berri, qui étoit fils naturel de ladite dame Mazel, a paru depuis, et a été puni.

236. *Si l'on me racontoit*. M. de Grand-Maison, grand-prévôt de l'hôtel, a fait rendre à M. de Saint-Pouange une boucle de diamans qui lui avoit été dérobée à l'opéra.

Ibid. *Combien d'hommes*. Feu M. le président de Mesme et le Lieutenant-civil.

237. *Il est vrai*. Feu l'abbé de la Rivière, évêque de Langres.

238. *S'il n'y avoit*. La princesse de Carignan, le président Larché.

Ibid. *Titius*. M. Hennequin, procureur-général au grand conseil, avoit été fait légataire universel par le testament de madame Valentin, femme de l'avocat au conseil, qui n'avoit fait faire ce testament au profit du sieur Hennequin, que dans la vue qu'il remettroit les biens, comme étant un fidéicommis. Mais le sieur Hennequin ne l'ayant pas pris sur ce ton, et voulant s'approprier les biens mêmes, ayant pris le deuil et fait habiller tous ses domestiques, M. Valentin fit paroître un autre testament en faveur de M. Bragelonne, qui révoquoit le premier, et qui a été confirmé, celui-ci ayant mieux entendu l'intention de la défunte.

239. *La loi qui ôte*. M. et Madame de Valentin

240. *Au fidéicommissaire.* M. Hennequin.
241. *Typhon.* M. de Bercy.
Ibid. *Ragoûts, liqueurs.* M. le duc de Duras.
Ibid. *Où est-il parlé de la table.* Il prétend parler du combat de Valcourt, ou de M. le maréchal d'Humière.
242. *Hermippe.* M. de Renoville.
243. *Il y a déjà long-temps.* Les Daquin.
244. *Carro Carri.* Caretti, italien, qui a fait quelques cures qui l'ont mis en réputation. Il a gagné du bien, et vend fort cher ses remèdes, qu'il fait payer d'avance. Helvétius, hollandais, avec la racine d'ipécacuanha, pour le flux de sang, a gagné beaucoup de bien.
245. *Vos médecins.* M. Fagon, premier médecin du roi, qui a succédé à M. Daquin, qui fut disgracié en 1694, par trop d'ambition, et pour avoir demandé au roi la place de président à mortier, vacante par la mort de M. de Nesmond, pour son fils, intendant à Nevers; et outre cela l'archevêché de Bourges pour un autre fils, simple agent du clergé. Il passoit aussi pour fort intéressé, et faisant argent de tout, jusques-là qu'il tira de du Tarté, chirurgien, 20,000 liv. pour lui permettre de saigner le roi, dans une petite indisposition où il s'en seroit bien passé. Mais le principal sujet de sa disgrace fut qu'il étoit créature de madame de Montespan, et que madame de Maintenon vouloit le faire sortir pour y admettre son médecin Fagon. Daquin enveloppa dans sa disgrace toute sa famille. L'intendant fut révoqué et obligé de se défaire de sa charge de maître des requêtes: son fils, qui étoit capitaine aux gardes, eut le même ordre; et l'abbé est demeuré ce qu'il étoit. Daquin n'étoit pas un fort habile homme dans sa profession.
249. *Qui règle les hommes.* Les Français et les Espagnols.
257. *Jusqu'à ce qu'il revienne.* M. le Tourneux, grand prédicateur, qui a fait l'*Année sainte*, et

qui ne prêchoit que par homélies, a été fort suivi dans Paris.

257. *Les citations profanes.* Manière de prêcher de l'abbé Boileau.

261. *C'est avoir de l'esprit.* M. l'abbé Fléchier, depuis évêque de Nîmes, a fait quantité de beaux panégyriques : ou bien le père Senault, la Roche et autres.

Ibid. *Un meilleur esprit.* Le père Soanen, grand prédicateur, prêtre de l'Oratoire, depuis évêque de Senez.

Ibid. *L'orateur.* L'abbé Bouin, grand faiseur de portraits en chaire, habile prédicateur et grand joueur ; ce qui l'a empêché de parvenir aux dignités ecclésiastiques, où il auroit eu bonne part sans cela.

Ibid. *Un beau sermon.* Le père Gonnelieu, jésuite.

Ibid. *Le solide et l'admirable.* Le père Bourdaloue.

262. *La morale douce.* L'abbé Boileau et Fléchier.

Ibid. *L'on peut faire.* Contre les oraisons funèbres.

263. *Ils ont changé la parole sainte.* L'abbé de Roquette, neveu de l'évêque d'Autun, ayant à prêcher devant le roi un jour de jeudi saint, avoit préparé un beau discours, rempli des louanges du roi, qui devoit s'y trouver ; mais le roi ne l'ayant pu à cause de quelques affaires qui lui survinrent, il n'osa monter en chaire, n'ayant plus d'occasion de débiter son discours.

Ibid. *Théodule.* M. l'abbé Fléchier, évêque de Nîmes.

265. *Devroit-il suffire.* Contre les oraisons funèbres.

266. *Dioscore.* Gédéon Pontier, auteur du *Cabinet des Grands.*

267. *L'évêque de Meaux.* M. Bossuet, évêque de Meaux, qui avoit été précepteur de Monseigneur, grand prédicateur et controversiste.

272. *Il me semble.* Le père de la Rue.

273. *Fénelon.* D'abord précepteur des enfans de France, ensuite archevêque de Cambray.

277. *Toute plaisanterie.* M. le comte d'Olonne dit

au lit de la mort, quand on vint l'avertir que M. de Cornouaille, vicaire de S. Eustache, entroit pour le confesser : *Serai-je encornaillé jusqu'à la mort ?*

285. *Un grand croit.* Feu M. de la Feuillade, ou de Louvois, ou de Seignelay.

286. *Si l'on nous assuroit.* L'ambassade des Siamois, envoyée au roi en 1686.

297. *Ce morceau de terre.* Chantilly.

Fin de la Clef du Tome second.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

Fin de la Table du Tome II.

N

D

5

32
61
32
89
17
56
74

19

